

SAS [185] – Féroce Guinée

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



FÉROCE GUINÉE

*Des "Narcos" féroces,
un Amiral sanglant
et Al-Qaida !*

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-185

Féroce Guiné

© Éditions Gérard de Villiers, 2010
ISBN 978-2-3605-3429-6

CHAPITRE PREMIER

Fred Lemon gara son Range Rover juste en face du Monte-Carlo, le modeste restaurant attendant à « l'apparthotel » Jordani. Ce qui permettait aux putes du Jordani de venir boire une Cristal^[1] avec les clients de l'établissement ou de regarder la télé suspendue au mur, en face du bar.

On était en plein centre de Bissau, capitale de l'État éponyme, mais la rue était tout aussi défoncée que la pire piste de brousse. Depuis le départ des « colonisateurs » portugais, trente-deux ans plus tôt, tout avait été laissé à l'abandon. Les vieilles façades pastel des maisons coloniales n'étaient plus que des murs grisâtres rongés par l'humidité, dont la peinture s'en allait par plaques. Quant aux rues, seules quelques plaques de bitume, résistaient encore. À chaque saison des pluies, quelques-unes se dissolvaient, laissant des trous énormes où la latérite affleurait aussitôt. Une seule voie échappait à cette décrépitude : la route de Bissau à Quinhamel, où l'ancien président, découpé à la machette un an plus tôt par un groupe de militaires, possédait une résidence. Lui disparu, la route ne résisterait pas longtemps au manque d'entretien et à l'humidité. La rue où se trouvait « l'apparthotel » Jordani s'était jadis appelée rue Justino Lopez, et, à certains carrefours, une inscription, tracée au feutre sur un mur, le rappelait. Depuis longtemps, toutes les plaques de rues émaillées avaient été volées, ainsi que tout ce qui se trouvait dans les maisons abandonnées par les colons portugais.

Lentement mais sûrement, la Guinée Bissau et ses 1 500 000 habitants s'enfonçaient dans une non existence. Les ONG pleines d'optimisme, qui répartissaient inégalement les diverses mannes venant du Nord, s'arrachaient les cheveux en couinant que le pays se développait trop lentement. Les quelques vieux « expats Africains », plus lucides, constataient simplement que les Guinéens retournaient à l'état sauvage.

Ce qui ne gênait d'ailleurs personne.

Il n'y avait même pas de misère apparente. Il faut dire que dans ce pays béni, tout poussait. Il suffisait de se baisser pour manger.

Chaque année, la récolte des noix de cajou – unique richesse exploitée du pays – rapportait beaucoup d'argent aux intermédiaires

libanais ou mauritaniens et un peu aux paysans qui les récoltaient. C'était un fruit parfaitement adapté à l'Afrique : il ne se cueillait pas, il se ramassait...

En plus, depuis 2006, une manne financière supplémentaire était venue du large : exactement du Venezuela et de Colombie, grâce à la cocaïne.

Pays sans structures, sans police, peuplé de gens extrêmement paresseux, mais formidablement cupides, la Guinée Bissau était devenue la plaque tournante des « narcos » colombiens, qui s'étaient installés discrètement un peu partout en ville. Jouant aux cartes entre deux arrivages de drogue ou consommant les putes locales. L'un d'eux, qui devait s'ennuyer, avait même acheté une Porsche ! Ignorant apparemment l'état des routes.

Sa magnifique 911S n'avait parcouru que quelques mètres avant de plonger dans un trou dont on avait eu beaucoup de mal à la sortir.

Depuis, Luis Miguel Carrera, ce « narco », s'était offert une Porsche Cayenne, un 4 × 4 mieux adapté à l'environnement.

Fred Lemon s'étira, frottant son dos douloureux. Même accroché à son volant, il était secoué comme dans un panier à salade dans les rues au revêtement défoncé, ne dépassant pourtant pas trente à l'heure, rebondissant de trou en trou.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : midi moins dix. Il avait rendez-vous à midi, mais son « contact » n'arriverait pas avant une demi-heure, au mieux.

On était en Afrique.

Il régla la radio sur une station de musique locale et monta la clim. Il faisait un bon 30° degré, avec 150° d'humidité, un ciel bas et gris. Dès qu'il se fut garé, les vendeurs ambulants commencèrent à défiler, tapant à sa glace, pour proposer des cartes de téléphones, des cigarettes, quelques quotidiens ne paraissant que très irrégulièrement, des mangues, des bananes. Une pute longiligne, les cheveux frisés séparés par une raie au milieu, apparut brièvement à l'entrée du Jordani, moulée dans une robe découvrant les trois quarts de ses cuisses et posa un regard gourmand sur ce « Blanco » [2] seul.

Un gain potentiel de 20 000 francs CFA [3].

En Guinée Bissau, c'était le franc CFA qui avait cours, ce qui avait évité au pays de créer une monnaie qui n'aurait eu que la valeur de son papier. Protégés par ce « bouclier », les Guinéens prospéraient presque.

Un 4 × 4 jaunâtre s'arrêta derrière la Rover et il en descendit un Noir corpulent portant des lunettes de soleil à la monture blanche,

arborant un sourire éclatant, un peu gâché par une grosse canine absente, vêtu d'une longue chemise beige et d'un pantalon sans couleur.

Il fit signe à un des vendeurs ambulants et lui acheta un paquet de Ronson, puis s'engagea dans le petit couloir séparant le restaurant de l'hôtel.

Il avait parfaitement repéré la Range Rover et son conducteur, mais c'était un homme prudent.

Djallo Samdu était l'unique « stringer » de la CIA à Bissau. Un homme précieux mais en danger. Jadis, dans une autre vie, les Services guinéens avaient été formés par les Soviétiques et il leur en restait quelque chose. Excellents dans les écoutes techniques, ils s'espionnaient de clan à clan. À cause de son poste à la Direction du Renseignement militaire, Djallo Samdu, un Peuhl, était surveillé par les Balantes, l'ethnie majoritaire dans l'armée. Moins féroces qu'eux, les Peuhls survivaient grâce à leur intelligence. Le hasard des règlements de comptes internes, venait de le placer à un poste stratégique : N° 1 du Renseignement Militaire, et il avait bien l'intention de faire fructifier cette opportunité. Aussi, par un SMS codé, il avait déclenché la venue de Fred Lemon, son « traitant » régulier. Jusque-là, il n'avait pu fournir à la CIA que des informations de peu d'importance, donc mal payées. Cette fois, il tenait ce qui pouvait se révéler une mine d'or. Fred Lemon, agent de la Station de la CIA à Dakar, était déjà en Afrique depuis trois ans et s'y épanouissait. Cool, bâti en athlète, le front bas caché par des cheveux d'un noir de jais, il adorait son métier.

L'Agence de Renseignement américaine n'avait personne à Bissau. Même pas de représentation diplomatique, assurée de Dakar. Même la DEA[4], en dépit de l'accroissement du trafic de cocaïne entre l'Afrique et l'Amérique Latine, ignorait superbement la Guinée Bissau. Partant d'un raisonnement très simple : toute la coke qui transitait par là, filait vers l'Europe. C'était toujours ça qui n'irait pas aux États-Unis. Quant à la CIA, la Guinée Bissau avait été à ses yeux dans une autre planète, jusqu'à une période récente.

Un mois plus tôt, un commando de trois Mauritaniens radicaux islamistes, se réclamant de l'AQMI[5], nouvelle appellation depuis 2007 du *Groupe Salafiste pour la Prédication et le Combat* algérien, avait tenté de faire sauter l'ambassade américaine à Nouakchott, capitale de la Mauritanie.

L'AQMI avait fait officiellement allégeance à Oussama Bin Laden, ce qui lui apportait dans les milieux sympathisants une respectabilité incontestable.

Pourtant, ce groupe terroriste avait des dimensions extrêmement modestes : cinq ou six « Katiba »^[6] comportant chacune une cinquantaine de combattants.

Leur financement était également aléatoire, reposant sur des kidnappings de Blancs échangés ensuite à prix d'or, des trafics variés et, depuis peu, des « taxes » prélevées sur la cocaïne colombienne transitant par leur territoire.

En effet, leur plus grande force venait de leur implantation dans une immense zone désertique, grande comme deux fois la France, à cheval entre la Mauritanie et le Mali. Un rectangle dont le point le plus au nord était Adrar et celui du sud, Tombouctou.

Grâce à des réserves d'essence et de vivres enterrées un peu partout dans le désert, repérables par GPS, et à leur parfaite connaissance des pistes, ils prospéraient sans trop de soucis. S'appuyant également sur les innombrables clans de malfaiteurs avec qui ils sous-traitaient certains kidnappings d'Européens traversant cette zone désertique.

Pour les combattre, les Américains avaient renforcé leur présence sur la base algérienne de Tamanrasset, d'où ils envoyaient des drones et des avions de reconnaissance pour débusquer les « *katibas* » de l'AQMI. Hélas, l'immensité de cette zone en rendait le contrôle très difficile. Même financé par les États-Unis, le Mali, dont l'armée squelettique était empêtrée dans les rebellions chroniques des Touaregs, avait d'autres chats à fouetter.

Les quelques unités de « Special Forces » U.S. chargées d'entraîner les Maliens, ne rencontraient qu'un intérêt poli. Mal payés, généralement analphabètes et pratiquants, les soldats maliens ne voyaient pas l'utilité de lutter contre des gens de la même religion qu'eux et ne leur causant aucun tort.

Alors, les États-Unis se contentaient d'une politique de « *benign neglect* »^[7], considérant l'AQMI comme un mal endémique mais dépourvu d'un grand pouvoir de nuisance. L'attaque de Nouakchott, commise par des membres de l'AQMI, avait été une salutaire pique de rappel.

Ted Boteler, le patron de la Division des Plans de la CIA, avait juré de mettre la main sur les coupables qui avaient fui la Mauritanie, immédiatement après leur forfait, poursuivis également par les autorités mauritaniennes ralliées à la « bonne cause », mais, hélas, dépourvues de moyens.

Grâce à l'usage immodéré que ces trois Mauritaniens de l'AQMI faisaient de leurs portables, la CIA avait pu les localiser durant leur cavale.

De Mauritanie, ils étaient d'abord passés au Sénégal, puis en Gambie, pour se réfugier finalement en Guinée Bissau.

Itinéraire inattendu, car on aurait pu penser qu'ils cherchent plutôt à regagner la zone désertique où ils étaient comme des poissons dans l'eau.

Intriguée, la Direction du Renseignement de la CIA avait retrouvé dans ses ordinateurs une note ancienne indiquant qu'il était possible qu'Al Qaida au Maghreb Islamique possède une structure « dormante » en Guinée Bissau... Ce qui expliquerait la destination des trois Mauritaniens. Les suivant à la trace, grâce à leurs portables, la « task force » de la CIA les avait finalement localisés à Bissau. Comble de l'ironie, l'équipe lancée à leurs trousses s'était retrouvée par hasard dans l'« apparthotel » où se trouvaient déjà les Mauritaniens, le Lobato, au 29 de l'avenida Pansau na Isna !

C'est Fred Lemon, lusitanophone, qui avait été envoyé à Bissau pour obtenir du Ministère de l'Intérieur bissau guinéen, l'aide de la police locale, les agents de la CIA n'ayant aucun pouvoir de police dans le pays. Assistance accordée grâce à un don pour l'achat d'ordinateurs dont le Ministère manquait cruellement.

On avait dû aussi fournir aux policiers locaux des menottes car ils n'en possédaient pas, plus deux 4 × 4 Range Rover pour le transport des prisonniers que les policiers guinéens, sûrement par inadvertance, avaient conservés...

Ensuite, dûment inculpés, et sous le coup d'un mandat d'extradition de la Mauritanie, il avait fallu leur trouver une prison. Hélas, le Ministère de la Justice n'en avait pas et on avait dû se rabattre sur une prison militaire, celle du 1^{er} Escadron, un modeste édifice rougeâtre sans aucun signe distinctif, dominant le port. Là, dans des cellules de trois mètres sur trois, s'entassaient une douzaine de prisonniers ; les militaires rackettaient et torturaient à loisir. La spécialité des gardiens, bien imprégnés de vin de cajou, était de découper à la machette les doigts des prisonniers. Évidemment, les morceaux se recollaient mal.

Dieu merci, les prisonniers disposant d'argent échappaient à cette désagréable initiation.

Les trois Mauritaniens de l'AQMI mis en cage, l'équipe de la CIA avait repris l'avion pour Nouakchott, confiante dans la diligence des autorités de Guinée Bissau, qui devaient les extradier rapidement.

Or, la Mauritanie ne les avait jamais reçus...

Houspillées par les Américains, les autorités de Nouakchott avaient protesté auprès de celles de Guinée Bissau. La ministre de

l'Intérieur, Adjasadou Camara, avait finalement avoué que les trois membres de l'AQMI s'étaient évadés mais qu'ils étaient activement recherchés.

Évidemment, une aimable fable : on ne s'évadait de la prison du 1^{er} Escadron que mort.

Or, dans son dernier SMS, Djallo Samdu, le « stringer » de la CIA à Bissau, avait annoncé qu'il possédait des informations sur le sort des trois évadés.

Après lui avoir donné rendez-vous au Jordani, comme pour leurs rencontres précédentes, Fred Lemon avait sauté à Dakar dans le premier vol des *Cabo Verde Airlines* pour Bissau, qui, par miracle, était bien parti. Ce qui arrivait une fois sur deux.

Après avoir vu pénétrer Djallo Samdu dans l'hôtel, Fred Lemon attendit quelques instants avant de sortir de sa Range Rover. Assommé instantanément par la chaleur humide, il s'engagea à son tour dans le passage à l'air libre, entre les deux bâtiments, qui menait à un bungalow au fond du jardin abritant une rangée de chambres.

Surveillant la maigre pelouse où on trouvait parfois un cobra-cracheur.

Il aperçut Djallo Samdu qui gagnait la galerie extérieure desservant les chambres. Il pénétra dans l'une d'elles, mais, auparavant, entr'ouvrit celle de la chambre voisine ; indiquant à Fred Lemon où il devait l'attendre. En effet, le prétexte officiel à sa visite au Jordani était une sieste crapuleuse, comme on disait au XIX^e siècle.

Fred Lemon entra dans la chambre qui lui avait été désignée, où régnait une moiteur humide, et commença à refermer la porte.

Il ne put aller au bout, une forte pression s'exerçant sur le battant de l'extérieur.

Surpris, il pensa d'abord que Djallo Samdu avait changé d'avis, faisant passer le travail avant la détente, et lâcha le battant.

Au lieu de son « stringer », il vit surgir trois filles hilares ! Une grande, aux cheveux lissés artificiellement, moulée dans un pagne jaune s'arrêtant en haut des cuisses, une autre en robe moulante blanche et la troisième un bandeau autour de la poitrine, la croupe moulée par un « corsaire » en lastex rose. Une croupe callipyge comme on n'en trouve qu'en Afrique.

Fred Lemon, mari fidèle, craignant Dieu et le SIDA, se retrouva acculé par ces trois vautours, même pas parfumés, mais bien décidés à ne pas laisser échapper leur « Blanco ».

La fille à la croupe moulée de rose s'approcha de lui. Sa tête crépue arrivait au niveau de ses pectoraux. Elle leva un regard bovin mais égrillard sur le jeune Américain.

— Ça va, *meu Chefe* ?[8]

En même temps, elle passait un doigt léger sur les biceps du jeune agent de la CIA, impressionnants il est vrai. Alors qu'il esquissait un sourire niais, Fred Lemon sentit une main se refermer sur ses attributs sexuels à travers le pantalon de toile et les serrer légèrement.

— Tu es fort, chef ! lança la fille, d'une voix énamourée.

Fred Lemon voulut reculer mais tomba sur le lit, aussitôt recouvert par les trois filles.

En riant, elles commencèrent à ouvrir sa chemise, puis son pantalon.

Paniqué, il protesta.

— *No. I want no sex.*

Toutes ces jeunes filles étaient aspirantes au titre de Miss Sida, si elles ne l'avaient pas déjà, même si un sorcier de Gabu avait mis au point une potion miraculeuse guérissant le sida en trois gorgées. À base de noyau d'avocat, de racines de papaye et d'une plante sauvage, la Tenqueliba. Les protestations de Fred Lemon ne décourageant pas ses assaillantes, celle à la croupe rose lui lança :

— C'est seulement 20 000 francs, chef ![9]

Une misère.

Soudain, un cri sauvage vrilla la cloison les séparant de la chambre voisine. Un cri de femme, suivi d'onomatopées couinantes. Une des filles éclata d'un rire joyeux.

— Le Peuhl, il lui casse le cabinet ![10]

Les cris continuaient, aigus, insupportables, ce qui semblait exciter encore plus les filles. L'une d'elles fit glisser sa robe, apparaissant entièrement nue. D'une poche invisible, elle tira un préservatif et le déplia, se mettant à danser devant le jeune Américain.

Celui-ci sursauta. La jeune pute au cul rose, après avoir baissé son caleçon, venait de s'enfoncer son sexe à moitié bandé jusqu'à la lnette, et commençait à le pomper à toute vitesse !

Il chercha désespérément dans sa mémoire si le sida s'attrapait par la bouche, et ne trouva pas la réponse.

C'était déjà trop tard.

Il était désormais dur comme du fer, grâce à la bouche goulue de la jeune pute, doublée d'une féroce masturbation. Il sentit qu'il allait exploser. Déjà, la fille au pagne jaune s'approchait, son préservatif à la main, bien décidée à participer à la fête et à ses profits.

Trop tard : la semence jaillissait. Dépitée, la jeune pute enroula son préservatif autour de son index et s'esquiva : elle n'aurait pas droit au partage des dépouilles.

Fred Lemon n'avait plus qu'une idée : se débarrasser de ses visiteuses et téléphoner à son médecin. Sans même se rajuster, il fouilla dans sa poche et sortit deux billets de 10 000 francs CFA, aussitôt arrachés par sa fellatrice. Juste au moment où Djallo Samdu pénétrait dans la pièce, les yeux injectés de sang, la chemise encore ouverte sur son torse enrobé de graisse. Brutalement, il jeta aux filles :

— *Para rua !***[11]**

Elles s'empressèrent de s'esquiver.

C'était un bon client et un militaire. Deux raisons de lui obéir sans discuter.

En Guinée Bissau, les militaires étaient tout-puissants, cupides et méchants. Très méchants.

Le Guinéen sortit son paquet de Ronson et en alluma une, se laissant tomber à côté de son « traitant » avec un sourire égrillard.

— Elles sont bien, hein, ces jeunes filles ! lança-t-il.

Fred Lemon préféra ne pas répondre. Il avait un peu honte.

— Alors, demanda-t-il, après s'être rajusté, tu as appris des choses sur les trois types ?

Djallo Samdu secoua la tête, opinant affirmativement.

— Oui. Sincèrement, j'ai eu beaucoup de mal...

Ce qui voulait dire qu'il allait réclamer une somme importante.

— OK, OK, admit Fred Lemon. Tu sais où ils sont ?

— Où ils sont, présentement, non...

Devant l'air déçu de son « traitant », il ajouta aussitôt :

— Mais je sais qu'ils sont sous la protection de « Bubo »... C'est lui qui les a rachetés au 1^{er} Escadron.

— « Bubo » !

Cette fois, Fred Lemon était sincèrement surpris.

« Bubo », c'était le contre-amiral José Americo Bubo Na Tchuto, ancien responsable de la zone côtière et principal allié des *narcos* à qui

il assurait l'arrivée sans heurt des tonnes de cocaïne en provenance du Venezuela, aussi bien par air que par mer et leur transfert vers des lieux plus sûrs.

En 2008, « Bubo » avait dû s'enfuir de Guinée Bissau après un coup d'État raté. On savait qu'il était revenu clandestinement dans le pays en décembre 2009. Officiellement, il était recherché et se cachait. Membre des *Balantes*, la tribu la plus féroce de Guinée Bissau, fournissant tous les cadres de l'armée, il avait amassé en trois ans une énorme fortune, ce qui, combiné à sa férocité naturelle, en faisait quelqu'un de redoutable...

Cependant, c'était la première fois qu'on évoquait un lien avec Al Qaida. Comme la plupart des dirigeants de la Guinée Bissau, il cherchait à gagner le plus d'argent possible avec les *narcos*, mais ne se mêlait pas de politique extérieure.

D'ailleurs, même si 40 % de la population bissau-guinéenne était musulmane, les Balantes, eux, bien que musulmans, sur le papier, sacrifiaient plutôt aux rites animistes.

— Pourquoi les protège-t-il ? demanda aussitôt Fred Lemon.

Djallo Samdu secoua sa grosse tête.

— Ça, sincèrement, je ne sais pas ! Ils sont sous sa protection, c'est tout. On dit qu'il a versé dix millions de francs CFA au capitaine du 1^{er} Escadron pour les récupérer.

— Où sont-ils maintenant ?

— Je ne sais pas non plus, avoua le « stringer ». Peut-être à Mansoa.

Mansoa était un camp militaire, à trente kilomètres de Bissau, où se trouvait une unité d'élite de l'armée guinéenne, les « Diables Rouges », tous fidèles de « Bubo » et Balantes comme lui.

Le Guinéen tirait sur sa cigarette. Fred Lemon sentit qu'il avait autre chose à dire. Mais il étirait les révélations pour leur donner plus de valeur.

— C'est tout ?

— Non. J'ai un ami au S.I.E.^[12] qui m'a donné un bon tuyau. Ils surveillent les pharmaciens mauritaniens de la ville. Parce qu'ils pensent qu'ils ont des liens avec les terroristes. Il a mis un d'entre eux sur écoutes : la pharmacie Yacine, en haut de la rue Edouardo Mondiano.

— Quel est le lien avec mes trois gus ?

Djallo Samdu eut un sourire finaud.

— Mon ami a appris, qu'aujourd'hui, Yacine doit aller retirer une grosse somme d'argent au bureau de Western Union, qui est à côté de sa pharmacie. Vers trois heures.

— Et alors ?

— Ce n'est pas pour lui. Il doit remettre l'argent à un homme qui doit venir le rejoindre. Au téléphone, il s'appelle « frère Oulm ».

Fred Lemon tiqua. Justement, un des trois « disparus » mauritaniens s'appelait Sidi Oulm Sidina.

Il sentit qu'il n'était pas venu pour rien.

— J'espère que c'est vrai ! lança-t-il d'un ton méfiant.

— Sincèrement, chef, j'ai beaucoup travaillé ! protesta le « stringer ». Il faudra que je récompense celui qui m'a aidé.

On arrivait aux choses sérieuses. L'Américain sortit de sa poche une grosse liasse de billets de 10 000 francs CFA et la tendit à son « stringer ».

— C'est bien. On peut se voir ce soir ?

— Ce soir, non, j'ai une réunion qui va durer longtemps. Avec des Portugais. Demain plutôt : ici, à la même heure.

Il ne compta même pas les billets et s'esquiva. Fred Lemon le suivit quelques instants plus tard et ne retrouva son souffle qu'une fois dans la clim de la Range Rover. Il regarda sa montre : il avait presque deux heures devant lui. Mourant de soif, il gagna le rond-point de la Présidence et s'installa à l'ombre sur la terrasse du Luis e Luis, le nouveau café à la mode. Face au bâtiment en ruines de la Présidence.

Il avait hâte de vérifier le tuyau de Djallo.

Fred Lemon suivit l'avenida Pansau Na Isna, passant devant l'hôpital Simon Mendes et tourna dans la rue Edouardo Mondiano, passant devant la mosquée Cupiellon, aux quatre minarets blancs, flambant neuve, refaite par les Saoudiens quelques mois plus tôt. Ceux-ci avaient même laissé de l'argent pour acheter du fuel afin de faire fonctionner le groupe électrogène activant les haut-parleurs du *muezzin*, mais l'Iman, bien que pieux, l'avait utilisé pour acheter quelques bidons de vin de cajou et le muezzin restait silencieux, comme ceux de toutes les autres mosquées de la ville.

Pour les mêmes raisons.

L'Américain remonta jusqu'à un grand rond-point, passant devant une grosse maison peinte d'un violet hideux, et s'arrêta. Juste en face, se trouvait la pharmacie Yacine au mur vert et le bureau de la Western Union, peint en jaune, sous le même toit de tôle ondulée.

Il était trois heures moins le quart et l'idée de voir surgir un des trois Mauritanien disparus lui réchauffait le cœur.

CHAPITRE II

Afin de ne pas trop se faire remarquer, Fred Lemon avait tourné à plusieurs reprises autour du rond-point, ne quittant jamais des yeux l'entrée de la pharmacie Yacine. Hélas, il ignorait à quoi ressemblait le pharmacien et n'avait pas en mémoire le visage des trois « évadés » Mauritaniens de l'AQMI.

Trois heures et demie. Le soleil tapait toujours aussi fort sur le rond-point désert.

Un « Toca-Toca »^[13] jaune et bleu qui surgissait de la rue Edouardo Mondiano faillit l'emboutir, puis plongea dans le rond-point sans même un coup de klaxon. Les Guinéens ne s'engueulaient jamais en voiture.

Ne quittant pas des yeux la pharmacie, Fred Lemon priait pour que Djallo Samdu ne lui ait pas donné un tuyau pourri, pour lui extorquer un peu d'argent.

Il s'arrêta de nouveau au pied de l'étrange immeuble violet. Juste au moment où la porte de la pharmacie s'ouvrait sur une silhouette coiffée d'un calot blanc, enveloppée dans une longue djellaba blanche, à la mauritanienne.

L'homme ne fit que quelques pas à l'extérieur et s'engouffra dans le bureau voisin de la Western Union. Il n'y resta pas longtemps et ressortit, une grosse enveloppe sous le bras, avant de regagner sa pharmacie.

Une partie au moins, du tuyau de Djallo Samdu, était exacte. Yacine, le pharmacien, avait bien été chercher de l'argent chez Western Union...

Plus de vingt minutes s'écoulèrent avant qu'un pick-up double cabine, sur le plateau duquel se trouvaient plusieurs soldats en uniforme, ne s'arrête devant la pharmacie. Fred Lemon ne put voir que de dos l'homme qui en descendit pour s'engouffrer immédiatement dans la pharmacie. Son poulx grimpa quand même très vite. L'histoire du « stringer » se confirmait.

Déjà, l'inconnu ressortait et, cette fois, Fred Lemon distingua brièvement son visage : allongé, mat, avec un petit bouc. Cela pouvait être un des trois évadés. Le pick-up repartait déjà. Automatiquement, il

le suivit. Le véhicule militaire fila vers le sud de la ville pour rattraper une grande avenue longeant la mer et les rizières, *l'avenida do 3 de Agosto*, allant vers l'ouest. Des deux côtés, la voie était bordée d'immondices.

Trois kilomètres plus loin, le pick-up tourna à droite, s'enfonçant dans un quartier excentré, fait de grosses villas séparées par des terrains vagues : « *O barrio de los ministros* ».[14]

C'est là que les prévaricateurs du régime et de l'armée se faisaient construire de grosses maisons. Loin du centre et des regards indiscrets. La Range Rover rebondissait de trous en trous, comme si elle avait été sur la lune.

L'argent détourné passait dans les maisons, pas dans les rues. Pendant la saison des pluies, on pouvait à peine y accéder. Là, il fallait simplement rouler d'un trou à l'autre... Fred Lemon passa devant une grosse maison arborant le drapeau sud-africain : la résidence de l'ambassadeur.

Le pick-up venait de tourner à gauche dans une allée bordée de cocotiers et de plusieurs villas, dont une en construction. L'Américain aperçut plusieurs soldats armés, installés sur des pliants, surveillant la rue. Le pick-up s'arrêta presque devant eux. Fred Lemon ne pouvait plus reculer et dut continuer, passant devant le véhicule arrêté, et les hommes en faction.

Juste au moment où en descendait l'inconnu de la pharmacie. Cette fois, il distingua nettement un visage émacié sous le calot blanc, le teint très sombre avec une barbiche bien taillée. L'homme tenait sous son bras une grosse enveloppe marron. Son regard croisa brièvement celui de Fred Lemon.

Une fraction de seconde, mais l'Américain ressentit une sensation désagréable au creux de l'épigastre. Il accéléra rapidement, un œil dans le retroviseur. Il vit l'homme en djellaba parler aux militaires, puis entrer dans le parc de la maison. Aussitôt, plusieurs des hommes installés sur leurs pliants bondirent sur leurs pieds et sautèrent dans le pick-up.

Fred Lemon tourna dans la première voie à droite, puis à gauche, cahotant dans les trous de latérite. Mieux valait ne pas affronter des soldats en Guinée, État de non droit.

Dieu merci, sa Range Rover pouvait aisément semer le pick-up. Au moment où il allait accélérer, il étouffa un juron : il s'était engagé dans une impasse barrée par des cocotiers arrachés par une tempête : même la Range ne passait pas.

Il enclencha la marche arrière, le cœur dans la gorge, et recula en

zigzaguant, secoué comme un prunier.

Au moment où il allait repartir, il se trouva pratiquement nez à nez avec le pick-up !

Impossible de le contourner. D'ailleurs, plusieurs soldats avaient déjà sauté à terre et venaient vers lui. Nonchalants, mais la Kalach à bout de bras. Il remarqua qu'au lieu d'un treillis militaire, ils arboraient des T-shirts à l'effigie de l'Amiral Na Tchuto. C'était son armée privée.

Le Mauritanien l'avait donc conduit directement dans l'autre de l'amiral sanglant.

Il essaya de contrôler son souffle et descendit sa glace. Pour se trouver en face du visage totalement inexpressif d'un des soldats. Se forçant à sourire, il lança.

— *Bom Dia.*^[15]

Le soldat le dévisagea longuement, puis demanda en portugais.

— Vous cherchez qui ?

— Personne, assura Fred Lemon. Je me suis perdu. Je retourne vers le centre. Pourquoi ?

Le soldat demeura aussi inexpressif et dit simplement.

— Il faut venir avec nous.

— Avec vous ? Pourquoi ?

— *Meu chefe* veut vous voir.

— C'est qui votre chef ?

— Vous le connaissez. Vous vous êtes arrêté devant chez lui.

Fred Lemon allait protester lorsque deux des soldats ouvrirent les portières arrière de la Range Rover et montèrent dans le véhicule. Avec leurs armes.

Celui qui lui avait parlé retourna de son pas lent vers le pick-up et y remonta. L'engin fit demi-tour et reprit la direction de la maison où avait disparu le Mauritanien. Bon gré, mal gré, Fred Lemon dut le suivre.

Pas vraiment rassuré.

Sidi Oulm Sidina, mal à l'aise, était planté en face de "Bubo" Na Tchuto, assis dans un fauteuil de rotin, les yeux dissimulés par des

lunettes noires.

— « Bubo », insista-t-il, ce type me suivait. J'en suis sûr !

Sans ôter ses lunettes, « Bubo » lança.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Il faut l'interroger. Savoir ce qu'il faisait ici. Qui il est.

Le Mauritanien était vraiment inquiet. Pas pour sa personne, mais pour ce que la présence de cet inconnu signifiait. Si c'était un ennemi, il allait devoir réagir. Pour préserver l'avenir.

« Bubo » alluma une cigarette, toujours impassible.

— Mes hommes ont été le chercher, dit-il. Ils vont le ramener. Je vais lui parler moi-même. Va te reposer.

Il n'éprouvait pas une sympathie délirante pour le Mauritanien, ni pour les Arabes en général, mais il était lié à eux par des intérêts qu'il ne pouvait remettre en question. Sidi Oulm Sidina n'insista pas et fila vers l'arrière de la maison où deux pièces avaient été réservées pour lui et ses deux amis.

Dans cette maison, il était totalement protégé : personne ne se risquerait à poser des problèmes au puissant « Bubo » Na Tchuto, l'homme le plus craint de Guinée Bissau.

À peine Fred Lemon fut-il descendu de sa Range Rover qu'un soldat le poussa du canon de sa Kalach vers la maison. Il traversa un jardin en friches, grimpa un perron et déboucha dans une grande pièce sombre, où tournaient deux ventilateurs. Donc, il y avait un groupe électrogène. D'autres pick-up étaient alignés le long de la façade.

Les volets étaient tirés et il eut du mal à distinguer l'homme qui se trouvait dans un fauteuil, face à lui, portant des lunettes noires malgré la pénombre.

Les deux soldats restaient à côté de lui, sans un mot. Une voix grave demanda en portugais.

— Qui êtes-vous ?

Sans agressivité. Mais avec une sorte de violence contenue.

Fred Lemon rétorqua. Calmement, lui aussi.

— Qui êtes-vous, vous ? Pourquoi ces soldats m'ont-ils amené ici ?

L'inconnu dit quelques mots en créole et aussitôt, le soldat qui se

trouvait à la gauche de Fred Lemon lui expédia un violent coup de crosse dans le flanc. Plié en deux, l'Américain eut du mal à retrouver son souffle.

— Je suis l'amiral « Bubo » Na Tchuto, annonça le gros Noir et on m'a dit que vous me surveillez. Pourquoi ?

— Je ne vous surveille pas, répliqua Fred Lemon. Je m'étais perdu, quand vos hommes m'ont intercepté.

— Qui veniez-vous voir dans le *barrio de los ministros* ?

— Personne. Je me suis perdu.

Surtout, ne pas s'embarquer dans un mensonge, toujours dangereux.

Il y eut un long silence, puis le Noir tendit la main vers la sacoche accrochée à l'épaule de Fred Lemon.

— Montrez-moi vos papiers.

L'Américain hésita, puis se dit que c'était inutile d'engager une épreuve de force. On était en Afrique, où la violence pouvait très vite se déchaîner. Il prit son passeport américain et un des soldats le remit à son chef, qui le feuilleta dans un silence de mort. Il releva la tête.

— Vous êtes américain ?

— Oui. Diplomate. Je suis basé à Dakar, mais je viens régulièrement ici.

— Pourquoi ?

— Nous avons une représentation dans l'immeuble SITEC, celui de l'ambassade d'Allemagne, dans le quartier Adjuda.

Le contre-amiral reposa le passeport et demanda d'une voix égale.

— Pourquoi mentez-vous ? Vous êtes venu me surveiller. Les Américains ne m'aiment pas. Ils me recherchent.

— Je ne vous recherche pas, assura Fred Lemon. Je ne savais même pas que vous habitiez ici.

Nouveau silence. Fred Lemon commençait à en avoir assez de cet interrogatoire. Il fallait réagir.

— Rendez-moi mon passeport, dit-il, sans élever la voix. Je dois partir. J'ai un avion à prendre tout à l'heure.

« Bubo » Na Tchuto ôta ses lunettes noires et il croisa enfin son regard. Des yeux reptiliens qui, avec le crâne rasé oblong, donnaient une impression de malaise.

— Je dois vérifier quelque chose, dit-il simplement.

Il ajouta quelques mots en créole, et aussitôt, les deux soldats

encadrèrent l'Américain, le poussant du canon de leur arme vers le fond de la pièce.

Fred Lemon lança.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir contre mon gré ! Je me plaindrai aux autorités de ce pays. J'ai rencontré le président ce matin même.

« Bubo » Na Tchuto ne répondit même pas.

Les deux soldats firent sortir Fred Lemon de la maison et l'emmenèrent vers un petit bungalow devant lequel deux sentinelles étaient assises sur des pliants. Une bonbonne de vin de cajou à leurs pieds, déjà bien entamée. Ceux qui encadraient Fred Lemon leur jetèrent quelques mots et ils se levèrent avec nonchalance, ouvrirent la porte et poussèrent l'Américain à l'intérieur du bungalow. Il aperçut des lits de camp, des armes suspendues à des crochets fixés dans le mur et d'autres militaires, étendus, en train de somnoler ou de fumer.

— Reste là ! lança un des soldats en portugais.

Puis la porte se referma et Fred Lemon, après une hésitation, s'assit sur un des lits de camp non occupé. Les soldats lui jetèrent à peine un regard. Visiblement, ils avaient bien abusé du vin de cajou et se moquaient de sa présence.

L'Américain regarda la porte en bois. Il n'avait pas d'arme, seulement un portable. Il fixa le battant. En deux enjambées, il y était et pouvait facilement l'ouvrir d'un coup d'épaule.

Seulement, que faire, après ?

Dans ce quartier excentré, sans même de taxis collectifs, un Blanc se repérait facilement... En plus, en s'enfuyant, il avouait son affolement.

Il se raisonna : il était victime du syndrome africain. Les Noirs aimaient bien exhiber leur pouvoir aux « toubabs »^[16], comme on disait au Sénégal. Pour bien montrer, que désormais, ils étaient chez eux. On allait probablement lui rendre ses papiers sans explication et le laisser partir.

Même s'il ratait son avion, ce n'était pas bien grave.

Il s'allongea sur le lit de camp. À part le ronflement d'un des soldats, le silence était absolu. Les soldats se désintéressaient de lui, comme s'il était invisible.

Discrètement, il sortit son portable. Il fallait absolument qu'on sache où il se trouvait. Presque sans se cacher, il composa le numéro de la représentation américaine. Laissa sonner longuement. Il devait y avoir quelqu'un. Puis, le répondeur se déclencha, déroulant le message

convenu. Il fallait rappeler le lendemain matin.

Fred Lemon laissa un bref message, annonçant à la secrétaire guinéenne qu'il était retenu dans une maison appartenant probablement à l'amiral « Bubo » Na Tchuto et demandant de prévenir Adjasadou Camara, la ministre de l'Intérieur.

Après, il se sentit mieux. Se donnant deux heures avant de réagir vraiment.

« Bubo » Na Tchuto leva la tête, entendant quelqu'un entrer. C'était Sidi Oulm Sidina, apparemment très énervé.

— Il faut savoir ce qu'il cherchait, répéta-t-il. Ce n'est pas une coïncidence, insista le Mauritanien. Il a dû me suivre depuis la pharmacie. C'est très grave...

« Bubo » Na Tchuto bâilla. Cette histoire l'ennuyait. Il n'aimait pas les Américains mais n'aimait pas non plus se heurter à eux. D'autant qu'ils lui laissaient une paix royale. Bien que le trafic de cocaïne protégé par lui soit connu de tous, les agents de la DEA venaient très rarement en Guinée Bissau. Quant à la CIA, elle était tout aussi absente. Les Américains surveillaient plutôt le désert malien, à partir de leur base de Tamanrasset.

— On va le faire parler, assura le contre-amiral. Mes deux sergents qui font les interrogatoires sont partis faire le plein en ville. Dès qu'ils reviennent, ils s'occuperont de lui. Tu veux qu'on le tue ? enchaîna-t-il d'un ton égal.

Le Mauritanien hésita. C'était évidemment la solution la plus simple, mais cela risquait aussi de déclencher un processus qu'il ne contrôlerait pas. Les Noirs, eux, s'en moquaient. Ils étaient chez eux.

— C'est sûrement un agent de la CIA, affirma-t-il. Ils ont dû découvrir que nous étions toujours à Bissau. Il faut savoir comment ils sont arrivés jusqu'ici. C'est important, pour vous aussi.

Le Guinéen ne répondit pas, souriant intérieurement. Que pouvaient faire les Américains contre lui, à part confisquer ses avoirs aux États-Unis, ce qu'ils avaient déjà fait ? Pour le reste, il était dans son pays, où aucune autorité officielle ne lèverait le petit doigt pour participer à une action contre lui.

Il avait déjà fait assassiner le chef d'État-Major de l'Armée, le précédent président de la République et il interdisait au Premier Ministre en exercice, en voyage à l'étranger, de remettre les pieds à

Bissau, sous peine d'être immédiatement liquidé.

En fait, ce dernier avait timidement tenté de ralentir le trafic de cocaïne protégé par « Bubo ».

Il y eut un bruit de moteur à l'extérieur, et, quelques instants plus tard, une magnifique Noire fit son entrée. Grande, mince, une lourde poitrine moulée par un chemisier blanc entr'ouvert, le bas du corps serré dans un jean très ajusté. Une raie au milieu séparait ses cheveux noirs presque lisses. Une *cabocla*[\[17\]](#).

Agustinha Kondavo, ex-hôtesse de l'air de la T.A.P.[\[18\]](#) maîtresse attirée de « Bubo » depuis qu'il l'avait croisée au Coimbra, le restaurant chic de Bissau.

Le regard de « Bubo » Na Tchuto brilla et il se leva, jetant au Mauritanien.

— Sois tranquille, on va s'occuper de lui plus tard ! Il ne va pas se sauver.

D'une démarche ondulante, Agustinha Kondavo se dirigeait vers le fond de la pièce. L'Amiral la rattrapa, lorgnant son extraordinaire croupe callipyge moulée par le jean.

Elle ouvrit la porte de la chambre de son amant et celui-ci se glissa derrière elle, refermant d'un coup de pied.

Trente secondes plus tard, il plaquait ses deux mains sur sa croupe, la tirant violemment contre lui.

Agustinha soupira.

— Attends, il fait trop chaud !

La chaleur poisseuse régnant dans la pièce aurait découragé un bouc.

Pas « Bubo ».

Avec ses gros doigts, il défit les boutons du chemisier, puis écarta les deux pans, révélant le soutien-gorge en dentelles blanches. « Bubo » le baissa, faisant jaillir les seins et les prit à pleines mains.

— Enlève ton truc ! grommela-t-il.

Docile, Agustinha défit sa ceinture, puis se tortilla pour faire descendre son jean trop serré.

L'Amiral Na Tchuto n'avait pas la patience dans le sang. Il bouscula Agustinha jusqu'au lit où elle tomba à genoux, et se défit en un clin d'œil. La seule vue de la croupe d'Agustinha le rendait fou.

Il saisit d'une main ferme son sexe déjà dur comme de l'acier, écarta le slip blanc de l'autre et se planta dans le ventre de sa maîtresse avec un grognement heureux.

L'interrogatoire du supposé agent de la CIA attendrait.

Sous son poids, la Noire s'aplatit sur le lit et il se mit à la besogner comme un furieux, tandis qu'elle gémissait sous ses coups de boutoir, les jambes entravées par son jean.

La nuit était en train de tomber. Cela faisait plus de trois heures que Fred Lemon était « séquestré ». Il n'avait eu aucun écho de son appel téléphonique et ne pouvait donc compter que sur lui-même.

Autour de lui, les soldats somnolaient, buvaient ou bavardaient. Sans s'occuper de lui.

L'un d'eux avait mis sur son transistor Radio Bambolon qui crachait de la musique folkhlo à tue-tête. Malgré cela, Fred Lemon faisait tourner son cerveau à toute vitesse. Ce qui l'inquiétait, c'était la bonbonne de vin qui passait de main en main. Fred n'aimait pas cela. Des Africains ivres, il en avait déjà vu. Ils étaient capables de tout. Il se dit qu'il fallait, coûte que coûte, tenter quelque chose. On ne lui rendrait pas son passeport et Dieu sait ce qui pouvait arriver. Il se dressa, s'asseyant sur le lit de camp. Lorsqu'il croisa le regard d'un des soldats Balantes, il lui adressa un sourire, à tout hasard.

Surtout, les rassurer.

Tous les hommes étaient vêtus de la même façon. Pantalon de treillis et T-shirt à l'effigie du chef.

Fred Lemon calcula, qu'en deux bonds, il atteindrait la porte. Ensuite, ce serait facile de traverser le jardin et de s'enfuir à pied. Bien entraîné physiquement, grâce à l'obscurité, il avait de bonnes chances d'échapper à ses geoliers. Il attendit que l'un d'eux tende la bonbonne de vin de cajou à son voisin et se dressa comme un ressort. Il dominait la plupart des soldats d'une tête.

D'un seul trait, il fonça sur la porte et l'ouvrit. Il était déjà presque dehors lorsqu'il entendit des glapissements dans son dos.

À cause de l'obscurité, il n'aperçut pas tout de suite les deux hommes qui lui barraient le passage. Deux soldats, eux aussi, au regard halluciné, machette à la ceinture.

Il parvint à en bousculer un mais le second lui fit un croche-pied et Fred Lemon trébucha.

Il était en train de se relever lorsqu'une meute hurlante surgit de l'intérieur, brandissant des Kalachs et des machettes.

Un énergumène leva la sienne, cherchant à l'abattre sur la tête de l'Américain. Ce dernier leva le bras et la lame d'acier rouillé lui entama profondément le bras. Le sang se mit à jaillir. Le second soldat le repoussa vers l'intérieur et Fred Lemon tomba à genoux. Maintenant, ils se bousculaient pour le frapper et il chercha à protéger sa tête.

Trop tard : un grand escogriffe abattit de toutes ses forces sa machette sur le crâne de l'Américain, l'ouvrant comme une noix de coco, et la laissant plantée dedans.

Fred Lemon, foudroyé, glissa à terre, aussitôt bourré de coups de pieds et de coups de crosse.

Sidi Oulm Sidina, fou de rage, contemplait l'Américain recroquevillé en chien de fusil sur le sol, la machette toujours plantée dans le crâne. Il ne risquait plus de parler.

Pourtant, il respirait encore, par à-coups.

Il le retourna sur le dos, vit son regard vitreux et comprit qu'il était en train d'agoniser.

Frustré, il sortit un long poignard de son *Kami*[\[19\]](#), se pencha sur le mourant et lui trancha la gorge, d'une oreille à l'autre.

Un réflexe « culturel ».

Fred Lemon eut un sursaut, mais il avait déjà perdu tellement de sang qu'il retomba aussitôt.

Les hommes de « Bubo » le contemplaient en silence. Des cadavres, ils en avaient déjà vu pas mal, mais depuis longtemps, pas celui d'un *Blanco*.

Ils refluèrent dans la pièce et se remirent au vin de cajou.

Ce *Blanco*-là, c'était les affaires du *Chefe*.

CHAPITRE III

La photo tenait tout l'écran de l'ordinateur, arborant des couleurs presque irréelles.

Spectacle abominable.

Malko avait du mal à ne pas détourner son regard de cette vision d'horreur : le visage d'un homme, boursoufflé, déformé par un séjour dans l'eau, les lèvres enflées retroussées sur un rictus atroce. L'œil gauche était fermé, enflé. On lui avait rasé le crâne, ce qui permettait d'apercevoir nettement une profonde coupure qui allait pratiquement du front à la nuque. Un coup de machette qui avait profondément entamé la boîte crânienne.

— Ils lui ont fendu le crâne comme une noix de coco, remarqua d'une voix blanche Steve Younglove, le chef de Station de la CIA à Dakar.

Leurs regards se croisèrent. Avec ses cheveux noirs plats, sa raie au milieu, ses yeux légèrement globuleux, ses bajoues, l'Américain ressemblait un peu à un danseur mondain sur le retour. Pourtant, c'était un des meilleurs spécialistes de l'Afrique à la Direction du renseignement de Langley. Il en était à son troisième séjour.

Malko se sentait glacé intérieurement et ce n'était pas seulement à cause de l'air conditionné du petit bureau de la représentation américaine en Guinée Bissau. Trois pièces modestes au deuxième étage de l'immeuble SITEC, un bâtiment jaune du quartier Adjuda, partagé par la légation allemande. Les deux drapeaux flottaient côte à côte sur le toit.

— Attendez, ce n'est pas fini ! enchaîna Steve Younglove.

Il fit apparaître une autre photo : celle-là montrait un bras profondément entaillé par un autre coup de machette, ouvert du coude à l'épaule.

Puis ce fut le tour du torse massacré, lui aussi, à coups de machette. On avait grossièrement recousu les plaies béantes avec du catgut, pour une présentation macabre.

Photo suivante : cette fois, c'était le bas du visage et la gorge : ouverte d'une oreille à l'autre. On distinguait les carotides boursoufflées, le larynx. Steve Younglove posa un index un peu boudiné

sur la coupure.

— C'est ça qui m'intrigue ! laissa-t-il tomber.

— Pourquoi ?

L'Américain alluma une cigarette, comme si la fumée pouvait chasser la puanteur de ce cadavre massacré.

— Les coups de machette, c'est normal, ici, expliqua-t-il. C'est la signature des « *Balantes* », l'ethnie guerrière à laquelle appartiennent presque tous les militaires. L'année dernière, lorsqu'ils ont assassiné le président, il était « coupé » de la même façon. Comme c'était un ennemi, ils lui avaient même arraché le cœur et la cervelle pour les manger...

» Seulement, les Balantes n'égorgent pas : ce n'est pas dans leur culture, même s'ils sont capables de pas mal d'horreurs.

— Comment interprétez-vous cette blessure, alors ? demanda Malko.

— Il n'y avait pas que des Balantes quand ce malheureux Fred a été massacré. Quelqu'un l'a achevé à sa façon. C'est-à-dire à la façon arabe...

— Vous m'avez dit que 50 % de la population de Guinée Bissau était musulmane, remarqua Malko.

Le chef de Station de Dakar secoua la tête.

— Des musulmans à l'africaine, pas des violents. Cela, c'est l'œuvre d'un type du Sahel ou de plus haut : Algérie ou Mauritanie.

Il ferma l'ordinateur et s'assit sur le petit canapé du bureau consulaire, tirant sur sa cigarette.

Visiblement bouleversé.

— Où avez-vous trouvé ce cadavre ? demanda Malko.

— Ce sont des ramasseurs de noix de cajou qui l'ont découvert, dans une mangrove, le long de la route de Bissau à Mansoa. Il était nu et avait dû séjourner dans l'eau au moins vingt-quatre heures. Comme c'était un Blanc et qu'il n'y en a pas beaucoup ici, il a été identifié facilement. On l'a recousu tant bien que mal et mis dans un cercueil.

— Vous pensez qu'il a été tué là-bas ?

— Non. C'est une route déserte. On l'a déposé. Cette voie est très fréquentée. Elle mène en Guinée Conakry et au Mali. Il suffit de s'arrêter cinq minutes et de balancer le corps dans les mangroves. D'ailleurs, si on l'avait jeté un peu plus loin de la route, on risquait de ne pas le retrouver avant très longtemps.

Ou de ne pas le retrouver du tout.

- Ce qui signifie ?
- Ceux qui l'ont massacré voulaient qu'on le découvre.
- Pourquoi ?
- C'est un message. Conseillant de ne pas prendre la suite.

Justement ce que Malko était venu faire en Guinée Bissau, le 5^e pays le plus pauvre du monde, avec 700 dollars de revenu annuel par habitant. Pas de problème de retraite, l'espérance de vie ne dépassant pas 45 ans.

Depuis l'Indépendance, arrachée aux Portugais en 1978, pas un coup de peinture n'avait été donné aux ravissantes maisons coloniales du centre, qui pourrissaient tranquillement dans l'indifférence générale. L'électricité publique n'était plus qu'un souvenir : même le président s'éclairait avec un générateur...

Arrivé de Vienne, via Lisbonne, au milieu de la nuit précédente, il avait découvert à la lumière du jour, une mosaïque de toits de tôle écrasés par le soleil et l'animation habituelle et brouillonne de l'Afrique. Son hôtel, le Bissau Palace, en dépit de ses cinq étoiles affichées sur sa façade, n'avait de palace que le nom. Dans n'importe quel pays civilisé, il n'aurait valu qu'une demi-étoile.

La Guinée Bissau, minuscule État de 36 000 kilomètres carrés, ex-colonie portugaise, abritant deux millions d'habitants, était retournée tranquillement à l'état sauvage depuis trente-deux ans. L'humidité, le manque d'entretien et une prévarication au-dessus de tout éloge, ayant eu raison des infrastructures modestes laissées par les Portugais. Coincée entre le Sénégal et la Guinée Conakry, la Guinée Bissau avait survécu – mal – grâce à la récolte des noix de cajou et aux subventions internationales, jusqu'à l'arrivée des *narcos* colombiens, qui en avaient fait leur base avancée en Afrique, leur port d'entrée.

Faisant couler sur ses dirigeants civils et militaires une manne dorée dont quelques miettes parvenaient à la population.

De toutes petites miettes.

Ceux qui se partageaient les dollars des *narcos* étaient d'une cupidité vorace et s'entretuaient pour le partage de ce gâteau inespéré.

La police inexistante et un gouvernement fantôme sans la moindre autorité n'étaient guère en mesure d'enrayer ce fléau. Mais, jusque-là, tout le monde s'en moquait. N'ayant ni intérêt stratégique, ni pétrole, le minuscule État, grand comme deux départements français, n'intéressait personne. Une poignée d'ambassades où régnaient des diplomates en fin de carrières, blasés, survivaient tant bien que mal, envoyant à leurs ministères respectifs des télégrammes qui n'étaient jamais lus.

À son réveil, Malko avait découvert que le Bissau Palace n'était pas relié au monde extérieur ! Les clients africains refusant de régler leurs notes de téléphone, la direction avait tout bonnement coupé la ligne. C'est grâce à son portable que Malko avait eu son premier contact avec Steve Younglove, arrivé la veille de Dakar par l'improbable vol des *Cabo Verde Airlines*.

En sortant du Bissau Palace, il avait découvert une Range Rover toute neuve, conduite par un certain Yahia, sympathique et parlant anglais. C'est lui qui l'avait conduit à son rendez-vous avec le chef de Station de la CIA à Dakar, dans une voie donnant sur l'artère principale de Bissau, l'*avenida da Unidade da Guiné e Cabo Verde*. Bordée de centaines de marchands ambulants. Passant devant une mosquée en piteux état, dont un des minarets était écroulé.

Malko ne put s'empêcher de répliquer à la fine analyse de l'Américain.

— Donc, vous savez qui a tué Fred Lemon.

— En partie. En partie seulement. Fred était venu ici pour éclaircir une histoire bizarre : la remise en liberté de trois membres mauritaniens de l'AQMI, théoriquement « évadés ». Une de nos « sources » ici prétendait en savoir plus.

— Et alors ?

— Fred a rencontré cette « source », mais nous ignorons ce qu'il lui a appris car le dernier signe de vie de Fred, jour de sa disparition, est un message laissé vers 5 heures à ce bureau. Malheureusement, notre employée guinéenne était déjà partie. Sinon, il serait peut-être encore en vie.

— Que disait ce message ?

— Qu'il était retenu dans une maison appartenant au contre-amiral José Americo, « Bubo » Na Tchuto, dans le « *Barrio de los Ministros* ». Cependant, il ne paraissait pas particulièrement inquiet.

Malko fixa l'Américain, interloqué.

— Donc, vous connaissez l'endroit où il se trouvait juste avant sa mort ? Il n'y a pas eu d'enquête ? Vous n'avez pas envoyé la police locale ? Officiellement, Fred Lemon était diplomate.

Steve Younglove esquissa un sourire amer.

— Malko, nous ne sommes pas dans un pays civilisé et vous ne savez pas qui est le contre-amiral « Bubo » Na Tchuto... Il y a deux ans, il a tenté un coup d'État et a dû s'enfuir en Gambie. Il est revenu en décembre dernier et personne n'a osé l'arrêter. C'est un Balante et tous les Balantes lui mangent dans la main. En plus, c'est l'allié Numéro 1

des *narcos*. Avant de fuir la Guinée Bissau, il avait fait entrer dans le pays sept cents kilos de cocaïne, grâce à un jet privé qui s'était posé sur l'aéroport international de Bissau, là où vous êtes arrivé cette nuit.

— En effet, j'ai vu un jet, confirma Malko.

Steve Younglove eut un sourire amer.

— Oui, le jet est toujours là, officiellement « saisi » par l'État guinéen. Seulement, quand les policiers envoyés par le ministre de l'Intérieur, alerté par la DEA, sont venus confisquer la drogue, ils ont trouvé les hommes de « Bubo ». Ceux-ci ont tranquillement chargé la drogue dans des 4 × 4 militaires et l'ont emmenée, ainsi que l'équipage de l'avion. Bien entendu, personne n'a rien dit.

» Le lendemain, « Bubo » Na Tchuto a débarqué à la Banque d'Afrique Occidentale avec quelques hommes transportant des sacs de billets de 10 000 francs CFA. Le comptable a mis une partie de la journée pour les compter avant de créditer le compte de « Bubo » de sept milliards de francs CFA. C'est-à-dire environ dix millions d'euros.

— Ce n'est pas une somme énorme, remarqua Malko.

— Ici, si. Avec cela, « Bubo » finance une armée privée qui lui est toute dévouée.

— Mais enfin, protesta Malko, il y a des règlements internationaux. On pourrait saisir cet argent.

Nouveau sourire de Steve Younglove.

— Certes. En théorie... Seulement, « Bubo » a prévenu le directeur de la banque que, s'il arrivait quoi que ce soit à son argent, il lui arrachait le cœur et le mangeait. Et ce ne sont pas des paroles en l'air.

» Alors, le directeur affirme aux autorités bancaires étrangères qu'il n'a aucun compte au nom de « Bubo ». Ce qui est techniquement exact : le compte de sept milliards de francs CFA est ouvert au nom de sa maîtresse, une ravissante métisse qui se nomme Agostinha Kondavo. Et « Bubo » a une délégation de signature.

Un ange passa, laissant une traînée de billets derrière lui.

— Donc, conclut Malko, ce « Bubo » est totalement intouchable.

— Absolument : bien qu'il soit officiellement en fuite, il occupe une énorme maison dans le *Barrio de los Ministros* et se promène en ville dans une Chevrolet « Avalanche » blanche avec trois 4 × 4 d'escorte. Alors, avant de trouver un policier pour aller sonner à sa porte...

— Vous pensez que c'est lui qui a tué Fred Lemon ?

Steve Younglove secoua la tête.

— Pas en personne. Mais Fred a été massacré par ses hommes,

pour une raison que nous ignorons encore.

— Vous n'avez aucune idée ?

— Si, mais ce n'est pas clair. Jusqu'ici, « Bubo » se contentait de faire fortune grâce aux *narcos* et de terroriser ses adversaires. Pour vous donner une idée de sa puissance, le Premier ministre en exercice, Carlos Gomez Junior, n'ose pas rentrer en Guinée Bissau car « Bubo » a juré publiquement de l'assassiner. C'est lui qui avait fait saisir le jet privé avec les sept cents kilos de cocaïne...

» Pour revenir à l'assassinat de Fred, il y a une piste :

» Fred est venu ici à cause d'un « tuyau » donné par notre « stringer » à Bissau, Djallo Samdu.

Il expliqua à Malko l'affaire des trois Mauritaniens « envolés » à Bissau et l'hypothèse du réseau clandestin de l'AQMI dans le pays. Et conclut :

— La blessure par égorgement de Fred me fait penser à une façon de tuer typiquement arabe. Seulement, il semble bien avoir été tué chez « Bubo ». Cela signifierait qu'il y a un lien entre « Bubo » et l'AQMI.

» C'est cela qu'il faut découvrir. Ce serait potentiellement explosif, car « Bubo » est tout puissant, ici, à Bissau.

— Ce serait par affinité religieuse ?

— Non. « Bubo » n'a jamais mis les pieds dans une mosquée. Il est sans foi ni loi. S'il s'est allié à l'AQMI, c'est pour des raisons financières. Seulement, je ne vois pas lesquelles.

Il se tut.

Malko regarda par la baie vitrée, le moutonnement des arbres. Cela sentait l'Afrique. Une ville plate, rongée par l'humidité et la chaleur.

— Sur qui puis-je m'appuyer pour cette enquête ? demanda-t-il avec diplomatie.

— Sur le plan officiel, personne, laissa tomber Steve Younglove. Il n'y a pas un politique qui lèvera le petit doigt contre « Bubo ». Ici, nous n'avons même pas une ambassade, juste un consul et une employée guinéenne.

Devant l'expression de Malko, il précisa aussitôt :

— Nous avons quand même un « stringer », Djallo Samdu. Un officier qui a été nommé récemment patron du renseignement militaire. Je vais vous donner ses portables. Ici, les gens en ont toujours plusieurs et en changent tout le temps. Il y a aussi Frank Martal, qui a la concession Rover. C'est à lui que nous louons des

voitures. C'est un bon type. Justement, c'est peut-être par là que vous pourriez commencer, avant même Djallo Samdu. Parce que la Range de Fred, louée chez Frank, a disparu aussi. Allez le voir. Votre chauffeur, Yahia, travaille pour lui. Frank connaît bien l'Afrique : il est là depuis quinze ans et il a survécu. Donc, c'est un bon. On peut avoir confiance en lui.

Malko se dit quand même que c'était un viatique modeste pour un pays comme la Guinée Bissau. Steve Younglove regarda sa montre avec une certaine nervosité.

— Je ne vais pas pouvoir m'attarder, mon vol pour Dakar est dans une heure. Si je le rate, j'en ai pour quarante heures de mer. Venez.

Il l'emmena dans le grand bureau du fond et ouvrit un tiroir. Il en sortit un pistolet automatique Sig-Sauer sur la crosse duquel étaient scotchés deux chargeurs, et le tendit à Malko.

— C'est mieux que rien, fit-il, avec un sourire en coin, mais utilisez-le avec modération... Ici, un *Blanco* armé, ce n'est pas bien vu... Ils ont gardé un mauvais souvenir des Portugais.

Ils revinrent dans l'autre pièce et l'Américain sortit un Blackberry de sa serviette.

— Prenez-le, dit-il, il est crypté, sur le même code que le mien. Cela va nous permettre de communiquer. Comme les Guinéens ont été jadis formés par les Popovs, ils ne sont pas mauvais en écoutes.

— C'est tout ? interrogea Malko.

— Je crois bien que oui, avoua avec un sourire gêné le chef de Station de la CIA à Dakar. Je sais que ce n'est pas un cadeau, cette mission, mais on m'a dit que vous étiez comme les chats, que vous aviez sept vies...

— J'en ai déjà brûlé six et demie. Pour l'Agence, précisa suavement Malko.

— Ne soyez pas pessimiste ! répliqua Steve Younglove. Je suis toujours au bout de mon portable...

À cinq cents kilomètres de distance, c'était un modeste réconfort.

L'Américain bouclait sa serviette.

— Je descends avec vous ! fit Malko.

Ils passèrent sous le portail magnétique, placé devant la porte. Steve Younglove verrouilla les trois serrures et ils descendirent les deux étages sans ascenseur.

Après une brève poignée de main, Steve Younglove lança à Malko :

— *Take care* ![\[20\]](#)

Avant de s'enfuir, comme s'il avait le diable à ses trousses.

Malko gagna sa Range Rover garée sous un manguier. Se disant que cela se présentait comme une mission vraiment pourrie.

CHAPITRE IV

— Où on va, patron ?

Yahia, au volant de la Range Rover « Discovery » venait de s'engager dans l'interminable *avenida da Unidade de Guiné e Cabo Verde*, allant de l'aéroport au centre ville.

Bordée de chaque côté par les marchands ambulants du marché Bandim, se succédant sur plusieurs kilomètres, avec leurs éventaires posés à même le sol, à qui se mêlaient désormais quelques marchands chinois. On y trouvait de tout : des poulets ou des œufs aux enjoliveurs de voitures. Des étals qui auraient fait honte à des brocanteurs européens.

Seulement, on était en Afrique, dans un pays pauvre.

Très pauvre...

Une nuée de taxis jaune et bleu Mercedes se faufilaient entre les camions, les 4 × 4 flambant neufs et les taxis brousse. Malko hésitait à répondre tout de suite après avoir quitté la représentation américaine. Il avait appelé Djallo Samdu, la « source » de la CIA, laissant un message sur chacun de ses trois portables.

Il ne restait qu'une piste à suivre : la Range Rover conduite par Fred Lemon et qui avait aussi disparu.

— On va chez Monsieur Frank, annonça-t-il.

— Bien, patron.

Ils descendirent l'Avenida, passant devant les ambassades de Russie et de Chine flambant neuves, une mosquée pouilleuse et l'hôtel Lybia à moitié terminé. Au carrefour, à l'entrée du centre ville, une policière en nage essayait de contrôler une circulation chaotique. Juste en face d'un bâtiment jaune en forme de navire où flottait le drapeau portugais.

Ils descendirent vers le centre.

Pas une seule boutique à l'occidentale. Tout semblait rongé par l'humidité. Comme ils débouchaient sur un rond-point au bout de l'Avenida Francisco Joan, Yahia ralentit et se tourna vers Malko.

— Patron, vous voyez la station GALP ? Là, devant ?

— Oui.

— Vous voyez le pick-up blanc avec double cabine ?

— Oui.

— C'est celui de « Bubo ». Il est là avec son escorte.

Derrière le pick-up, un Chevrolet « Avalanche » blanc, il y avait deux autres pick-up dont le plateau arrière était occupé par des militaires armés jusqu'aux dents.

Malko sentit son poulx s'accélérer. C'était un hasard incroyable de croiser l'homme vraisemblablement responsable de la mort de Fred Lemon.

— On peut se rapprocher ? suggéra-t-il. Comme si on allait prendre de l'essence.

Yahia demeura impassible, mais dit d'une voix tendue.

— Sincèrement, patron, j'ai peur. Ces militaires-là, ils sont très méchants. S'ils voient un *Blanco*, ils peuvent devenir nerveux.

Trop tard, le pick-up blanc redémarrait en trombe, suivi de ses trois véhicules de protection. Yahia se hâta d'en faire autant. Ils passèrent devant l'hôpital Simao Mendes puis tournèrent dans un chemin desservant une sorte de zone industrielle. Malko aperçut un panneau « ROVER-MITSHUBISHI Interdit d'entrer ». Un portail grillagé défendait les lieux, mais lorsqu'ils se présentèrent, un Noir écarta les battants et les fit pénétrer dans un espace encombré de voitures plus ou moins pourries.

Au fond, des mécaniciens s'affairaient autour de plusieurs Range Rover immobilisés au-dessus de fosses.

— Monsieur Frank est là, en haut, patron, fit Yahia désignant un escalier plutôt raide menant à un bureau dominant l'atelier en plein air.

Une voix cria d'entrer lorsque Malko frappa et il découvrit un petit bureau au plafond très bas occupé par un homme au visage émacié, flottant dans une veste de toile. Il jeta un coup d'œil interrogateur à Malko.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Il avait le regard vif, méfiant, l'allure d'un vieil « Africain ».

— Vous êtes Frank Martal ?

— Oui.

— C'est Steve Younglove qui m'envoie.

— Ah, Steve !

Frank Martal quitta son ordinateur des yeux et fit signe à Malko de

s'asseoir.

— Il est reparti pour Dakar ?

— Oui. Tout à l'heure.

Frank Martal esquissa un sourire.

— Je crois qu'il meurt de peur ici... Il ne reste jamais longtemps. C'est dommage qu'il ne soit pas venu avec vous...

— Pourquoi ?

— Il m'aurait peut-être fait un chèque pour la Range de Fred Lemon...

Un ange passa, volant de ses belles ailes noires. On entra dans le vif du sujet.

— Depuis la disparition de Fred Lemon, demanda Malko, vous n'en avez eu aucune nouvelle ?

Le loueur de voitures étouffa une sorte de ricanement.

— Vous ne pensez quand même pas que les mecs de « Bubo » allaient me la rapporter... Une belle Range toute neuve. D'habitude, je ne les loue qu'avec un chauffeur, mais avec Fred, c'était différent. Je lui ai déjà fourni des véhicules. Enfin, je la reverrai quand ils viendront faire faire l'entretien. Je suis le seul, à Bissau, à avoir les pièces...

— Vous pourrez la récupérer à ce moment-là ? avança Malko.

Nouveau regard aigu de Frank Martal, accompagné d'un sourire ironique.

— Je vais vous raconter une histoire ; j'avais vendu une Range au général Tagmé na Waré, le chef d'État-Major qui a été assassiné. Il m'avait promis de me payer rapidement. J'ai appelé plusieurs fois, sans jamais arriver à le joindre. Il était toujours en mission.

» Alors, j'ai été à l'État-Major avec ma facture, pour me faire payer. J'ai attendu deux heures, je n'ai pas vu cet enfoiré, mais plusieurs soldats ont surgi, m'ont piqué tout ce que j'avais, m'ont un peu tabassé et m'ont emmené directement à la prison du 1^{er} Escadron, au-dessus du port.

» Là, un sergent m'a demandé si je voulais un séjour agréable ou vraiment une galère. Dans ce cas-là, on me mettait dans une cellule avec cinq ou six drogués en manque qui me feraient subir tous leurs caprices.

» Ça m'a coûté 10 000 CFA par jour, mais j'ai eu droit à une cellule avec trois vieux inoffensifs. Dès six heures du soir, ça gueulait partout : les types pétés au vin de cajou commençaient à travailler à la machette les prisonniers dont la tête ne leur revenait pas.

» Au bout de trois jours, je commençais à délirer ; j'ai demandé à mon sergent comment je pouvais sortir. Pour 30 000 CFA il est parti se renseigner. Il est revenu le lendemain avec la facture de la Range que j'avais laissée à l'État-Major et m'a dit :

— Chef, il faut que tu mettes que c'est payé. Avec le cachet...

» J'ai fait venir le cachet du bureau et j'ai acquitté la facture. Le lendemain, je suis sorti et un 4 × 4 m'a même raccompagné chez moi.

» Un mois plus tard, j'ai croisé le chef d'État-Major au Coimbra. Il est venu m'embrasser, me dire que la Range marchait bien, que c'était vraiment une voiture formidable... Frank Martal soupira. Tous les ans, on me pique trois ou quatre voitures. Volées ou « disparues ». Comme le pays est tout petit, on sait vite où elles sont. Mais on ne peut rien faire.

— Et la police ?

Frank Martal s'étouffa de rire.

— Jamais ils n'emmerderaient un militaire ; ils ont trop peur. D'ailleurs, ils ont peur de tout... Dans le quartier du *Barrio Militar*, qui est immense et où se sont installés les *narcos*, il y a un seul poste de police pour 20 000 habitants. Mais plus de policiers. Le dernier a été assassiné par un type qu'il voulait contrôler. Ils l'ont décapité à la machette dans le commissariat.

Quel beau pays...

— Vous savez ce qui est arrivé à Fred Lemon ? demanda Malko.

Frank Martal eut un léger haussement d'épaules.

— Je sais ce que m'a dit Steve Younglove. Il a laissé un message disant qu'il était retenu dans une des maisons de « Bubo » dans le *Barrio de los Ministros*. Mais il ne parlait pas de la voiture.

Apparemment, c'est tout ce qui intéressait le concessionnaire Rover.

— On a retrouvé son cadavre beaucoup plus loin, hors de la ville, releva Malko.

— Les hommes de « Bubo » circulent beaucoup, entre Bissau et Mansoa. Or, c'est la route de Mansoa.

— Donc, vous pensez que c'est « Bubo » qui l'a tué et qu'il a toujours votre Range ?

Frank Martal eut un geste fataliste.

— Il ne va sûrement pas me la rendre... Elle est presque neuve. Et je ne vais certainement pas aller la lui réclamer. J'ai déjà eu assez d'emmerdes.

— Vous avez si peur de « Bubo » ?

Le concessionnaire Rover regarda Malko bien en face.

— Steve ne vous a rien dit ?

— Si.

— Il vous a raconté comment il a pris le contrôle du trafic de coke ?

— Non.

— Eh bien, je vais vous le dire. Depuis 2006, « Bubo » se faisait des couilles en or avec les *Narcos*. C'était lui le patron de l'archipel des Bijagos, une centaine d'îles en face de la Guinée Bissau. Peu habitées, à part des organisateurs de pêche au gros.

» Les *Narcos* lui ont proposé de payer des « taxes » pour que leurs avions ou leurs bateaux puissent livrer la drogue là-bas. Et « Bubo », qui se contentait de la corruption ordinaire, a brutalement connu la richesse. Il touche un « droit de passage » de 2 000 dollars par kilo de coke transitant par la Guinée Bissau.

» Une fois par semaine, il débarquait à la B.A.O.^[21] traînant derrière lui des types croulant sous les sacs de francs CFA ou de dollars... Il s'est fait construire une nouvelle maison, acheté deux Porsche Cayenne et s'est tapé les plus belles putes de Bissau.

» Ce qui ne va pas loin, ajouta-t-il avec un rire contenu. Seulement, voilà, cette richesse a fait des envieux : le chef d'État-Major Tagmé Na Waré et le président Bernardo « Nino » Vieira, qui ont réclamé un morceau du gâteau.

» Le problème c'est que « Bubo » n'est pas partageur... Il a préféré les tuer... C'était l'année dernière : il a demandé à ses copains *narcos* une belle petite bombe et le chef d'État-Major a reçu l'immeuble sur la tête quand il est entré dans son bureau, un dimanche soir.

» Et de un !

» La nuit suivante, les hommes de « Bubo » sont venus assiéger la résidence du président, en pleine ville, rue de Cabo Verde. Ce dernier a appelé tout le monde au secours, y compris le Premier ministre. Personne n'a répondu. À cinq heures du matin, les assaillants ont pénétré chez lui. Il l'ont allongé sur une table et ont commencé par lui fendre le crâne en deux, à la machette, pour récupérer sa cervelle : une tradition chez les Balantes.

» Ensuite, il lui ont ouvert le thorax, toujours à la machette, et en ont sorti son cœur.

» Ils sont repartis ensuite sans même violer sa femme, pourtant une coutume courante en Afrique ; en quelque sorte, c'étaient des gentlemen...

Malko était absourdi par ce récit d'horreurs et commençait à comprendre pourquoi Steve Younglove n'aimait pas traîner en Guinée Bissau.

— Et ensuite, demanda-t-il, que s'est-il passé ?

— Le double meurtre a quand même fait du bruit... Le Premier Ministre a donné l'ordre d'arrêter « Bubo » qui a filé en Gambie. Jusqu'en décembre dernier.

— Quand est-il revenu ?

— Il y a six mois. D'abord, il s'est réfugié à l'ONU, qui l'a connement protégé. Quand il a eu donné assez de coups de fil, ses hommes sont venus le chercher en plein jour et il a regagné une de ses résidences. Protégé par son « bataillon », les Diables Rouges ».

— Et personne ne dit rien ?

Frank Martal répondit au téléphone avant de répondre.

— Le nouveau président, Malam Bacai Sanna, a envie de mourir le plus vieux possible... Quant au Premier Ministre Carlos Gomes Junior, dès qu'il a su que « Bubo » était de retour, il a pris l'avion pour Cuba. S'il avait pu aller dans la lune, il y serait allé.

» Comme il est populaire, il y a eu des manifs pour réclamer son retour. « Bubo » a alors déclaré que si les manifs continuaient, on le tuerait tout de suite... Il n'est toujours pas revenu et je pense qu'il ne reviendra pas.

« Bubo » a la voie libre.

» Ah oui, en plus, il a fait boucler à Mansoa le nouveau chef d'État-Major, José Zamora Induta, qui avait des velléités d'indépendance. S'ils ne l'ont pas bouffé, il doit toujours s'y trouver...

» Aujourd'hui, officiellement, « Bubo » est toujours recherché. Sur le plan militaire, il est « en disponibilité ». Pourtant, il se balade en ville sans problème.

Malko avait enregistré cette litanie d'horreurs. Quelque chose le faisait tiquer.

— Apparemment, remarqua-t-il, ce sympathique personnage ne brigue pas de responsabilités politiques. Pourquoi agit-il ainsi ? Par goût du sang ?

Frank Martal sourit.

— Un peu. Les Balantes aiment bien le sang et la viande rouge. Je crois pourtant qu'il a une autre motivation. Durant son « absence », le trafic de drogue a connu un certain ralentissement. Or, les stocks s'accumulent au Vénézuéla et les *narcos* – ses copains – ont envie de

reprendre le business.

» Voilà pourquoi il a fait le ménage. Désormais, il n'a plus de concurrents potentiels. Certes, il n'est plus officiellement responsable de l'Archipel, mais c'est l'homme fort du pays. Personne ne va se mettre en travers de son chemin. Je pense qu'une grosse opération d'importation de drogue est en préparation.

— C'est pour cela qu'il aurait assassiné Fred Lemon ?

— Peut-être. Ou alors, parce que c'était un Américain. Il hait les Américains ; ils l'ont mis sur leur liste noire et ont confisqué ses avoirs aux États-Unis. Un crime de lèse-majesté...

Malko commençait à avoir un tableau plus précis de ce délicieux pays. Profitant de son silence, Frank Martal demanda :

— À propos, qu'est-ce que vous êtes venu faire à Bissau ?

Malko demeura muet, pour que son interlocuteur ne le prenne pas pour un fou.

Visiblement, s'attaquer à « Bubo » était suicidaire. Comme le Chinois anonyme qui avait voulu arrêter les chars de l'armée chinoise sur la Place Tien An Men, des années plus tôt.

— Un tour d'horizon, dit-il prudemment. J'ai une mission d'évaluation pour la Communauté Européenne.

Frank Martal ne sembla pas croire un mot de ce qu'il venait de dire.

— Faites attention, conseilla-t-il. Je ne voudrais pas perdre une seconde voiture...

Malko allait répondre lorsque la porte s'ouvrit sur un mécanicien noir, qui jeta quelques mots en portugais au patron de Rover, avant de refermer la porte.

Frank Martal se leva et fit le tour de son bureau, gagnant la baie vitrée. Il fit signe à Malko de le rejoindre, désignant une RAV 4 blanche arrêtée à côté de la fosse des mécaniciens. Une grande Noire se tenait à côté, discutant avec l'un d'entre eux.

— Vous avez de la chance ! lança le concessionnaire Rover avec une ironie un peu lourde. La copine de « Bubo » a des problèmes avec son lecteur de CD.

» Si vous voulez faire sa connaissance...

CHAPITRE V

De près, elle était absolument splendide : un visage harmonieux, aux traits sensuels et fins – certainement une métisse – des cheveux à peine frisés, séparés par une raie au milieu, un chemisier blanc avec trois boutons ouverts permettant d'apercevoir la dentelle d'un soutien-gorge éclatant sous la masse d'une poitrine impérieuse.

La taille était serrée dans une large ceinture retenant un jean extrêmement ajusté qui ne laissait rien ignorer d'une croupe callipyge à faire rêver tous les sodomites du monde.

La Noire posa son regard assuré et légèrement dédaigneux sur Malko – quelques secondes d'intérêt – puis reprit sa conversation dans un portugais chantant avec Frank Martal.

Apparemment, son lecteur de CD était en panne. Et il n'y avait pas les pièces à Bissau.

— Je vais commander tout cela à Dakar, promet Frank Martal. Je vous rappelle dès que je les ai.

Déjà, elle remontait dans son 4 × 4. Malko, après un bref regard échangé avec Frank Martal, en fit autant avec sa Range. Ce dernier semblait peu désireux de lui présenter la Noire. Après le portrait qu'il avait tracé de son amant « Bubo », on pouvait le comprendre.

Malko sortit derrière elle et la rejoignit au moment où elle tournait à droite dans l'avenida Pansau da Isna. Il la suivit à bonne distance, tourna autour du rond-point de la Présidence, puis le RAV 4 prit la direction du nord, filant dans l'interminable *Avenida de Unidade de Guine e Cabo Verde*. Il resta derrière la RAV 4 blanche.

La fiancée de « Bubo » filait en direction de l'aéroport, passant devant le Bissau Palace.

Soudain, elle s'engagea sur le terre-plein central, puis revint sur ses pas, tournant ensuite encore à droite pour emprunter le chemin goudronné menant à l'hôtel.

Malko, en train de descendre de sa Range, l'aperçut, grimpant les marches du perron et disparaissant à l'intérieur.

Coïncidence amusante...

— Qu'est-ce qu'on fait, patron ? demanda le fidèle Yahia.

— Pour le moment, rien, dit Malko. Je vais rester un peu à l'hôtel.

Djallo Samdu était toujours aux abonnés absents. Malko, de sa chambre, lui laissa un nouveau message, puis appela Frank Martal.

— La fiancée de « Bubo » est à l'hôtel, annonça Malko. Il va la rejoindre ?

— Non, mais elle doit être à la piscine. C'est la seule de Bissau. À propos, j'ai quelqu'un dans mon bureau qui pourrait peut-être vous aider, Lamine.

— À quoi ?

— Il connaît beaucoup de monde à Bissau. C'est une espèce de « go-between ». Vous voulez lui parler ?

— Pourquoi pas ?

— Je vous le passe.

Une voix grave et basse éclata dans le mobile. Un Africain s'exprimant un peu précieusement, avec des accents mystérieux.

— Notre ami Frank me dit que vous travaillez pour la Communauté Européenne, annonça le dénommé Lamine et que vous cherchez des informations sur la Guinée Bissau. Si je puis vous aider...

— Peut-être, fit prudemment Malko. Comment pouvons-nous nous rencontrer ?

— Aujourd'hui, j'ai beaucoup de gens à voir, annonça Lamine, d'un ton gonflé d'importance. Je dois rencontrer le président et le responsable du port, mais on peut se retrouver au Kalliste, vers sept heures. Votre chauffeur connaît.

— OK, approuva Malko.

Il enfila un maillot et gagna la piscine : le Bissau Palace était probablement le seul hôtel du monde à posséder une piscine et à ne pas avoir une seule ouverture dans sa direction... L'hôtel lui tournait résolument le dos...

Elle était immense, propre, adossée au restaurant de l'hôtel, à la façade tapissée de glaces réfléchissantes. Et vide, à part deux personnes : à gauche, un Blanc athlétique et, à droite, la « fiancée » de « Bubo », éblouissante dans un maillot une pièce blanc tranchant sur sa peau mate.

Elle lisait à l'ombre d'un parasol.

Malko s'installa à son tour. On se serait cru au Club Med...

Avec moins de monde. Cette atmosphère paisible tranchait avec ce qu'il savait de la Guinée Bissau.

Il fit le point, faisant défiler dans sa tête ce qu'il savait déjà : pas grand-chose.

L'agent de la CIA Fred Lemon avait été assassiné vraisemblablement sur l'ordre de « Bubo », après avoir été kidnappé sur l'ordre de ce dernier.

Aucune idée du motif de ce meurtre sauvage.

D'autre part, l'Américain était supposé, avant d'avoir été assassiné, avoir rencontré la source « Djallo » qui avait enquêté sur les trois Mauritaniens de l'AQMI, soi-disant évadés de leur prison militaire.

Apparemment, aucun lien entre ces différents événements. D'après la CIA, « Bubo » Na Tchuto n'avait aucun lien avec les Islamistes. Pourtant, l'égorgement de Fred Lemon laissait supposer une intervention « arabe ». Sauf si les hommes de « Bubo » avaient fait un faux mouvement avec leurs machettes.

Le seul qui puisse faire avancer son enquête, c'était Djallo Samdu, la « source ». Qui, pour l'instant, demeurerait muette.

Un « plouf » lui fit lever la tête.

La « fiancée » de « Bubo » venait de plonger avec grâce dans la piscine, la traversant ensuite en un crawl impeccable qui se transforma très vite en une brasse paresseuse.

C'était l'occasion rêvée.

Malko plongeait à son tour et leurs trajectoires se croisèrent presque. Se trouvant nez à nez avec la jeune femme, il lui adressa son plus gracieux sourire et lança :

— Vous n'étiez pas au garage Rover, tout à l'heure ?

Elle lui rendit son sourire et lui lança en parfait anglais :

— Si. Vous êtes un ami de Frank ?

— Non. Il me loue une voiture. Je suis ici en mission pour l'Union Européenne. Afin d'évaluer les besoins du pays.

La Noire éclata de rire.

— Les besoins, ils sont très grands !

Elle reprit sa nage et s'éloigna, remontant sur le bord, offrant à Malko la vision d'une croupe à faire trembler les mains. Il attendit un délai décent avant de se rapprocher de la jeune femme et de lui proposer.

— Est-ce que je peux vous offrir un verre ?

— À l'intérieur, alors, décida-t-elle, il fait trop chaud ici.

S'enveloppant dans un pagne, elle se dirigea d'une démarche

ondulante vers le restaurant. C'est vrai, il faisait délicieusement frais à l'intérieur. Un buffet attendait les clients. Ils s'installèrent près d'une fenêtre, face à face. Ce qu'il voyait de la poitrine de la Noire donnait envie d'y mordre.

— Je m'appelle Malko, dit-il, et vous ?

— Agustinha.

— Vous parlez très bien anglais.

— J'étais hôtesse sur la TAP plusieurs années. J'ai beaucoup voyagé.

— Vous ne voyagez plus ?

Elle lui jeta un regard amusé, sembla prête à dire quelque chose, mais laissa simplement tomber.

— Maintenant, je ne travaille plus... C'est bien agréable.

Elle ne semblait pas insensible au charme de Malko, mais sur ses gardes. Ils bavardèrent de choses et d'autres et, finalement, c'est Malko qui attaqua :

— Je suis tout seul à Bissau et il n'y a pas grand-chose à faire. Vous accepteriez de dîner avec moi, un soir ?

Agustinha eut une moue charmante.

— J'aimerais bien, mais j'ai un ami très jaloux... Je ne voudrais pas qu'il vous fasse des ennuis...

— Des ennuis ?

Le sourire de la jeune femme s'accroût.

— Eh bien, oui, qu'il vous tue...

Devant la surprise manifeste de Malko, elle demanda d'une voix douce.

— Vous n'avez pas entendu parler de l'Amiral José Americo « Bubo » Na Tchuto ? C'est un homme très puissant, très gentil, mais il n'aime pas qu'on s'oppose à lui... Renseignez-vous.

Elle n'avait pas pu résister au désir d'exhiber sa nouvelle position sociale.

— Je comprends, assura Malko. Mais c'est en tout bien, tout honneur.

Agustinha éclata de rire.

— Les hommes disent tous cela, et après, ils se jettent sur vous. Il y a beaucoup de belles femmes à Bissau. Vous trouverez facilement.

— Vous êtes sûrement la plus belle ! affirma Malko avec une conviction à peine forcée.

Soudain, il vit le regard de la Noire fixé sur la piscine où un nouveau venu venait de s'installer. Un homme de haute taille, mince, les cheveux retenus en catogan, avec un petit bouc et une moustache bien taillée. Athlétique, bel homme. Il posa une sacoche de cuir sur une table basse et plongea dans la piscine.

Agustinha était déjà debout.

— J'ai un ami qui vient d'arriver ! dit-elle, je dois vous laisser. Bon séjour en Guinée Bissau.

Malko la suivit des yeux, pensif. Un coup d'épée dans l'eau. Agustinha ne paraissait pas sensible à son charme ou voulait préserver son intérêt. Il repartit vers la piscine.

L'homme au catogan sortit de l'eau et vint à la rencontre d'Agustinha. Ils s'étreignirent. Pas tout à fait comme deux amis. Malko ne put s'empêcher de remarquer que leurs ventres demeuraient pressés l'un contre l'autre quelques secondes. C'était plus une étreinte d'amants que d'amis. Il attendit un peu, puis passa volontairement devant le couple, plongé en pleine conversation. Ils parlaient espagnol.

Or, tous les *narcos* parlaient espagnol. En Guinée Bissau, ex colonie portugaise, l'espagnol était peu pratiqué. Finalement, sa démarche n'avait pas été complètement inutile.

Il reprit son portable, vérifia qu'il n'avait pas d'appels et remit un message à Djallo Samdu, lui proposant de venir le demander à l'État-Major. Ça devrait le faire bouger. Ou au contraire rentrer encore plus dans son trou.

Seulement, il avait absolument besoin d'aide : il n'était pas venu en Guinée Bissau pour bronzer mais pour découvrir pourquoi Fred Lemon, agent de la CIA, avait été assassiné. Ne pouvant compter ni sur la police, ni sur les autorités officielles, et le réseau de soutien de la CIA étant squelettique, il fallait improviser avec des seconds couteaux.

Presque deux heures s'écoulèrent. Il commençait à cuire. Désormais, Agustinha et le mystérieux Espagnol étaient toujours en grande conversation et, visiblement, se préparaient à partir. Malko en fit autant.

L'inconnu qui parlait espagnol l'intriguait.

Il retrouva le couple au bar, où l'homme venait d'acheter des cigarettes avant de se diriger vers le parking. Il monta dans une superbe Porsche Cayenne blanche. Malko sauta à côté de Yahia.

— Tu suis cette Cayenne.

Ils gagnèrent la grande avenue, roulèrent environ un kilomètre, puis la Cayenne tourna à gauche, s'enfonçant dans ce qui semblait être

de la jungle, parsemée de quelques cases.

— Où est-on ici ? demanda Malko.

— C'est le *barrio militar*, répondit le chauffeur.

Le quartier hors la loi.

Ils cahotèrent près de vingt minutes sur la latérite défoncée. Des pans de forêt coupaient le quartier fait de pauvres cases au toit de tôle ondulée. Enfin, la Cayenne tourna dans un chemin se terminant dans une cocoteraie. Yahia s'arrêta brusquement, sans que Malko lui ait rien dit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celui-ci.

La Cayenne devant eux venait de s'arrêter le long d'un mur blanc hérissé de tessons de bouteilles, entourant une grosse villa rose, sur le toit de laquelle foisonnaient les antennes paraboliques, peu courantes dans ce quartier.

Comme Yahia commençait une marche arrière, trois énormes dogues surgirent de la villa et se ruèrent en direction de la Range Rover, aboyant de tous leurs crocs.

Yahia était gris : les Africains ont une peur bleue des chiens.

— Qui habite là ? demanda Malko.

Ce n'est que revenu sur le chemin principal que le chauffeur lui répondit.

— Un étranger. Un Colombien. Il se fait passer pour un acheteur de noix de cajou, mais ce n'est pas vrai. Il ne faut pas s'approcher. Ce sont des Blancs très méchants. Ils ont déjà tué un cambrioleur qui escaladait leur mur.

— Tu connais son nom ?

— Non.

Au moment où ils débouchaient sur une placette où attendaient trois taxis collectifs bleu et jaune, Yahia dut faire une embardée pour éviter un véhicule arrivant dans un nuage de poussière, rebondissant de trous en trous. Il les croisa à toute vitesse, mais Malko eut le temps de voir le conducteur au volant. C'était Agostinha, la maîtresse de « Bubo » Na Tchuto.

— Arrête-toi ! lança-t-il à Yahia.

Le chauffeur pila et Malko se retourna pour voir la RAV 4 tourner dans l'impasse menant à la maison du Colombien. Le lien entre les *narcos* et « Bubo » Na Tchuto était confirmé.

Yahia avait déjà redémarré, visiblement pas dans son assiette. Les cases en torchis défilaient autour d'eux. Malko demanda :

— On peut savoir le nom de celui qui habite cette maison ?

— Sincèrement, patron, je ne crois pas, affirma Yahia. Ici, personne ne le connaît. Il ne sort jamais de sa maison, sauf dans sa grosse voiture.

— Et « Bubo », il vient ici ?

— Je ne sais pas, patron.

Pressé de s'éloigner, Yahia accélérât sur la latérite trouée.

Le lien entre l'amiral guinéen et les narcos n'était pas une découverte, mais c'était intéressant de l'avoir concrétisé. Évidemment, Malko aurait du mal à revenir seul dans ce dédale de pistes sans noms, coupées d'espaces non construits. Peut-être que Lamine, son contact de la soirée, pourrait lui en dire plus. Tandis qu'il rebondissait dans les trous, son portable sonna. Il prit la communication, n'entendit rien.

Puis, quelques instants plus tard, un couinement annonça l'arrivée d'un SMS.

Il était très court : « j'ai eu votre message, je vous appelle dès que je peux. Djallo ».

C'était mieux que rien.

Tandis qu'il roulait vers le centre, il se demanda si l'ombrageux « Bubo » Na Tchuto connaissait les liens entre le *narco* et sa maîtresse.

CHAPITRE VI

Luis Miguel Carrera avait tout juste eu le temps de poser sa sacoche et d'en sortir le Browning 9 mm à 14 coups qui ne le quittait jamais, pour le poser sur un guéridon et de mettre un CD de *Cumbia*[\[22\]](#) pour lui rappeler son pays, lorsque la porte du living room s'ouvrit. À cause de la pénombre, et du contre-jour, il ne pouvait distinguer le visage de la personne qui venait de pénétrer dans la pièce mais savait très bien de qui il s'agissait.

Il s'avança à sa rencontre et reçut le choc tiède du corps souple d'Agustinha qui s'incrusta aussitôt contre le sien.

— *Cogeme ! Ahorita !*[\[23\]](#) murmura la Noire.

Avec Luis Miguel, elle employait l'espagnol, son portugais laissant nettement à désirer.

Le Colombien fit courir ses mains sur elle, déboutonnant fébrilement le chemisier, puis plongea dans le soutien-gorge pour atteindre les seins siliconés d'Agustinha. Comme la plupart des Africaines, elle était née avec une poitrine modeste, mais son contact avec la civilisation lui avait permis, à Lisbonne, de se faire ajouter des seins dignes de sa beauté.

La plupart de ses amants n'y voyaient que du feu, et ça l'excitait d'autant plus.

Miguel avait fini de jouer avec ses seins. Il s'attaqua à la ceinture du jean, puis descendit le zip d'un coup, révélant une toison noire bouclée, taillée en forme de cœur. En se rhabillant après la piscine, Agustinha avait oublié de mettre sa culotte. Ému, Luis Miguel murmura :

— *Cochina !*[\[24\]](#)

Enfonçant aussitôt deux doigts dans le sexe de la jeune femme, ce qui accentua encore son érection.

C'était un petit truc vieux comme le monde, mais qui fonctionnait toujours sur les âmes simples.

De son côté, Agustinha avait ouvert le pantalon de toile du Colombien et s'était emparée du sexe dressé.

— *Tu quieres una pequena pinsa ?*[\[25\]](#) demanda-t-elle d'une voix

douce.

Sans attendre sa réponse, elle s'écarta et fit glisser rapidement son jean jusqu'au sol, se débarrassant en même temps de ses escarpins. Agenouillée devant Luis Miguel, elle engoula d'un coup la plus grande partie du membre déjà dressé. Tétanisé de désir, le Colombien sautillait sur place avec de petits cris.

Soudain, il attrapa Agustinha par les cheveux, la forçant à se relever et la traîna jusqu'à un vieux canapé de cuir, l'y agenouillant face au dossier.

Depuis la piscine, il rêvait de sa croupe.

Prenant son sexe dur comme de l'acier de la main droite, il tâtonna entre les fesses cambrées d'Agustinha jusqu'à ce qu'il sente le petit monticule de l'anus. Lorsqu'il appuya sur le sphincter, la Noire poussa un cri.

— *Para !*[\[26\]](#)

— *No te gusta ?*[\[27\]](#)

— *Si, pero tu eres muy gordo !*[\[28\]](#)

Elle avait l'impression qu'il allait l'ouvrir en deux...

Le Colombien ne répondit même pas. Prenant son élan, il poussa de toutes ses forces et son membre s'enfonça de plusieurs centimètres dans les reins d'Agustinha qui poussa un hurlement. Amusé, Luis Miguel se pencha à son oreille :

— *Esta bom ?*[\[29\]](#)

Tout en enfonçant lentement dans le sphincter son énorme massue. Le souffle coupé, Agustinha ne répondit pas.

Ses deux amants étaient aussi brutaux l'un que l'autre... Enfoncé de toute sa longueur, Luis Miguel fit une pause, avant de commencer à la sodomiser lentement et régulièrement.

Prévoyante, Agustinha s'était enduite d'huile de palme avant de quitter la piscine. Ce qui rendait son supplice supportable...

Derrière elle, le Colombien, tenant ses hanches à pleines mains, la défonçait implacablement avec des grognements de bûcheron. Agustinha se mit à participer, projetant sa croupe en arrière et répétant en boucle.

— *Esta bom ! Esta bom !*

Litanie à laquelle répondaient les « *cochina* » du Colombien qui finit par exploser au fond des reins d'Agustinha. Il se retira ensuite si brutalement qu'il arracha un cri à sa maîtresse.

Ensemble, ils gagnèrent la salle de bains et se jetèrent sous une

douche tiède.

En sortant de la salle de bains, Luis Miguel Carrera hurle en direction de la cuisine.

— Gustavo, amène du champagne !

Agustinha ronronnait déjà. Contrairement à son amant en titre, « Bubo », le Colombien n'appréciait pas le vin de cajou, mais des boissons plus sophistiquées. S'ennuyant comme un rat mort à Bissau, il faisait venir de Dakar tous les produits de luxe possibles.

Avec en tête du champagne français.

Un Noir apparut, tenant un seau argenté contenant une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, Blanc de Blancs 1999. Il fit sauter le bouchon et remplit deux coupes.

— *Saudad y prosperita* ![\[30\]](#) lança le narco.

Agustinha ne répondit pas, laissant les bulles glacées agacer sa langue. C'était merveilleux de revenir à la civilisation.

— Donne-m'en encore ! demanda-t-elle.

Luis Miguel sortit la bouteille de Taittinger de son seau et remplit à nouveau les deux coupes.

— On va la finir ! proposa-t-il. C'est trop con de la laisser perdre.

Les bulles ajoutaient à son euphorie. Entre le cul d'Agustinha et le Taittinger, la vie à Bissau devenait supportable.

Une heure plus tard, il ne restait plus une goutte de Comtes de Champagne Blanc de Blancs. Le Colombien lança à Agustinha qui s'apprêtait à partir.

— N'oublie pas de dire à « Bubo » que la marchandise va arriver la semaine prochaine. Et il y en a beaucoup... Il va gagner beaucoup, beaucoup de *dinero*[\[31\]](#).

« Bubo » Na Tchuto utilisait Agustinha comme messagère, ignorant évidemment qu'elle prenait sa mission un peu trop à cœur...

— *Claro que si* ![\[32\]](#) jura la jeune femme, encore dolente. S'il avait été moins brutal et s'il s'était plus servi de son ventre que de ses reins, Luis Miguel eût été un amant parfait.

D'abord, c'était un « blanco », comme les amants qu'elle avait eus au Portugal, lorsqu'elle était hôtesse de l'air, et cela flattait son ego. Et elle le trouvait bel homme. Hélas, comme tous les Blancs, il ne pouvait s'empêcher de rendre surtout hommage à sa croupe callipyge.

— Dis-lui aussi de prévenir les autres, ajouta-t-il.

Enroulé dans un pagne, il alla se servir un verre d'aguardiente,

s'étala sur le canapé où il venait de faire l'amour. Dans cette maison protégée par la puissance de son associé guinéen, il se sentait le maître du monde.

Agustinha avait fini de se rhabiller et ne voulait pas s'attarder trop.

Luis Miguel s'arracha à son canapé et crocha ses doigts dans l'entrejambe de sa maîtresse. La tiédeur du sexe fit revenir son désir instantanément, mais Agustinha se dégagea, en minaudant.

— Il ne faut pas que je reste trop longtemps. Il risque de me chercher...

Ça lui plaisait aussi de le laisser sur sa faim. De le sentir bien accroché à elle. Car elle pensait à son « plan de carrière »...

— Après cette livraison, tu vas rester encore ? demanda-t-elle.

Luis Miguel ne mit pas trois secondes à répondre.

— Je me tire de ce bled pourri ! Je n'en peux plus.

Agustinha lui jeta une œillade énamourée.

— Tu m'emmènes avec toi ?

Il n'y avait pas pensé, mais sur le moment, il se dit qu'une belle salope bien chaude pouvait toujours servir. Agustinha baisait aussi bien qu'une Colombienne et il pourrait toujours l'offrir à un de ses associés lorsqu'il en aurait assez.

— *Porque no ?* [33] fit-il.

Agustinha s'esquiva sur ces paroles d'espoir, agressée par la chaleur inhumaine. Le siège du RAV 4 et le volant étaient brûlants. Elle aussi avait envie de quitter la Guinée Bissau, même si « Bubo » la couvrait de cadeaux. À Bissau, il n'y avait même pas une vraie boutique de fringues !

C'était la raison principale pour laquelle elle avait cédé aux avances de Luis Miguel, tout en sachant que « Bubo » la massacrerait s'il apprenait son infidélité.

Non par jalousie, mais pour protéger son honneur. Elle se lança dans la latérite, le cœur plein d'espoir. Rêvant de retrouver la civilisation.

La terrasse ombragée du Kalliste était pleine de monde, égayée par un trio grattant des guitares et chantonnant des vieilles chansons portugaises.

En plein centre, près du marché central sur la *plaza* Che Guevara, c'était le seul endroit un peu gai de Bissau, tenu par deux Corses au passé flou et à l'avenir incertain... Les rares Blancs de la ville venaient s'y détendre, manger une langouste ou de la bonne viande et regarder la télé dans la salle du restaurant aux murs lépreux, rongés par l'humidité.

Un patio équipé de Wi-Fi attirait les jeunes qui débarquaient avec leur ordinateur. Il y avait même un modeste casino et, à certaines heures, les putes les plus en vogue de la ville, pointaient leur museau parfumé.

Bref, c'était l'endroit « in » de cette minuscule capitale à l'écart du monde.

Malko s'assit sous un parasol et commanda une menthe à l'eau. Il faisait encore très chaud, même à sept heures du soir. Une demi-heure plus tard, il avait terminé sa boisson, mais Lamine, son contact, ne s'était toujours pas montré.

Il appela Frank Martal.

— Lamine est souvent folkhlo, confirma le concessionnaire Rover. Je l'appelle et je vous rappelle.

Ce qu'il fit cinq minutes plus tard.

— Il est là, annonça-t-il, il vous attend au casino, par discrétion.

Le casino se trouvait vingt mètres plus loin, au rez de chaussée de l'immeuble abritant l'hôtel. Il était vide, à part deux Noirs glués à des machines à sous et un personnage qui semblait sortir d'un film de Pagnol, accoudé au bar, à côté de la table de roulette, déserte. Un costume lie-de-vin aux rayures sombres, cravate rose sur chemise rayée et les chaussures bicolores étincelantes... Marseille, 1938.

Évidemment, il n'était pas Corse, mais noir. Comme de l'anthracite.

À peine Malko eut-il poussé la porte qu'il s'avança vers lui, déployant sa haute taille et se pencha à son oreille d'un air mystérieux :

— *O muito rererendo Sehnor Malko ?* [\[34\]](#)

— Si.

— Je suis Lamine, continua-t-il en anglais. Et vous pouvez avoir entièrement confiance en moi. Je connais beaucoup de monde, ajouta-t-il d'un ton sentencieux. Frank m'a dit que vous travaillez pour l'Union Européenne et que vous effectuez une enquête sur le pays.

— Une enquête, c'est un bien grand mot, corrigea Malko. Je suis chargé de faire une synthèse sur la situation politique et économique de la Guinée Bissau. Afin de soumettre le dossier à la Commission de

Bruxelles pour d'éventuelles aides financières.

Aux mots « aide financière », le regard de Lamine s'humecta et Malko crut voir passer des euros dans ses yeux globuleux...

— C'est un sujet passionnant ! affirma le Guinéen d'une voix chaude. Que puis-je faire pour vous ?

— Si je désire rencontrer certaines personnes, pouvez-vous m'aider ?

— Bien sûr ! Qui en particulier ?

— Qui sont les hommes qui comptent ?

— Le Président, bien entendu. Il est très sage et très aimé. Je connais bien son chef de cabinet.

— Et le Premier ministre ?

— Lui aussi, il est très bien. Seulement, il ne se trouve pas en Guinée Bissau, présentement. Il est parti se faire soigner à Cuba pour le cœur. Les médecins cubains sont très bons. Nous aimons beaucoup Cuba. Un pays progressiste.

— Et dans l'armée ? demanda Malko.

Un léger voile passa sur les yeux globuleux.

— Pour le moment, ils sont en pleine réorganisation, affirma Lamine. L'ancien chef d'État-Major a été assassiné par une bombe l'année dernière et le nouveau chef a été arrêté et est détenu au camp de Mansoa.

— Et le contre-amiral « Bubo » Na Tchuto ? demanda Malko d'une voix innocente, il joue toujours un rôle important ?

Lamine eut un sursaut presque comique.

— Ah, lui, c'est différent. C'est un homme qui est très puissant. Seulement, il est en fuite...

— Ah, bon, fit Malko avec une naïveté apparente. Pourquoi ?

— On l'accuse à tort d'avoir fomenté un coup d'État, il y a deux ans. Il s'est enfui en Gambie mais on dit qu'il est revenu à Bissau. Seulement, il se cache.

— On m'a dit qu'il risquait de jouer un rôle politique important dans l'avenir, avança Malko. Cela m'intéresserait de le rencontrer. Si c'est possible, bien entendu.

— C'est difficile, objecta Lamine, mais je viens, moi aussi, d'un village du sud. Je peux essayer de savoir où il se cache. Peut-être acceptera-t-il de vous rencontrer.

— Quel rôle joue-t-il maintenant ?

— Aucun. C'est un fugitif. Poursuivi par la loi. Il risque de se retrouver en prison, si le Tribunal Militaire le déclare coupable.

— Bien, conclut Malko.

Il sortit de sa poche une liasse et compta dix billets de 10 000 CFA qu'il tendit à Lamine.

— Je crois en effet que vous pouvez m'être très utile, conclut-il. Je vous donne mon portable.

— Et moi, le mien. J'en ai plusieurs, mais je les perds souvent !

Il griffonna un numéro sur un papier qu'il tendit à Malko.

— Celui-là, je réponds toujours. Je vais contacter l'amiral. Il me connaît bien.

— À propos, demanda Malko, on dit qu'il y a beaucoup de trafic de cocaïne ici. C'est vrai ?

Lamine arbora aussitôt une expression profondément choquée.

— C'était vrai, il y a plusieurs années. Des trafiquants colombiens avaient abusé de la naïveté de nos hommes politiques mais c'est complètement fini. Ils sont repartis dans leur pays. La police a réagi vigoureusement. On a saisi un jet qui arrivait du Vénézuëla, sur l'aéroport international de Bissau. D'ailleurs, la *Gazeta de Noticias* a annoncé hier que le gouvernement allait le mettre en vente pour récupérer de l'argent...

Lamine s'essuya le front avec sa pochette rose et demanda :

— Vous êtes au Bissau Palace ?

— Oui.

— C'est le plus bel hôtel de la ville, proclama Lamine avec emphase.

— Mais il n'a pas le téléphone, objecta Malko. C'est étrange pour un « Cinq Étoiles ».

— C'est le patron, un Portugais, qui a coupé les lignes extérieures, expliqua Lamine. Beaucoup de clients discutaient leurs factures et refusaient de payer. Mais le téléphone marche entre les chambres...

Malko hésitait à convier à dîner sa « source », qui semblait particulièrement pourrie. Lamine lui évita le problème.

Il regarda sa montre, de la taille d'un petit réveil, et lança :

— J'ai un rendez-vous important, je dois vous laisser.

Il fila comme un courant d'air et Malko ressortit sur ses talons, appelant aussitôt Frank Martal. Il n'avait pas envie de dîner seul.

— Je vous invite à dîner, proposa-t-il. Vous êtes libres ?

— Si je peux amener ma femme, oui.

— Avec plaisir.

— OK. On se retrouve au Coimbra. Yahia connaît. Dans une heure.

Malko avait hâte de faire le point avec quelqu'un qui semblait sérieux, sur une mission qui semblait bien mal partie.

CHAPITRE VII

Frank Martal en pleurait de rire.

— Quelle vieille canaille, ce Lamine ! Il est parfaitement au courant de tout. Il sait que les Narcos sont toujours là, attendant la prochaine livraison et que le seul homme qui compte ici, c'est « Bubo ».

Finalement, le concessionnaire Rover était venu seul.

Le Coimbra, décoré de grandes statues africaines en bois sombre, des photos aux murs, semblait avoir été décoré par Starck.

— Pourquoi me l'avez-vous présenté, alors ? s'étonna Malko.

— On ne sait jamais. En l'utilisant avec précautions, il peut être utile.

— Que pensez-vous de la visite d'Agustinha Kondavo chez ce *narco* ?

— Un peu étonnant, reconnut Frank Martal. « Bubo » est très jaloux, donc, il doit s'agir d'une relation de business. Il sait bien que la Sécurité Militaire l'écoute. Donc, il utilise des messagers pour communiquer.

— Vous le connaissez ?

— Oui, il a failli m'acheter une Range, puis il a pris une Cayenne. Il s'appelle Luis Miguel Carrera et il a un passeport colombien.

— Vous pensez qu'il y a un arrivage de cocaïne en préparation ?

— Probablement.

— Comment peut-on le savoir ?

Frank Martal hocha la tête.

— Difficile. Très difficile.

— Le meurtre de Fred Lemon pourrait être lié à ce projet ?

— Je n'en sais rien.

— Je vais essayer de revoir cette Agustinha, conclut Malko. Elle paraît être au cœur de pas mal de choses...

Frank Martal lui jeta un regard en biais.

— Attention ! Nous ne sommes pas dans un État de droit.

Il se leva pour aller au buffet. Juste au moment où le portable de

Malko couinait : un SMS : « Rendez-vous à dix heures au restaurant Le Bistrot. Djallo ».

La « source » de Fred Lemon se manifestait enfin ! Il était neuf heures et demie, ils en étaient au dessert. Il ne parla pas de ce rendez-vous à Frank Martal lorsqu'il revint du buffet et ils se séparèrent à la sortie du restaurant.

— Tu connais Le Bistrot ? demanda Malko à Yahia, en s'installant dans la Range.

— Oui, patron.

— On y va.

Assis à même le plancher dans le living-room plongé dans la pénombre, Lamine déroulait ses informations à « Bubo » installé dans un fauteuil, en train de fumer. Le message apporté par Agustinha un peu plus tôt, l'avait rempli de joie : l'argent allait recommencer à couler à flots. Ce qui lui permettrait de fomenter un vrai coup d'État pour contrôler officiellement le pays. Afin d'en faire un véritable narco-État pour ses amis colombiens. Lamine, un ancien sous-ministre de l'agriculture, vivant de combines et d'expédients, lui était utile car il lui ramenait des tas d'informations, pas toujours fiables, mais qui lui permettaient de prendre la température du pays. Parfois, il lui abandonnait quelques miettes pour le motiver. Il tira sur son cigare, intrigué par cet envoyé de l'Union Européenne, qui s'était intéressé à lui.

Instinctivement sur ses gardes.

Officiellement, le meurtre de Fred Lemon n'avait pas eu de répercussions. Personne ne lui en avait parlé. La représentation américaine à Bissau avait juste protesté auprès du gouvernement.

Autant dire, rien.

La maladresse de ses hommes l'avait empêché d'interroger l'Américain et il ignorait donc ce qu'il savait. Et même comment il avait découvert ses liens avec les Mauritaniens. Ceux-ci étaient désormais à l'abri, loin de Bissau, là où personne ne viendrait les chercher. Un hôtel désaffecté sur la route de Mansoa dont « Bubo » s'était emparé. Devenu la base de l'AQMI en Guinée Bissau. Loin des regards indiscrets. Même la plupart de ses hommes ignoraient où les Mauritaniens se trouvaient.

C'est à la demande de Luis Miguel Carrera que « Bubo » avait

récupéré les trois Mauritaniens emprisonnés. Le Guinéen savait que les *narcos* de l'AQMI étaient en affaires au Mali et avait trouvé cela naturel.

Il avait été plus surpris lorsque le Colombien lui avait demandé de planquer les trois hommes jusqu'à nouvel ordre, expliquant que l'Émir de l'AQMI, Mokhtar Ben Mokhtar, un des combattants islamistes les plus recherchés, Algérien fanatique, allait venir à Bissau et qu'il faudrait assurer sa sécurité.

Les trois Mauritaniens jouaient un peu le rôle de détachement précurseur.

« Bubo », qui n'avait rien à refuser à ses associés, avait obtempéré. Sans poser de questions. Luis Miguel Carrera lui avait vaguement expliqué qu'il souhaitait discuter avec l'Émir de l'AQMI, de la suite du transfert de l'importante et imminente livraison de cocaïne.

Il réalisa soudain que Lamine s'était tu, respectant son silence.

— Ce *Blanco* de l'Union Européenne, demanda-t-il, quelle impression il t'a faite ?

— Sincèrement, je ne sais pas, jura Lamine. Il a l'air fouineur comme un tatou.

— Il t'a dit pourquoi il voulait me voir ?

— Il pense que vous allez jouer un rôle important dans notre pays.

« Bubo » se replongea dans sa méditation. Cet inconnu ne lui disait rien de bon. Les Américains détestaient qu'on tue leurs agents et leur réaction officielle avait été très molle. Ce soi-disant envoyé de l'Union Européenne était peut-être leur véritable réponse.

— Voilà ce que tu vas lui dire ! commença-t-il.

Lamine écouta religieusement, se demandant comment il allait pouvoir toucher des deux côtés. Et comment il allait pouvoir tromper la méfiance de sa future victime.

La terrasse du « Bistrot » était plongée dans la pénombre, contrastant avec l'éclairage violent de l'intérieur. C'était un modeste restaurant tenu par un Belge qui n'avait que de vagues notions de cuisine. Trois ou quatre couples finissaient d'y dîner.

La terrasse était vide.

Malko s'y installa et commanda un Mojito. À Bissau, la vodka était

inconnue. Vingt minutes plus tard, il était toujours là, sirotant son second Mojito et la salle s'était vidée. Visiblement, le patron attendait qu'il s'en aille pour fermer. À onze heures moins dix, il paya et se leva pour regagner la Range Rover garée en face, avec Yahia écroulé sur son volant.

Comme il s'apprêtait à traverser, une ombre surgit de l'obscurité et le tira par le bras.

— *Sehnor* Malko ?

Il devina dans la pénombre le visage d'un Africain.

— Oui.

— Je suis Djallo. Venez avec moi.

Malko le suivit jusqu'à un 4×4 dans lequel Djallo Samdu s'installa. Il monta à côté de lui, s'attendant à ce qu'il démarre, mais il ne bougea pas.

— Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, fit à voix basse Djallo Samdu. *Muito perigroso*.^[35]

L'éclairage public étant définitivement absent des rues de Bissau, on ne risquait pas de les voir. Le Noir craqua une allumette et Malko vit enfin son visage : une grande bouche, avec un trou dans les canines, le regard inquiet. Corpulent. Il souffla la première bouffée de sa cigarette et sembla un peu plus détendu.

— Vous savez qui je suis, Djallo, dit Malko. Je suis venu prendre la suite de Fred Lemon.

— Oui, oui, je sais, souffla le Noir, mais vous devez repartir. Il ne faut pas rester à Bissau. Sinon, ils vont vous tuer, comme le *Sehnor* Fred.

Malgré tout, Malko sentit un désagréable picotement le long de la colonne vertébrale. En dépit du Sig-Sauer, une balle dans le canon, au fond de sa sacoche.

— Qui va me tuer ? demanda-t-il, tout en sachant la réponse.

— « Bubo ».

— Pourquoi ?

Djallo secoua la tête.

— Je ne sais pas, *Sehnor* Malko.

Il semblait totalement paniqué. Prêt à jeter Malko hors du 4×4 . Celui-ci, connaissant l'Afrique, plongea la main dans sa sacoche et, au jugé, sortit une très grosse liasse de billets qu'il fourra sur les genoux de Djallo Samdu. Ce dernier ne les repoussa pas.

— Je dois savoir ce qui s'est passé, insista Malko, à propos de Fred Lemon. Pourquoi l'a-t-on tué ? Il vous a vu avant de disparaître. Ensuite, il a laissé un message disant qu'il était détenu chez « Bubo ». Comment s'est-il retrouvé là-bas ?

Long silence. Tout en gardant les billets sur les genoux, Djallo Samdu semblait être devenu muet. Enfin, il précisa d'une voix imperceptible.

— Je lui avais donné une information. Il cherchait à savoir ce qu'étaient devenus trois Mauritaniens détenus à la prison du 1^{er} Escadron et qui s'étaient évadés. Je me suis renseigné avec mes amis du S.I.E. et j'ai appris d'abord que c'était « Bubo » qui les avait rachetés au 1^{er} Escadron. Donc, ils étaient chez lui.

— Comment Fred les a-t-il retrouvés alors ? insista Malko. S'il les a retrouvés.

— Ça, je ne sais pas, affirma d'une voix plaintive Djallo Samdu. Il ne m'a jamais parlé.

— Que lui avez-vous donné comme information ?

Il y eut un silence si long qu'il crut que Djallo Samdu s'était évanoui. Puis, celui-ci continua de la même voix imperceptible.

— Mes collègues du S.I.E. m'avaient donné une information. Ils surveillent les gens de l'AQMI. Déjà, depuis un moment, ils avaient découvert qu'il y avait un réseau « dormant » à Bissau. Le réseau des pharmaciens. Tous les pharmaciens sont Mauritaniens et certains, très radicaux. Par une interception technique, ils ont appris que l'un d'eux, Yacine, allait recevoir un virement d'une grosse somme d'argent par Western Union. Mais que cet argent ne lui était pas destiné.

» J'ai donné l'information à Monsieur Fred. Le lieu et l'heure où ce virement est arrivé. Nous savons que Yacine, le pharmacien, a été le toucher. C'est tout.

— Vous voulez dire que Fred Lemon était en planque devant la pharmacie ?

— Je pense, oui.

Malko demeura silencieux. Au moins, il avait un début de piste. Mais que s'était-il passé ensuite ?

— Vous pensez que ce sont ces Islamistes qui ont tué Fred Lemon ?

— Oh non ! On sait que ce sont les hommes de « Bubo ». Le *Sehnor* Fred a essayé de s'évader et ils l'ont tué sans faire exprès. Après, ils ont jeté le cadavre très loin.

— Il a été tué ici, à Bissau ?

— Oui, dans une des maisons de « Bubo ». Ça, on le sait parce que les soldats ont parlé. On a voulu revendre la montre du *Sehnor* Fred. Une Breitling. Bon, maintenant il faut que je rentre. J'ai une réunion à l'État-Major. Je n'aurais pas dû venir.

— De qui avez-vous peur ? Vous êtes le chef du Renseignement Militaire.

Djallo Samdu hocha la tête.

— Oui, mais je ne suis pas un Balante, je suis un Peuhl, ils ne me disent pas tout. Et puis, « Bubo » a des amis partout, qui espionnent pour lui. S'ils savent que je vous ai rencontré, ils me tueront.

— Attendez ! protesta Malko. Fred Lemon surveillait le pharmacien. Il a été tué quelques heures plus tard chez « Bubo ». Quel est le lien ? « Bubo » travaille avec les Islamistes ?

— Sincèrement, je ne sais pas, *Sehnor* Malko. Mais s'il les a fait libérer, c'est qu'il veille sur eux.

Il y avait un chaînon manquant... « Bubo » était lié aux *narcos*. Mais, officiellement, pas aux Islamistes.

— Et les *narcos*, insista Malko, ils sont liés à ces Islamistes de l'AQMI ?

— Ça, je ne sais pas, *Sehnor* Malko.

Cela devenait fatigant. Le Noir se remuait sur son siège, comme s'il avait été assis sur des fourmis rouges. Malko était exaspéré mais Djallo Samdu était sa seule « source » à Bissau. Il ne pouvait pas l'envoyer promener. D'autant qu'il avait encore beaucoup de questions à lui poser.

Il changea de sujet.

— Il y a toujours des *narcos* à Bissau ?

— Oui, je crois.

— Vous connaissez un certain Luis Miguel Carrera ? Il habite une grande maison dans le *Barrio Militar*.

— Oui, reconnut d'une voix étranglée Djallo Samdu. C'est le chef des *narcos*. Un homme très cruel. Il a écrasé un enfant, une fois, dans le quartier là-bas. Il ne s'est même pas arrêté.

— Et la foule ne l'a pas lynché ?

Le chef du renseignement Militaire secoua la tête.

— *Sehnor* Malko, les gens savent qu'il est ami avec « Bubo »... Ils ont peur. Tout le monde a peur de « Bubo ».

— Vous connaissez une très jolie fille qui s'appelle Agostinha. Une

ancienne hôtesse de l'air ?

— Oui. C'est l'amie de « Bubo ».

— Djallo, enchaîna Malko, je veux découvrir le lien entre « Bubo » et les gens d'AQMI. Il faut m'aider.

Le Noir baissa la tête.

— C'est trop dangereux, *Sehnor* Malko. Vous devriez repartir.

Malko sentit qu'il devait remonter le moral de sa « source ».

— Djallo, dit-il, j'appartiens à la CIA. C'est une organisation très riche et très puissante, qui travaille pour les États-Unis, l'État le plus puissant du monde. Il ne faut pas avoir peur de « Bubo ».

Il se tut. Djallo Samdu, visiblement pas convaincu, regarda le cadran lumineux de sa montre et dit d'une voix plaintive :

— *Sehnor* Malko, je vous aurai prévenu. Ici, personne ne peut vous protéger contre « Bubo ». Les Américains sont à Dakar. C'est loin.

— Je vous donnerai beaucoup d'argent si vous retrouvez la piste de ces Islamistes mauritaniens, insista Malko.

— C'est trop dangereux, *Sehnor* Malko, bredouilla-t-il. Si « Bubo » découvre que je travaille avec vous, il m'arrache le cœur.

Cela semblait être une coutume locale très répandue. Malko luttait contre le découragement : s'il ne parvenait pas à convaincre le chef de la Sécurité Militaire de coopérer, il n'avait plus qu'à reprendre l'avion.

— Djallo, insista-t-il, si vous m'aidez, vous gagnerez dix millions de CFA[36]. C'est beaucoup d'argent.

— Je vais essayer, *Sehnor* Malko, promit Djallo Samdu d'une voix presque inaudible.

Malko poussa un ouf de satisfaction intérieure et précisa :

— Je veux comprendre pourquoi « Bubo » protège les gens de l'AQMI. Où ils se trouvent et ce qu'ils préparent.

Malko posa la main sur la portière et conclut.

— Djallo, appelez-moi vite ! Je ne vais pas quitter la Guinée Bissau. Pas tant que je ne saurai pas ce que je veux savoir.

Il ouvrit la portière et se laissa glisser à terre, tandis que le 4 × 4 démarrait, sans allumer ses phares. Il traversa la rue pour découvrir Yahia endormi à son volant. Au moins, il n'avait pas espionné sa rencontre.

Les épaules nues bien calées sur des coussins, « Bubo » Na Tchuto regardait Agustinha monter et descendre le long de son sexe, au rythme du « gumbé » craché par la radio. Tous les deux étaient couverts de sueur, mais cela n'empêchait pas les sentiments.

Les deux mains crispées sur ses hanches, le Noir guidait les mouvements de sa maîtresse, la hissant vers le haut comme pour l'arracher du pieu où elle était empalée, pour l'enfoncer brutalement jusqu'à ce que leurs ventres se touchent. Chaque fois transpercée, Agustinha poussait un cri bref, ses yeux presque révoltés.

Fasciné, le Noir n'arrivait pas à détacher le regard de ses seins lourds ballottant au rythme de leur coït sauvage. Entre deux gémissements, la jeune femme lançait la même litanie.

— *Muito bom ! Muito bom !*

Soudain, elle se pencha un peu en avant et se mit à haleter, se frottant contre le ventre de son amant de plus en plus vite. Aussitôt, « Bubo » lâcha ses hanches pour prendre ses seins à pleines mains, les tordant, les malaxant, jusqu'à ce qu'elle jouisse avec un soupir rauque.

Ensuite, Agustinha se laissa tomber sur sa poitrine, épuisée, sentant encore le gros membre battre à l'intérieur d'elle. Encore empalée, elle releva la tête et dit en souriant.

— Tu sais, il y a un Blanc qui m'a fait la cour, aujourd'hui, à la piscine. J'ai vu dans ses yeux qu'il avait envie de mon cul.

« Bubo » se dressa si violemment qu'il la renversa et qu'elle tomba à côté du lit.

— Qui ? rugit-il.

— Je ne sais pas, affirma Agustinha, soudain terrifiée. Il habite à l'hôtel. Ce n'est pas un Portugais.

Elle n'osait pas dire qu'elle lui avait parlé. Ivre de vin de cajou, « Bubo » pouvait réagir très mal.

Celui-ci se dressa soudain. Nu, il était impressionnant avec sa musculature enveloppée, ses cuisses énormes et son long sexe pendant le long de sa cuisse.

En un clin d'œil, il enfila un caleçon, un pantalon de toile et un tricot de corps.

— Habille-toi ! lança-t-il à Agustinha.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sans lui répondre, « Bubo » fouilla dans ses affaires et en sortit un bonnet tricoté en laine rouge, prolongé d'une longue frange. L'attirail des danses de guerre des Balantes.

Agustinha connaissait sa réponse avant même qu'il ouvre la bouche.

— Ce *Blanco*-là, je vais le tuer, gronda « Bubo ». Tu viens avec moi pour me le montrer.

Le vin de cajou lui donnait une démarche titubante. Mais lorsqu'il prit une machette et l'accrocha à sa ceinture, Agustinha se dit qu'il ne plaisantait pas.

CHAPITRE VIII

Les derniers étals des trottoirs de l'*Avenida da Unidade de Guine e Cabo Verde* commençaient à plier ; comme tous les soirs, privé d'électricité, Bissau plongeait dans les ténèbres, à part les stations service éclairées grâce à leurs groupes électrogènes.

Malko n'avait pas le moral. Sa rencontre avec Djallo Samdu lui avait fait toucher du doigt la difficulté de sa mission : privé d'infrastructure amie et de l'aide éventuelle des autorités du pays, il devait se reposer sur une bandera de cloportes peu fiables. Certes, ce soir, il avait avancé, mais il lui manquait encore le principal : découvrir pourquoi Fred Lemon avait été kidnappé, puisque son meurtre était, d'après Djallo Samdu, un accident.

Yahia effectua sur l'avenue son habituel demi-tour pour revenir sur ses pas, vers la zone éclairée du Bissau Palace. En entrant dans le parking de l'hôtel, les phares de la Range Rover éclairèrent plusieurs véhicules garés le long la façade. Malko reconnut la Chevrolet blanche « Avalanche » de « Bubo » Na Tchuto, accompagnée de trois pick-up, sur lesquels on distinguait les silhouettes de soldats immobiles dans l'ombre.

Il sentit instantanément son pouls s'envoler.

Yahia aussi avait vu les intrus. Il se tourna vers Malko et proposa d'une voix mal assurée.

— On repart, patron ?

Malko faillit dire oui, puis se reprit : c'était vraiment trop humiliant !

— Non, dit-il : ici, je ne risque rien.

Il sortit de la Range et se tourna vers Yahia :

— Demain, neuf heures.

Il était en train de monter le perron, remarquant que, contrairement à l'habitude, il n'y avait personne pour ouvrir la porte réfléchissante.

Le cri de Yahia le fit se retourner.

— Patron !

Malko pivota sur lui-même, la main enfoncée dans sa sacoche,

serrée autour de la crosse du Sig-Sauer.

Découvrant une étrange silhouette. Un homme descendu d'un des 4 × 4 militaire. Un Noir qui s'avavançait vers lui d'une démarche chaloupée, coiffé d'un feutre sombre, le regard dissimulé derrière des lunettes de soleil en dépit de l'obscurité, le torse nu sous une sorte de redingote marron.

Tout en marchant, il parlait tout seul et semblait très agité.

Malko s'immobilisa, le dos à la porte de l'hôtel. Hésitant sur la conduite à tenir.

Soudain, le Noir au chapeau mou se mit à s'agiter, comme pris de la danse de Saint-Guy, plongea la main sous sa redingote, et en sortit un énorme couteau de cuisine qu'il brandit en direction de Malko.

Avant de bondir dans sa direction, en éructant des onomatopées incompréhensibles.

Malko avait déjà sorti son pistolet. Tout en sachant que, en Afrique, pour un Blanc, tuer un Noir, ce n'est pas une situation d'avenir. Surtout dans un pays comme la Guinée Bissau.

Il levait pourtant le bras pour tirer lorsqu'il se produisit quelque chose de complètement inattendu.

L'inconnu au couteau, visiblement pas dans son état normal, rata une marche du perron et s'étala de tout son long, lâchant son arme.

Le poignard atterrit aux pieds de Malko qui n'eut plus qu'à le ramasser.

Déjà, Yahia bondissait de la Range Rover. Il courut jusqu'à l'agresseur de Malko et le ceintura, s'adressant à lui en créole. Pendant quelques instants, les deux hommes s'invectivèrent avec violence. Malko ne demanda pas son reste. Poussant la porte, il pénétra dans le hall désert du Bissau Palace, laissant le couteau sur le perron et gagna sa chambre.

La réception était vide et en face, le barman regardait un film sur un petit écran de télévision.

Malko s'enferma et plaça une chaise devant sa porte. Rempart dérisoire, mais cela valait mieux que rien... Sans allumer, il gagna ensuite la fenêtre dominant le parking. Juste à temps pour apercevoir l'homme au chapeau mou qui avait récupéré son couteau s'éloigner en titubant vers le convoi de « Bubo ». Les soldats l'aidèrent à se hisser dans le dernier pick-up et il disparut.

De rage, « Bubo » arracha son bonnet de laine rouge et le jeta sur le plancher de la Chevrolet.

— L'imbécile ! grogna-t-il. J'aurais dû y aller moi-même.

Agustinha tenta de le calmer.

— Tu ne pouvais pas, meu *amor*. Le Tribunal Militaire va bientôt t'acquitter. Ce Blanc-là, il a des relations. Ils auraient été ennuyés.

« Bubo » ne répondit pas. Durant le trajet du *Barrio Militar* au Bissau Palace, les effets du vin de cajou s'étaient un peu dissipés et il avait réalisé que tuer en personne un Blanc devant des témoins, même en Guinée Bissau, cela pouvait lui attirer des ennuis. C'est la raison pour laquelle il avait bourré de « crack »^[37] un des drogués qui traînait autour de lui, lui en promettant une « mega-dose » s'il tuait le Blanc qu'il lui désignerait.

Cependant, celui-ci, Samba, avait un peu forcé la dose...

Agustinha posa une longue main amoureuse sur sa cuisse, presque à l'entrejambe et proposa d'une voix langoureuse.

— *Meu amor, quieres foder ?*^[38] *Vamo a casa.*

« Bubo » s'ébroua.

— Non. On va aller coucher à l'hôtel. Demain matin, j'irai dans la chambre de ce « cane immun-do »^[39] et je le tuerai moi-même.

Il sauta de la Chevrolet, aussitôt encadré par deux de ses hommes et Agustinha fut obligée de suivre aussi.

Leur entrée au Bissau Palace ne passa pas inaperçue... Le barman appela l'employée de la réception qui surgit, une grosse Noire en boubou, terrifiée. « Bubo » la fixa de ses gros yeux méchants.

— *Buona noité*, bredouilla-t-elle.

— Je veux une chambre. Une belle chambre.

La malheureuse mit bien une minute à retrouver la parole.

— Il n'y a plus de chambre, bredouilla-t-elle. L'hôtel est plein.

Les yeux de saurien de « Bubo » Na Tchuto semblèrent prêts à jaillir de leurs orbites. Il hurla, comme s'il n'avait pas entendu sa réponse.

— Quelle est la plus belle chambre ?

— Elles sont toutes pareilles ! bredouilla l'employée, totalement terrifiée.

« Bubo » Na Tchuto se tourna vers les soldats qui l'entouraient et

leur jeta un ordre en créole. Trois d'entre eux se ruèrent dans le couloir à droite du bar et commencèrent à donner des coups de crosse dans la porte de la première chambre en vociférant.

Quelques secondes plus tard, le battant s'ouvrit sur le visage terrifié d'un Africain, nu comme un ver.

Sans même lui laisser le temps de se rhabiller, les soldats le jetèrent dans le couloir, puis se ruèrent dans la chambre. Une femme était encore couchée dans le lit. L'un d'eux, lui jeta un pagne, en lui intimant l'ordre de se lever. Tandis que les autres jetaient à l'extérieur toutes les affaires du couple...

Trois minutes plus tard, « Bubo » Na Tchuto fit une entrée triomphale dans la chambre, suivi d'Agustinha.

Les soldats s'installèrent dans le couloir, assis par terre, Kalachs sur les genoux.

À voix basse, l'employée de la réception s'excusait auprès du couple expulsé, leur conseillant d'aller terminer leur nuit dans les chaises longues de la piscine... Et leur expliquant qui était « Bubo » Na Tchuto.

Malko avait entendu le vacarme au rez de chaussée, sans comprendre exactement ce qui se passait. Une chose était certaine : le convoi de « Bubo » était toujours dans le parking, donc l'Amiral devait se trouver dans l'hôtel.

Ce qui n'avait rien de rassurant.

Après avoir fait monter une cartouche dans la chambre du Sig-Sauer, il essaya de faire le point. Qui pouvait lui venir en aide ?

Les autorités officielles, sûrement pas.

Lamine ou Djallo Samdu, encore moins.

Frank Martal ne se mouillerait pas.

Quant à la CIA, ses agents se trouvaient à une heure de vol de Bissau.

La présence de « Bubo » à l'hôtel ne présageait rien de bon et son pistolet ne pesait pas lourd en face des Kalachs de ses hommes. Il ne voyait donc qu'une solution : le repli stratégique.

Il glissa son pistolet dans sa ceinture, prit sa sacoche contenant de l'argent, ses papiers et son portable, et ouvrit doucement la porte

donnant sur le couloir, avançant ensuite dans l'escalier. Juste assez pour distinguer un soldat dans le couloir, face à l'escalier. Malko remonta vivement. Heureusement, à son étage, un couloir continuait sur sa gauche, passant au-dessus de la réception et desservant un second escalier.

Malko s'y engagea à pas de loup et atteignit le rez-de-chaussée face au bar désert. Il avança un peu : le hall d'entrée était tout aussi vide. Il n'y avait que quinze mètres avant la porte donnant sur l'extérieur, qu'il franchit en quelques secondes. L'air tiède de la nuit lui fit penser à une douce caresse...

Bien entendu, Yahia était parti et Malko s'engagea dans le chemin conduisant à l'*avenida da Unidade*.

Il ne respira que lorsqu'il fut sorti de la zone éclairée. Trois minutes plus tard, un taxi Mercedes jaune et bleu stoppait devant lui. Le chauffeur parut surpris de voir un Blanc, mais ne fit aucune objection lorsque Malko lui demanda de le conduire au Kalliste.

Le seul endroit qui lui venait à l'esprit pour se réfugier provisoirement.

Trois guitaristes grattaient sans enthousiasme leurs instruments devant un parterre de chaises vides, à l'exception de deux jeunes putes au regard éteint.

On se couchait tôt à Bissau.

Malko aperçut deux Blancs en train de bavarder dans le patio. En le voyant, l'un d'eux se leva et vint vers lui. Un homme âgé, petit, au visage fatigué, le regard pourtant vif.

— C'est pour dîner ? demanda-t-il. On ne sert plus, le cuisinier est parti.

— Non, corrigea Malko, je cherche une chambre.

Le Corse le fixa longuement puis son visage s'éclaira.

— Dites donc, c'est vous qui aviez rendez-vous avec Lamine ! Il paraît que vous êtes au Bissau Palace. Il y a un problème, là-bas ?

— Effectivement, répliqua Malko. Il y a un problème. Vous auriez une chambre ?

Le Corse lui adressa un sourire en coin.

— Elles ne sont pas aussi belles qu'au Palace, mais il y a la clim.

En homme qui sait ce qu'embrouilles veut dire, il ne posa aucune question. Juste comme ils entraient dans le bureau, le Corse demanda à Malko.

— Vous voulez une chambre garnie ?

Devant son incompréhension visible, il désigna les deux putes de la terrasse.

— À cette heure-ci, elles soldent...

Malko déclina poliment. La chambre était petite, sentait l'humidité et il y faisait 35°. Le Corse mit en route une clim anémique qui démarra avec le bruit d'un vieux Boeing. Avant de refermer la porte, il lui lança :

— Je suppose que je ne vous ai pas vu...

— C'est une bonne idée, confirma Malko avec un sourire.

C'était agréable de trouver des gens qui savaient vivre. Avant de refermer la porte, l'hôtelier lui lança.

— Si vous changez d'avis pour la jeune fille, vous appelez.

Malko, à peine dans sa chambre, prit son portable et appela Dakar. Tombant sur la voix endormie de Steve Younglove.

— Il y a un problème ? demanda aussitôt le chef de Station de la CIA.

— Un petit, confirma Malko, si vous avez sous la main un bataillon de « Marines », vous pouvez me les envoyer...

Le chef de Station de la CIA écouta son récit dans un silence horrifié et demanda.

— Vous voulez rentrer ?

— Non, simplement rester vivant. J'ai quand même appris quelque chose et j'ai donc une piste à suivre. Le réseau mauritanien. Vous le connaissiez ?

— Simplement par une note de la Station de Bamako, qui évoquait un réseau dormant.

— Il ne dort que d'un œil, corrigea Malko. Je voudrais essayer de découvrir ce qu'il fait. Cela expliquerait probablement le meurtre de Fred Lemon. Il a découvert quelque chose d'important. Qu'est-ce que vous pouvez faire pour ma protection ?

— L'Union Européenne a des officiers de sécurité à Bissau. Je peux leur demander leur aide. Je connais le chef de leur sécurité. Un Allemand, Urs Limmer.

— L'Union Européenne, fit Malko, dubitatif... Ce sont des mous.

— Oui, mais les Guinéens font attention avec Bruxelles qui donne

beaucoup d'argent. Je vais prévenir Urs Limmer et appeler officiellement, dès demain matin, le ministre de l'Intérieur ; c'est elle qui nous a aidé dans la première partie de l'affaire des Mauritaniens. Seulement, je fais exploser votre couverture...

— On n'en est plus là, soupira Malko. Couverture ou pas, hier soir, « Bubo » m'a expédié un tueur avec un énorme couteau.

— OK, conclut Steve Younglove, dès que j'ai la Ministre, je vous rappelle.

À peine avait-il raccroché qu'on frappa un coup timide à la porte. Malko glissa le Sig-Sauer dans son dos, à la hauteur de la colonne vertébrale et alla ouvrir.

Une des jeunes putes, moulée dans une robe rouge se dandinait devant la porte, un sourire jusqu'aux oreilles.

— *Chefe*, c'est l'amour qui passe, dit-elle, Monsieur Doumé a dit que vous aviez la *saudade*[\[40\]](#).

Tenant fermement le battant, il empêchait la jeune Noire de pénétrer dans la chambre. Celle-ci eut une moue contrariée.

— Monsieur Doumé, il m'a dit de demander seulement 5 000 CFA et puis j'habite loin. Je serai mieux ici.

C'était touchant. Malko parvint quand même à refermer la porte. La température devenait peu à peu supportable. Il s'allongea pour faire le point.

Pourquoi « Bubo » avait-il tenté de le tuer ?

À cause de Lamine ? de Djallo ? Ou simplement parce que Malko risquait de découvrir à Bissau quelque chose de gênant pour lui.

Cela faisait seulement deux jours qu'il était arrivé et il se retrouvait traqué, sans aide, ayant échappé à la mort de justesse.

Il n'avait pas répondu à toutes ces questions lorsqu'il bascula dans le sommeil.

C'est la sonnerie de son portable qui le réveilla : la voix faussement chaleureuse de Steve Younglove.

— Je me suis occupé de vous, annonça le chef de Station de la CIA à Dakar. J'ai eu tôt ce matin Adjasadou Camara, la ministre de l'Intérieur. Elle vous envoie une voiture au Kalliste à neuf heures, pour que vous la rencontriez. Ensuite, elle va veiller sur vous...

Enfin une bonne nouvelle.

Malko était en train de compter quelques billets de francs CFA dans le bureau crasseux du Kalliste lorsque deux policiers en uniforme débraillé se présentèrent et interpellèrent le Corse en Portugais. Celui-ci se tourna vers Malko.

— C'est pour vous. Ils viennent de la part de la ministre de l'Intérieur. Elle vous attend à son bureau.

Il n'avait même pas eu le temps de convoquer Yahia. Il suivit les deux policiers jusqu'à un 4 × 4 rongé par la rouille et s'installa à l'arrière.

Le Ministère de l'Intérieur était un bâtiment aux murs jaunâtres d'un seul étage, à côté du Ministère de l'Ordre Public, avenue de l'Unité Africaine. Les couloirs étaient repoussants de saleté ; des policiers, vautrés un peu partout, bâillaient aux corneilles. On conduisit Malko jusqu'à une cour intérieure et un des hommes de son escorte frappa à une porte ornée d'une plaque de cuivre...

Le bureau était tout en longueur, au mur du fond, le portrait du dernier président et des cartes de Guinée Bissau.

Il y régnait une chaleur étouffante.

La ministre vint vers lui, boudinée dans une robe à fleurs, souriante, et s'excusa tout de suite.

— La clim ne fonctionne pas, nous n'avons plus de fuel pour le groupe électrogène.

Malko lui assura que la température était délicieusement fraîche et s'assit dans un inconfortable fauteuil de bois poli par l'usage.

— Monsieur Younglove m'a dit que vous aviez eu des problèmes avec « Bubo », attaqua-t-elle. Que s'est-il passé ?

Pendant tout son récit, la ministre garda le même air bovin, le regard sans expression. Dans la cour, des policiers s'engueulaient. Lorsque Malko eut terminé, elle hocha la tête.

— L'Amiral Na Tchuto est un homme incontrôlable ! conclut-elle avec tristesse ; d'ailleurs, il se trouve illégalement sur le territoire de la Guinée Bissau. Il y a un mandat d'arrêt contre lui. Il devrait être en prison.

— Pourquoi ne s'y trouve-t-il pas ? hasarda Malko.

Nouveau hochement de tête, encore plus triste.

— D'abord, parce que nous n'avons pas de prison civile, expliqua la ministre. S'il était dans celle du 1^{er} Escadron, les militaires le libèreraient immédiatement.

— Comme les trois Mauritanien de l'AQMI ? ne put s'empêcher de

remarquer Malko.

La ministre ne répondit pas, enchaînant.

— Ensuite, je n'ai pas assez d'hommes pour arrêter l'amiral Na Tchuto ; il a son propre bataillon, des Balantes qui lui sont tout dévoués... Or, notre police n'a pas d'ordinateur, pas de radio, pas de téléphone et pas d'argent pour acheter de l'essence !

» En plus, tous mes policiers gagnent 100 dollars par mois mais ils ne sont payés que trois mois par an... Évidemment, ils n'étaient pas motivés.

— Tous les militaires sont avec « Bubo » ?

— Non, pas tous, lança la grosse femme, mais ceux qui sont contre, ont peur. Ils sont mal payés et n'ont pas envie de risquer leur vie. En plus, il n'y a plus personne pour leur donner des ordres : l'ancien chef d'État-Major a été assassiné et le nouveau a été arrêté, justement par des militaires fidèles à l'amiral Na Tchuto.

Pour un simple sergent en 1978, on pouvait dire qu'Americo « Bubo » Na Tchuto avait fait une belle carrière.

— Il faut nous pardonner : nous sommes encore une jeune démocratie.

Les yeux baissés, elle regardait Malko, visiblement embarrassée.

Celui-ci contint sa fureur.

— Très bien, admit-il. Que pouvez-vous faire pour moi ?

La ministre affronta son regard.

— Vous pouvez rester ici pour le moment. Il y a un avion de la TAP cette nuit pour Lisbonne. Ce serait plus prudent de le prendre. Il y en a un aussi des *Cabo Verde Airlines* pour Dakar en fin d'après-midi, mais il ne vient pas toujours.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Donc, vous ne pouvez pas me protéger contre l'amiral Na Tchuto ?

La réponse fut imperceptible mais distincte.

— Non.

Au moins, cela avait le mérite de la clarté.

— Il n'y a aucune autre autorité légale dans ce pays ? insista Malko.

— Si, admit la ministre, mais ils ne s'occupent pas de la sécurité... Ce que je peux faire c'est de demander à « Bubo » Na Tchuto de ne pas s'attaquer à vous, mais je ne suis pas certaine qu'il obéisse. D'ailleurs, je ne sais même pas où il se trouve en ce moment ; il dispose de

plusieurs maisons en ville, plus le camp militaire de Mansoa où nous ne pouvons pas aller.

— En tout cas, il a couché au Bissau Palace, corrigea Malko. Il y est peut-être encore.

La ministre s'agita sur son fauteuil, mal à l'aise.

— Je ne peux pas y aller. Je dois rendre visite au président.

Malko demeura muet. Il avait le choix très clair : ou il prenait l'avion et retournait au château de Liezen, ou il jouait sa vie à la roulette russe, en restant dans ce pays de fous. Avec, à ses trousses, un barbare décidé à le découper en morceaux.

Il se leva.

— Très bien, conclut-il. Je vous remercie.

— Vous reprenez l'avion ?

— Non. Je reste.

CHAPITRE IX

Malko vit une lueur admirative passer dans le regard bovin de la ministre de l'Intérieur.

— Je vous aurai prévenu ! soupira-t-elle, je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose.

Elle s'était levée, avait fait le tour de son bureau et souhaitait visiblement son départ. Comme si elle avait eu un remords, elle dit soudain à voix basse.

— Un de nos informateurs nous avait dit que les trois Mauritaniens séjournèrent à un moment à l'hôtel Mar Y Azul, après Quinhamel ! Mais on n'a pas été voir.

Enfin, une info !

— Qu'est-ce qu'ils faisaient là-bas ?

La ministre hésita puis se rapprocha encore un peu et murmura.

— On dit que les *narcos* débarquent de la drogue dans ce coin, ou plutôt, débarquaient. Mon informateur disait que les Mauritaniens voulaient repartir par la mer jusqu'au Sénégal. Il y a toujours des voiliers qui traînent, qui viennent d'Italie ou d'Amérique Latine.

— Merci, dit Malko, je vais appeler mon chauffeur et je ne vous ennuierez plus.

La Ministre le suivit d'un regard inquiet. Visiblement, elle n'aurait pas joué un franc CFA sur sa peau. Avec un homme comme « Bubo » Na Tchuto à ses trousses, son espérance de vie était limitée.

« Bubo » s'étira et jeta un coup d'œil à la forme allongée à côté de lui. Agustinha dormait toujours et sa croupe cambrée réveilla brutalement sa libido. La bonbonne de vin de cajou l'avait sérieusement sonné ! Au moment où il allait saisir la croupe de sa maîtresse, les événements de la soirée précédente lui revinrent et la fureur prit le dessus sur le désir. Il se leva et, sans même se laver, s'habilla, laissant Agustinha dormir. Les soldats de sa garde se

dressèrent immédiatement en le voyant surgir dans le couloir.

— Va chercher le *Blanco* ! lança-t-il à un sergent. Tu le mets dans le convoi et on s'en va...

Les soldats se ruèrent dans l'escalier et il entendit le bruit des coups de crosse donnés dans la porte, des exclamations, puis le silence.

Ils redescendirent, penauds.

— *Meu chefe*, il n'est pas là, annonça le sergent. La femme de chambre dit qu'il est parti cette nuit...

« Bubo » réprima sa fureur. Il aurait bien voulu l'amener à son prochain rendez-vous, ce *Blanco* de malheur. Comme ses amis mauritaniens l'avaient réclamé.

— Vous êtes des imbéciles ! gronda-t-il. Vous auriez dû coucher devant sa porte.

Il revint dans sa chambre. Agustinha était réveillée. Elle se dressa et, nue comme un ver, vint se frotter au corps musculeux et enrobé de graisse de son amant.

— Je pensais à toi, murmura-t-elle à son oreille, à ta grosse queue si longue.

« Bubo » se déroba et grogna.

— Je pars, je te laisse un 4×4 .

— Tu ne m'emmènes pas ?

— Non.

Il ne lui disait pas tout, il n'avait jamais eu confiance dans les femmes.

À peine dans sa Chevrolet « Avalanche », il lança à son chauffeur :

— On va à Mansoa.

Dix minutes plus tard, ils passaient devant l'aéroport et filaient sur la route de Safim, un peu plus au nord. Juste avant le village, la route se divisait en deux. Un embranchement partait vers le nord, pour Bula, rejoignant ensuite la frontière du Sénégal et cap Skiring. L'autre filait vers l'est, jusqu'à la frontière avec la Guinée Conakry et, ensuite, le Mali.

Distraitement, « Bubo » regardait défiler le paysage. À droite, une forêt clairsemée, à gauche des mangroves, un terrain conquis sur la mer par les Portugais. C'est là qu'il avait fait jeter le corps de Fred Lemon.

La route était toute droite, bordée de villages ; sur les bas-côtés, des paysans avançaient croulant sous le poids des sacs de noix de

cajou. C'était l'époque de la cueillette.

Juste avant d'arriver à Mansoa, sur un tronçon rectiligne, il dit à son chauffeur de tourner à droite, dans un chemin de terre filant à travers une cocoteraie, puis leva la main, faisant signe au convoi de s'arrêter.

Il descendit pour aller donner des ordres à son sergent préféré.

— Tu restes ici et tu empêches les gens de passer. S'ils insistent, tu les tues. Tu ne réponds à aucune question.

— Bien, *meu chefe*, fit le sergent qui aimait les ordres simples à exécuter.

Il regarda l'Avalanche suivie de son véhicule de protection s'enfoncer dans la forêt, n'ayant aucune idée de l'endroit où son chef se rendait. De toutes façons, ce n'étaient pas ses affaires.

La route de Quinhamel filait entre deux haies de « cajoutiers », à perte de vue. Le gouvernement avait fortement encouragé la culture de cet arbre, ce qui permettait de gagner des devises. Du coup, la Guinée Bissau importait du riz !

Quelque chose frappa Malko : la Range Rover glissait sans à-coups sur la chaussée en parfait état !

— Elle est toute neuve, cette route ! remarqua-t-il. C'est mieux que les rues de la ville.

Yahia tourna vers lui un visage hilare.

— Ça, patron, c'est parce que l'ancien président, celui qui a été assassiné, avait une case juste avant Quinhamel. Alors, il a fait faire la route spécialement pour lui.

Quel beau pays...

Yahia était venu chercher Malko au Ministère de l'Intérieur et n'avait posé aucune question. Ne demandant pas, ensuite, pourquoi ils avaient pris la route de Quinhamel. Cet itinéraire était un cul-de-sac : après Quinhamel, la route se transformait en une piste impraticable pendant la saison des pluies, se terminant dans un marécage, parallèle au bras de mer.

Pas un chat en vue, la route était totalement déserte, à part les cueilleuses de noix de cajou. Yahia jetait de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. Malko se dit soudain que cette belle route rectiligne pouvait facilement se transformer en coupe-gorge.

Pendant quelques instants, une idée horrible l'effleura. Et si la ministre de l'Intérieur l'avait envoyé dans un guet-apens ? Machinalement, il sortit son portable : il n'y avait pas de passage. Donc pas de relais. Même le Sig-Sauer dans sa sacoche ne le rassurait pas...

Yahia ralentit, ils arrivaient à Quinhamel, une centaine de cases réparties des deux côtés de la route. Il posa sa question rituelle :

— Où on va, patron ?

— Il paraît qu'il y a un hôtel au bord de la mer, le Mar Azul. Quelque part sur la gauche...

Le chauffeur s'arrêta et se renseigna. Trois kilomètres plus loin, il tournait à gauche dans un sentier de latérite défoncé, sinuant entre les cocotiers. Aucune visibilité.

Tout à coup, Malko aperçut de l'eau. Ce qui ressemblait à un bras de mer, aux berges plates couvertes de végétation. Ensuite, il découvrit un bâtiment au milieu d'une clairière, des cases rondes, une petite plage rougeâtre où on avait tiré au sec plusieurs embarcations.

Au milieu du bras de mer, un voilier immobile.

Yahia dut stopper, bloqué par une chaîne tendue en travers du chemin. Sur leur droite, il y avait une terrasse entourée d'une balustrade blanche et un bar qui semblaient abandonnés. Personne en vue, pourtant la Range avait fait du bruit. Un écriteau délavé annonçait : « Mar Azul Ristorante ».

Malko descendit et gagna la petite plage, découvrant une anse protégée par de la verdure, un mini-bras de mer sur lequel flottaient deux embarcations d'une quinzaine de mètres, recouvertes d'une bâche.

Il se déchaussa et avança dans l'eau, puis souleva un coin de la bâche. Son poulx fit un bond vers le ciel en découvrant un moteur de hors-bord sur lequel était peint la mention :

YAMAHA 250 CV

Il avait devant lui un « Go Fast », le genre de vedette ultra-rapide utilisée par les *narcos* pour le transfert de la cocaïne.

Inutile de soulever l'autre bâche : c'était sûrement son jumeau.

Une voix éclata derrière lui, celle de Yahia.

— Patron !

Malko se retourna : un grand Noir, l'air assez méchant, venait de surgir de la terrasse, un riot gun à la main.

L'hôtel Uaque avait jadis eu l'ambition de devenir un « must » de week-end pour les habitants de Bissau. Situé en pleine forêt, trois kilomètres avant Mansoa, au bout d'une piste de deux kilomètres, c'était l'endroit idéal pour passer un week-end en regardant les singes jouer dans les cocotiers. Une piscine, des bungalows cylindriques, une volière avec quelques oiseaux rares, une agréable véranda et un groupe électrogène, auraient pu en faire un petit paradis. Hélas, le propriétaire s'était trouvé à court d'argent et l'ensemble avait été repris par la BAO qui ne savait qu'en faire, laissant le « resort » pourrir tranquillement.

Le chauffeur de l'Avalanche arriva devant une barrière près de laquelle veillait un Noir en guenilles, armé d'un fusil de chasse qui était une pièce de musée... Il n'eut même pas à klaxonner, le gardien défaisait déjà le cadenas condamnant l'entrée. À côté de lui, dans un petit cabanon au toit de tôle ondulée, se trouvaient deux soldats, machette et Kalachnikov, qui saluèrent respectueusement « Bubo ». Son chauffeur continua dans une allée encore bien tenue, passant devant un fourgon vert portant encore sur son flanc le nom de l'hôtel et tourna à gauche dans une allée bordée de magnifiques cocotiers. Rejoignant ce qui avait été le bâtiment principal de l'hôtel Uaque.

Désormais, le toit était à demi effondré, la volière éventrée, avait laissé filer ses oiseaux et la piscine n'était plus qu'un cloaque verdâtre où pullulaient des insectes plus ou moins venimeux.

Tout autour, disséminés dans la cocoteraie, se trouvaient des cases rondes en torchis, mais équipées de l'air conditionné.

« Bubo » mit pied à terre et son chauffeur donna un bref coup de klaxon.

La porte du premier bungalow s'ouvrit quelques secondes plus tard sur un homme coiffé d'un calot blanc, arborant une barbe noire abondante, tranchant sur son long *kami* blanc. Il s'approcha de « Bubo » et le salua, la main sur le cœur.

— *Salamalekoun*, mon frère. Qu'Allah, le Tout Puissant et le Miséricordieux, te protège.

Sidi Oulm Sidina, en dépit de son jeune âge, était un croyant zélé, formé dans une mosquée radicale de Nouakchott.

« Bubo » bredouilla quelques mots. La religion n'avait jamais été son fort. Puis les deux hommes gagnèrent la terrasse couverte en face de l'eau croupie de la piscine et s'installèrent sur des chaises en plastique blanc, qui avaient résisté à l'humidité.

— Où sont tes amis ? demanda « Bubo ».

— Ils se reposent. Ils ont mal dormi. Le groupe électrogène est tombé en panne.

Depuis quelques mois, « Bubo » avait récupéré l'hôtel Uaque abandonné, pour en faire une base secrète. Au départ, son idée était d'y stocker la cocaïne en transit. Il l'avait découvert par hasard, cherchant à faire un investissement. Lorsqu'il avait récupéré les trois membres de l'AQMI, et qu'ils avaient décidé de rester à Bissau jusqu'à nouvel ordre, il les avait planqués là.

Sous la garde d'un Noir du village voisin payé par la BAO pour écarter d'éventuels pillards et, désormais, de deux hommes de « Bubo ».

Celui-ci avait doublé le salaire misérable du vigile. De 5 000 à 10 000 CFA par mois, l'avertissant que s'il mentionnait à qui que ce soit la présence des trois Mauritaniens, il l'enterrait vivant et mangerait sa cervelle pendant qu'il était encore conscient. Par prudence, deux de ses hommes se relayaient à l'entrée du domaine, armés, eux, sérieusement. Pourtant, personne ne se risquait jamais dans le coin. Il n'y avait même pas de noix de cajou à ramasser.

Lorsqu'il avait fait évader les trois Mauritaniens de la prison du 1^{er} Escadron, « Bubo » avait aussitôt pensé à cet endroit pour les planquer. C'était plus discret que le camp de Mansoa ou une de ses maisons.

Au départ, ils ne devaient rester que quelques jours, le temps de les exfiltrer sur le Mali, via la Guinée Conakry, puis les plans avaient changé et ils prolongeaient leur séjour.

L'un d'entre eux était retourné secrètement au Mali prendre des ordres de Mokhtar Ben Mokhtar, l'Émir de sa *Katiba*, et était revenu. Lorsqu'il avait révélé à Luis Miguel Carrera l'existence de cette planque, il avait été enthousiaste ; cela rendait les communications avec l'AQMI infiniment plus faciles. Or, le groupe terroriste islamique était leur partenaire indispensable pour la seconde partie de leur « importation ».

Un second Mauritanien sortit de la case avec un plateau en cuivre, sur lequel étaient posés une théière et des verres. Les trois hommes s'installèrent autour de la table et le nouveau venu versa le thé.

Après quelques propos sans importance, Sidi Oulm Sidina demanda d'une voix volontairement neutre.

— Il y a du nouveau ?

— C'est pour cela que je suis ici, confirma « Bubo ». Le gros arrivage sera là dans une dizaine de jours, au plus. C'est Luis Miguel qui me l'a affirmé.

Le regard du Mauritanien s'alluma.

— Combien ?

— Plus de trois tonnes.

Trois tonnes de cocaïne pure, cela représentait pour « Bubo » une « taxe » de six millions de dollars... À l'évocation de ce pactole, les trois hommes observèrent une minute de silence respectueux, rompu par « Bubo ».

— Luis Miguel demande quand votre Émir sera ici ?

Sidi Oulm Sidina but une gorgée de thé et dit.

— Je ne peux pas répondre maintenant. C'est un voyage risqué. Il faut traverser beaucoup de désert.

« Bubo », le regard dissimulé derrière ses lunettes noires, dit ce que le Colombien lui avait soufflé.

— Il faut qu'il arrive en même temps que la marchandise qui doit repartir très vite. Sinon, nos amis passeront par le Sénégal et ils n'auront pas besoin de vous.

Il savait que l'Émir Mokhtar Ben Mokhtar n'avait jamais quitté son désert, où il était relativement en sécurité ; Personne ne connaissait vraiment son visage. Implanté dans la région de Tombouctou, il avait pris comme troisième épouse une Malienne, ce qui renforçait ses liens avec les tribus locales, possédait des troupeaux de chameaux et ne se cachait même pas.

Sidi Oulm Sidina rebut un peu de thé et précisa de sa voix douce.

— Notre Émir – qu'Allah l'ait en Sa Sainte garde – veut venir ici, mais je dois m'assurer qu'il ne courra pas de risques. Avez-vous mis hors d'état de nuire cet agent de la CIA qui me suivait ? C'est la condition indispensable à la venue de notre Émir.

Comme « Bubo » marmonnait une vague réponse positive, il précisa de sa voix onctueuse.

— Il faut que lorsque notre Émir arrivera, je puisse lui montrer la tête de ce chien d'Infidèle.

CHAPITRE X

Le Noir armé du riot-gun dévisageait Malko et Yahia avec un air menaçant. Il interpella Yahia et celui-ci traduisit aussitôt.

— Il demande ce que nous faisons là. C'est une propriété privée.

— Dites-lui qu'on nous a parlé d'un hôtel agréable.

La réponse vint immédiatement.

— L'hôtel est fermé.

Malko se rapprocha avec un sourire et accomplit le geste magique en Afrique ! Sortant une liasse de sa poche, il tendit quelques billets bleus de 2 000 CFA à l'homme au fusil qui se détendit immédiatement. La conversation s'engagea entre lui et Yahia.

— Il dit que le nouveau propriétaire ne veut pas de clients, traduit le chauffeur. Seulement des amis, comme les gens du voilier qui est ancré là-bas. Il arrive des Caraïbes et repartira bientôt. Lui s'occupe seulement du gardiennage et d'empêcher les vols.

— À qui appartient l'hôtel, demanda Malko.

— À un étranger.

— Et les deux gros bateaux ? Sous les bâches.

— C'est à des étrangers. Ils s'en servent pour la pêche au gros.

De la pêche au gros avec des « go-fast », c'était original. Mais le Noir devait être de bonne foi. Détendu, il s'assit sur une chaise en plastique. Cherchant comment il allait pouvoir extorquer un peu plus d'argent à ce Blanc.

Malko regardait autour de lui : c'était l'endroit idéal pour les *narcos*. Isolé, avec l'accès à la mer, une plage et même plus loin, un petit ponton. Il venait de découvrir par hasard une des étapes du trafic de cocaïne, mais ce n'était pas ce qu'il cherchait.

Les moustiques bourdonnaient autour d'eux, vraisemblablement porteurs de malaria ou pire.

— On peut visiter un bungalow ? demanda Malko.

— Non, ils sont tous fermés.

— Ah bon. Pourtant, j'ai trois amis qui sont restés ici quelques jours.

— Ah oui, mais ceux-là, c'étaient des amis du propriétaire. Des gens très pieux, qui faisaient tout le temps leurs prières. Ils ne sont pas restés longtemps, un camion avec des militaires est venu les chercher.

— C'est qui le propriétaire ?

Le Noir baissa les yeux.

— Je ne sais pas, patron, sincèrement.

Visiblement, il avait peur.

Il n'y avait plus rien à voir. Malko se dit qu'il avait quand même appris deux choses : après leur « évasion » de la prison du 1^{er} escadron, les trois Mauritaniens étaient venus ici. Et ils se trouvaient déjà sous la protection de « Bubo ».

Ils repartirent. Tandis qu'ils cahotaient sur la piste défoncée, Malko aperçut le Noir prendre un portable dans sa poche et téléphoner.

Ce n'était pas tout à fait le bout du monde.

Qui avertissait-il ?

« Bubo » Na Tchuto était de mauvaise humeur ; d'un coup de machette rageur il coupa les tiges de plusieurs orchidées amoureusement cueillies par Agustinha. Il venait de recevoir une visite déplaisante, bien que sans danger : la ministre de l'Intérieur dans sa voiture personnelle, qui s'était annoncée par téléphone.

Comme ils étaient originaires du même village, il n'avait pas pu l'éconduire. Cela ne se faisait pas. En plus, elle lui donnait souvent des informations intéressantes : c'était un de ses rares contacts avec le monde extérieur.

Le message d'Adjasadou Camara était simple : il ne fallait pas que « Bubo » se mette en première ligne pour la liquidation éventuelle de l'agent de la CIA, Malko Linge. Sinon, cela pourrait se traduire par un arrêt des subventions européennes. Qu'il fasse ce qu'il devait faire, mais discrètement. L'épisode de l'hôtel avait laissé des traces. Déjà que la Guinée Bissau était considérée comme un *Narco*-État ! Si, en plus, on y assassinait les étrangers...

« Bubo », sans ôter ses lunettes noires, l'avait écoutée et avait promis d'être sage...

Le mot « subvention » était magique, même s'il avait les siennes, via les *narcos*.

Il alluma un cigare et se mit à réfléchir. Sa visite à l'hôtel Uaque le mettait en porte-à-faux avec la promesse faite à la ministre de l'Intérieur. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait envoyé promener Sidi Oulm Sidani, avec son exigence de liquider l'agent de la CIA lancé à leurs trousses. Hélas, ses associés colombiens avaient besoin de l'AQMI pour le dernier tronçon de leur hasardeux voyage.

Et l'AQMI avait aussi besoin des *narcos* pour renflouer leurs caisses. Les kidnappings se faisaient plus rares car les étrangers se méfiaient désormais...

Or, les terroristes avaient besoin d'essence, d'armes, de munitions, pour continuer leur activité. Tout en les assurant de leur sympathie, les Maliens leur vendaient tout au triple du prix normal.

Il fallait aussi rémunérer des groupes qui leur prêtaient main-forte, comme « Les cavaliers de la liberté », une poignée d'anciens officiers mauritaniens qui voulaient renverser le régime de Nouakchott. Débordant de mauvaises intentions, mais jouissant de peu de moyens.

Eux acceptaient avec joie le sponsoring de l'AQMI qui leur permettait de continuer leur lutte sans espoir, en échange de quoi, les membres de l'AQMI se servaient de leur couverture pour se déplacer, profitant de leur bonne réputation.

« Bubo » était coincé entre ses deux groupes d'amis. En exigeant l'élimination prouvée de l'agent de la CIA, Sidi Oulm Sidani mettait le Guinéen dans une situation délicate. Qu'il fallait dénouer, sous peine de se brouiller avec sa principale source de revenus, les Colombiens.

C'est en repensant à l'intérêt que ce Blanco avait montré pour Agustinha qu'il eut une idée de solution, le laissant en dehors de ce règlement de compte délicat.

Il se leva et passa dans la chambre climatisée où Agustinha regardait une télé-novella brésilienne sur un lecteur de DVD.

Vêtue uniquement d'un slip et d'un soutien-gorge de dentelles blanches.

Elle jeta un regard lourd de sous-entendus à « Bubo » et se tourna de côté pour mettre ses seins en valeur.

— *Meu amor ?*

— J'ai un travail pour toi, fit simplement « Bubo ». Après, tu pourras aller acheter une montre à Dakar.

Malko avait poussé un « ouf » de soulagement en arrivant à la hauteur de l'aéroport. Il retrouvait un semblant de civilisation. L'*Avenida de Unidade* était toujours aussi animée et il se détendit un peu.

Laissant quand même la sacoche ouverte avec le Sig-Sauer à portée de la main. Chaque fois qu'un véhicule militaire le doublait ou le croisait, son pouls s'envolait. La ministre de l'Intérieur avait été parfaitement claire : personne ne pouvait le protéger de « Bubo ». Donc, il devait se protéger lui-même.

Son portable sonna. Une voix d'homme inconnue.

— Herr Linge ?

— *Ja wohl*, fit Malko, surpris.

— Urs Limmer. J'ai eu un coup de fil de notre ami Steve. Vous êtes en ville ?

— Oui.

— Passez me voir. La Mission se trouve juste après le croisement de l'*avenida do Brasil* et celle de l'*Unidade*. Un grand bâtiment jaune en forme de bateau.

— J'arrive, dit Malko.

Heureux de trouver peut-être un nouvel allié.

Urs Limmer était musculeux, souriant et chaleureux. Son bureau au troisième étage de la Missao da UE para a reforma do Sector de Segurança[41] donnait sur de la verdure. Il mit tout de suite Malko à l'aise.

— Steve m'a expliqué ce que vous faites. Je suis prêt à vous aider, mais c'est difficile. Cet enfoiré de « Bubo » est tout puissant ici. Le seul truc c'est que vous pouvez coucher ici, dans mon bureau, si vous êtes vraiment dans la merde.

— C'est « off limits » pour « Bubo » ?

— Oui. Les subventions, c'est sacré, parce que cela nourrit la classe politique de Guinée Bissau. Si nous avons le temps, je vous ferai visiter la magnifique maison de l'ancien ministre de l'Éducation, dans le *barrio de los ministros*. Il a pu la construire grâce à un don du gouvernement japonais destiné à construire des écoles...

» Même « Bubo » ne peut pas toucher au système.

» Ici, vous êtes en sécurité.

L'Allemand lui tendit sa carte avec son portable.

— Appelez-moi. Je suis ici jusqu'à cinq heures. Après, on arrête le groupe électrogène et il fait vraiment trop chaud.

Ils redescendirent ensemble, chacun regagnant sa voiture.

Malko replongea dans la circulation, toujours sur ses gardes. La protection offerte par Urs Limmer ne s'étendait pas jusqu'à ses déplacements en ville.

La question rituelle de Yahia l'arracha à ses pensées.

— Patron, où on va ?

Pas question de retourner au Bissau Palace où « Bubo » pouvait l'attendre. Désormais, il était un sans-abri...

Il avait faim et se dit qu'un déjeuner au Kalliste ne serait pas désagréable. En plus, il pourrait remercier le Corse. Les taxis bleu et jaune se pressaient toujours sur la chaussée comme de gros scarabées ; dans ce pays exsangue financièrement, il y avait quand même de l'argent...

En le voyant débarquer au Kalliste, le vieux Corse vint vers lui avec un large sourire.

— Alors, vos problèmes sont réglés ?

— Provisoirement ! assura Malko.

— J'ai de la langouste aujourd'hui, vous en voulez une ? Je vais venir vous tenir compagnie.

Malko gagna la salle aux murs lépreux mais climatisée, où quelques Blancs étaient glués devant le poste télé retransmettant la Coupe du Monde de Football.

Un autre univers.

Doumé, le Corse, arriva en même temps que la langouste. Une bouteille de champagne à la main. Du Taittinger Brut.

— Le casino a bien marché hier, dit-il, tandis que le garçon faisait sauter le bouchon.

— Où trouvez-vous du Taittinger dans ce bled pourri ? demanda Malko.

Doumé eut un sourire entendu.

— Le cuisinier de l'ambassade de France en vole un peu. Et puis, les *narcos* en font venir de Dakar. Les langoustes, c'est un copain qui vit dans les Bijagos qui me les fait livrer, expliqua-t-il. Il a des casiers là-bas. Ici, il ne les pêche pas. Alors, ça s'est arrangé votre affaire avec

« Bubo » ?

— Comment êtes-vous au courant ?

Le Corse eut un geste évasif.

— Oh, les gens parlent ! Bissau, c'est tout petit et le « Bubo » c'est le personnage le plus connu.

— C'est vraiment l'homme le plus puissant du pays ?

— Oui. Et le plus féroce aussi. Vous vous rendez compte : le Premier ministre en exercice n'ose pas revenir ici, parce que « Bubo » a dit qu'il allait lui arracher le cœur.

Malko mâcha un morceau de langouste avant de répondre. Les bulles du Taittinger lui remontaient le moral.

— On a parlé du meurtre de Fred Lemon, ici ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr ! C'était un bon type, il venait souvent ici, une fois par mois environ. Il rencontrait pas mal de monde, même le président.

» Je ne sais pas pourquoi « Bubo » l'a assassiné. Il ne s'occupait pas des problèmes intérieurs.

» Et vous ? demanda-t-il brusquement, vous cherchez quoi ?

Malko ne répondit pas tout de suite. Pouvait-on faire confiance au Corse ? Ce dernier baissa la voix.

— Je ne suis pas une « balance », affirma-t-il et je n'aime pas tous ces gros négros. Ça fait trente ans que je me les coltine...

Malko ne demanda pas pourquoi il ne quittait pas l'Afrique. Cela n'aurait pas été délicat. Ce continent recueillait des gens au passé flou qui échouaient là et ne repartaient jamais, s'étant fait un petit trou plus ou moins confortable. Des « *tropical tramps* ». Passant d'un pays à un autre. Comme il fallait très peu d'argent pour monter une affaire en Afrique, ils survivaient tant bien que mal.

Malko se décida brusquement.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'Al Qaida ici ?

Doumé parut sincèrement surpris.

— Non. Il y a 40 % de musulmans, mais ils sont « soft ». La plupart des mosquées ne sont pas entretenues et les Guinéens sont, en même temps, très animistes. En plus, ici, il n'y a rien à destabiliser ! Un type comme « Bubo » les découperait à la machette comme un serpent.

— Il y a pas mal de Mauritaniens ?

Le Corse éclata de rire.

— Oui, parce qu'ils sont moins flemmards que les Guinéens et plus doués pour le commerce ; ils tiennent toutes les pharmacies et

beaucoup de commerces en ville. Mais, ici, je n'ai jamais vu de femme voilée.

Malko continua sa langouste. Il n'obtiendrait rien de ce côté. Soudain, le Corse lança à mi-voix.

— Vous ne vous intéresseriez pas aux *narcos*, par hasard ?

— Pourquoi ?

L'autre eut un sourire malin.

— Parce qu'ils tiennent le pays. Grâce à leurs dollars. Il y en a plusieurs planqués dans le « *barrio militar* » qui sortent parfois en ville avec leur Cayenne. Eux travaillent la main dans la main avec « Bubo ».

» Ça a commencé quand il était responsable de l'archipel des Bijagos. Il assurait la protection des arrivages par mer ou par air.

— Par air ? demanda Malko, étonné.

— Oui, il y a plusieurs pistes dans les îles. La plus importante, c'est sur Bubaque. Il y a déjà eu de nombreux arrivages par là. Ensuite, les « go-fast » viennent les chercher pour ramener la came ici.

Malko ne parla pas de Quinhamel, laissant le Corse continuer.

— Si tout ça vous intéresse, continua-t-il, vous devriez faire un tour à Bubaque voir mon copain, Alex. Il habite sur place et sait tout ce qui se passe dans les îles.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il a une base de pêche au gros, avec quelques bungalows. Les Dauphins. Si ça vous intéresse, le bateau qui a ramené les langoustes, repart tout à l'heure, vers quatre heures.

— C'est loin ?

— Deux à trois heures de mer. Mais, en général, c'est plat comme la main.

— OK, se décida Malko.

— Bien, je vais le prévenir.

Il rentra et revint avec une petite radio à la main qui grésillait déjà.

— Alex ? cria-t-il.

— Oui, répondit une voix lointaine.

— Je t'envoie un ami par le bateau, lança le Corse. Je lui donne l'argent des langoustes et une bouteille de champagne pour te changer du « vinho verde ». Prends bien soin de lui.

Lorsqu'il eut coupé la communication, il adressa à Malko un sourire rusé.

— Je crois que vous ne regretterez pas votre voyage.

Son expression changea et il ajouta d'une voix beaucoup plus grave.

— Faites attention, « ils » sont là-bas aussi et y comptent de nombreux copains. Qui veillent sur leurs intérêts. Alors, ne posez pas trop de questions, sauf à Alex. Sinon, vous pourriez vous retrouver en train de vous faire bouffer par un requin.

» Et ils ont de l'appétit, ces salauds-là. Allez, on termine la bouteille. Ça vous portera chance.

Malko laissa glisser sur sa langue les bulles du Taittinger. Au point où il en était, c'était une bonne idée de s'éloigner de Bissau.

En espérant qu'il ne tomberait pas de Charybde en Scylla.

CHAPITRE XI

Depuis une heure, Malko avait l'impression de se trouver sous une douche salée et tiède. Inondé par des vagues de la hauteur de la modeste embarcation de sept mètres, il voyait à peine l'horizon et les îles éparses et très basses sur l'eau de l'archipel des Bijagos.

Au départ de Bissau, la mer, bien que d'une vilaine couleur marron, était plate. Ils étaient passés devant un grand vraquier vietnamien, le Saigon Queen, en train d'enfourner dans ses cales des tonnes de noix de cajou, fonçant ensuite à travers la rade.

Un Noir tenait la barre, un autre, plus jeune, surveillait les nourrices d'essence. Rien pour se protéger. Assis derrière un banc de bois, enveloppé dans un suroît jaune trempé, Malko n'avait plus qu'à compter les minutes.

Sa Breitling indiquait qu'ils étaient partis depuis près de deux heures... Pourvu que le voyage en vaille la peine... Enfin, les vagues commencèrent à diminuer et une longue langue de terre apparut devant eux. L'homme de barre se retourna et la désigna du doigt.

— Bubaque !

L'île où Malko se rendait. À 70 kms de Bissau. Ils longèrent son rivage, des mangroves coupées de petites plages jusqu'à ce qui ressemblait vaguement à un port, dominé par plusieurs maisons. L'abordage ne fut pas évident. Il fallait marcher dans une espèce de boue avant d'atteindre la rive.

Un homme corpulent, ses cheveux blancs réunis en une queue-de-cheval, le teint rubicond, un « oeuf colonial » de la taille de celui d'une autruche tendant sa chemise, un anneau dans l'oreille droite, l'accueillit avec un sourire chaleureux.

— Salut ! Je suis Alex. Il paraît que vous avez eu un peu de vent. Ça se lève très vite. Venez.

Malko lui tendit la bouteille de Taittinger « Brut » et l'enveloppe contenant l'argent des langoustes puis le suivit jusqu'à une villa dominant la petite baie, débouchant sur une terrasse occupée dans sa partie couverte par une table couverte de bouteilles et de saladiers d'écrevisses. Alex lui tendit un verre de vin blanc portugais, du « Lagosta » et leva le sien.

— *Benvinda*[42] à Bubaque, l'île du bout du monde.

— Vous êtes le seul Blanc ici ? demanda Malko.

— Oui. Au milieu de deux mille Guinéens. Vous êtes trempé, on va vous filer des trucs secs. Vous serez mieux pour dîner. D'abord, prenez une douche. Amalia met le groupe en route.

Il guida Malko jusqu'à une petite chambre en fouillis avec une cabine de douche attenante, assez spacieuse.

— On va vous amener du savon, promet Alex. Quand vous serez bien, vous venez dehors. Amalia va vous apporter ce qu'il faut.

Malko se déshabilla et se jeta sous la douche. L'eau tiède, douce, c'était une sensation magique. Soudain, le rideau de la douche s'écarta sur une très jeune fille à la peau café au lait, une métisse, évidemment, avec un ravissant visage triangulaire, une bouche bien dessinée, uniquement vêtue d'un minuscule slip rose.

Avant que Malko réagisse, elle avait pris une éponge et commençait à lui frotter le corps avec une huile parfumée.

Son regard rieur croisa le sien, qui s'attarda ensuite sur sa poitrine, deux seins triangulaires qui semblaient coulés dans du marbre. Amalia ne semblait pas gênée le moins du monde par cette intimité inattendue.

Du plat de la main, elle fit reculer Malko jusqu'à la cloison et commença à lui frotter le torse avec l'éponge. Descendant graduellement... Son sexe nu ne sembla pas l'effaroucher. Elle commença à le frotter avec l'éponge, tandis que ses doigts s'avançaient plus loin, jusqu'au scrotum. Cela devenait carrément érotique et Malko, plutôt gêné, sentit une érection puissante se développer à toute vitesse.

Ce qui arracha un sourire complice à la jeune Noire. Lâchant l'éponge, elle empoigna le membre de la main droite et se mit à le caresser lentement, mais efficacement. Pour se laisser ensuite tomber gracieusement à genoux sur le tapis en caoutchouc.

Lorsque sa bouche se referma autour du sexe très présentable, Malko ne put s'empêcher de pousser un soupir comblé. Après la tempête, c'était une détente merveilleuse.

Le tenant solidement par les fesses, elle enfonce son sexe le plus loin possible dans sa bouche. Il envoya une main en avant, effleurant la pointe dressée d'un sein, dur comme un crayon et ne put s'empêcher de le caresser. Il était d'une dureté irréaliste.

Amalia continuait sa fellation avec la même application studieuse. Tandis qu'il malaxait les deux globes durs, il se sentit partir. Collée à

lui comme un Bernard l'hermite, sa fellatrice avala sa semence comme si sa vie en dépendait.

Ensuite, toujours aussi rieuse, elle reprit son éponge et entreprit de le nettoyer, tout en chantonnant. Avant de s'éclipser, elle se serra brièvement contre lui, comme pour souligner leur nouvelle intimité.

Étourdi de plaisir, Malko resta encore un peu sous l'eau tiède. Refoulant une question gênante. Quel âge avait cette jeune vestale ? Il se fixa à quinze ans et retrouva sa sérénité.

Le regard d'Alex pétillait.

— Ça va mieux ? demanda-t-il. Amalia s'est bien occupée de vous ? Elle adore faire la toilette des *Blancos*. Son mari l'a larguée à quatorze ans et je l'ai recueillie. Elle est très heureuse ici.

La douce Amalia se balançait maintenant dans un hamac au fond de la terrasse, les seins pointant vers le ciel.

— Elle s'est très bien occupée de moi, assura Malko, mais...

Alex balaya la restriction d'un geste noble.

— Après la traversée que vous avez eue, il fallait vous remettre sur pieds. OK, on va dîner. Ici, on vit avec les poules, pour ne pas dépenser trop de kérosène. Et la nuit tombe vite.

Une grande Noire qu'Alex présenta comme sa femme les rejoignit tandis qu'une autre apportait des plats de gambas, d'écrevisses et de riz. Délaissant les trois bouteilles de *vinho verde* Alex déboucha solennellement celle de Taittinger Brut amenée par Malko. Laisant ensuite glisser lentement le liquide ambré sur sa langue.

— Putain ! soupira-t-il. Il y a longtemps que je n'avais rien bu d'aussi bon.

Amalia vint se glisser sur le banc de bois à côté de Malko, après avoir enfilé un T-shirt très fin, qui rendait sa poitrine encore plus sexy.

Ils ne se remirent au *vinho verde* que la dernière goutte de Taittinger épuisée.

Effectivement, la nuit tombait très vite.

Au café, Alex resté seul avec Malko, se pencha au-dessus de la table et dit à voix basse.

— Doumé m'a laissé entendre que vous vous intéressiez aux *narcos*... Vous avez bien fait de venir me voir. Moi, je n'aime pas ces

types. Ce sont des « enculés ». Ils distribuent du « crack » aux Noirs qui les aident et, après, ceux-ci ne peuvent plus s'en passer et deviennent dingues. Ils sont cruels et ne respectent rien. Il y a six mois, un chef de village a refusé de laisser utiliser sa case pour stocker la cocaïne. Ils l'ont emmené dans un de leurs « go-fast » et l'ont balancé au large, après l'avoir travaillé à la machette. Le type a été bouffé vivant par les requins...

— Et vous n'avez pas peur de m'aider éventuellement ? s'étonna Malko.

— D'abord, ils ne le sauront pas, parce que vous n'êtes pas un enculé, sinon, Doumé ne vous aurait pas envoyé. Ensuite, je leur suis bien utile.

— Vous coopérez avec eux ?

Alex haussa les épaules, philosophe.

— Ils sont venus me voir, il y a bientôt deux ans. Quatre types qui se présentaient comme des amateurs de pêche au gros. J'ai quelques bungalows, pas loin, pour loger les touristes. Ils en ont pris deux et, après trois jours, sont repartis avec ma vedette, en laissant leurs engins arrimés près du ponton du village. Sous la garde d'un des leurs.

» Ils sont revenus quinze jours plus tard, toujours avec la vedette. Très polis, souriants, de l'argent plein les poches. Le lendemain, un voilier s'est pointé, arrivant de la haute mer. Il a mouillé entre ici et l'île de Rubane, en face. À l'aube suivante, mes gars l'ont abordé avec les deux « go-fast ». À la jumelle, je les ai vus transporter des ballots. Les deux bateaux étaient pleins à ras bord. Le voilier est reparti immédiatement.

» Escorté par un patrouilleur de la marine guinéenne jusque dans les eaux internationales.

— Sur l'ordre de « Bubo » ?

Alex eut un sourire entendu.

— Je vois que vous connaissez le pays... Oui, bien sûr. Avant de partir, un des *narcos* est venu payer les chambres et le stationnement du bateau. J'ai regardé le fric : il y avait vingt fois ce qu'ils me devaient ! Je revois la scène : le type a ouvert sa veste, pour que je voie la crosse d'un gros pistolet passé dans sa ceinture. Il m'a souri.

— Nous sommes contents de vous compter au nombre de nos amis. Nous reviendrons bientôt. Cette fois, on aura *vraiment* besoin de vous. Il faudra utiliser la piste d'atterrissage derrière votre maison.

Comme je ne disais rien, il a sorti son pistolet, l'a armé et a posé l'extrémité du canon sur le front de ma petite fille.

— Vous avez entendu parler de ce qui s'est passé sur l'Ilha Caravella ?

Je ne pouvais pas parler. J'ai fait « oui » de la tête.

— *Bueno*, je vois que vous êtes un homme raisonnable. Et que vous tenez à votre famille...

Il est parti, ensuite.

— Que s'est-il passé sur l'Ilha Caravella ? demanda Malko.

— C'est l'île la plus proche de la haute mer. Il y a une piste d'envol aussi, faite par les Portugais, mais moins longue qu'ici. Quand ils ont été voir les gens de l'île, les *narcos* ont été mal reçus. Pire, le chef de la douane a voulu faire du zèle et a prévenu la police, à Bissau.

» Qui s'est empressée de le répéter à « Bubo ». Qui a averti ses amis les *narcos*.

» Résultat : ils sont venus à six dans un « go-fast » et ils ont exterminé toute la famille : onze personnes, plus les animaux domestiques. Ensuite, ils ont brûlé la maison et abattu trois porcs.

Un ange passa. Malko avait l'impression de se retrouver en Colombie. Alex se versa un verre de Lagosta et soupira.

— Moi, je ne ferai pas la connerie d'aller voir la police ; ici, tout le monde mange dans la main de « Bubo ». Et lui, est comme ça avec les *narcos*.

Il leva la main droite, l'index et le majeur collés, puis conclut.

— OK. On va se coucher. Demain, je vous ferai la visite des choses utiles. Il faudra que vous repartiez ensuite, pour ne pas attirer l'attention. Je vais vous montrer votre chambre. Couchez-vous : dans cinq minutes, j'arrête le générateur, par économie.

Malko retrouva la chambre qui lui avait été attribuée et se coucha, nu comme un ver. Le ronronnement du générateur s'arrêta très vite, comme le climatiseur et il commença à avoir très chaud.

Il sursauta en entendant un grincement et devina une ombre qui traversait sa chambre. Quelques secondes plus tard, un corps tiède s'allongea à côté du sien, la bouche dans son cou. Une main fila vers son sexe et il sut qui venait de le rejoindre.

Amalia le caressait lentement, et il laissa sa main courir sur sa croupe ronde et ferme. Malgré la chaleur humide, il ne tarda pas à retrouver une érection d'enfer. De nouveau, une bouche douce l'enveloppa, mais avec moins de fougue. Elle se retira et Malko sentit des doigts habiles lui mettre un préservatif ; ensuite, la jeune femme l'enjamba, plaça son sexe en face du sien et se laissa doucement glisser jusqu'à ce que leurs deux peaux se touchent. Malko se trouvait enserré

dans un fourreau brûlant et étroit et sa libido se mit à hurler.

Toutes seules, ses mains partirent à la recherche de la poitrine aiguë et se refermèrent dessus, tandis qu'Amalia montait et descendait lentement sur lui. C'était divin, cette poitrine de marbre. Coquine, la jeune Noire se pencha en avant et frotta légèrement les pointes de ses seins contre le torse de Malko, lui arrachant un gémissement de plaisir. Apparemment, chez elle, la valeur n'attendait pas le nombre des années.

Lorsqu'elle bascula sur le côté, s'arrachant à lui, il fut d'abord déçu. Puis, dans la pénombre, il devina qu'elle s'agenouillait, prosternée, la croupe haute. Devant cet appel muet, il vint, à son tour, se placer derrière elle et trouva très vite ce qu'il cherchait. Un sexe humide, brûlant et étroit.

Ce n'était pas ce qu'Amalia souhaitait. D'une main ferme, elle retira le sexe fiché en elle et le plaça plus haut. Il aurait fallu être un pape en voie de béatification pour résister à ce désir innocent. La jeune Noire avait fait preuve d'une telle précision que Malko n'eut qu'à donner un léger coup de rein pour enfoncer plusieurs centimètres de son sexe dans ses reins. Amalia n'eut qu'un léger sursaut et un bref gémissement. Malko la tenant solidement par les hanches, s'enfonça lentement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un millimètre à gagner.

Sous lui, Amalia gazouillait en portugais, en balançant doucement sa croupe ronde. Malko se déchaîna tellement ensuite qu'il l'écrasa complètement sur le lit lorsqu'il se répandit en elle, la forant à la verticale.

Il réalisa ensuite que son cri de plaisir avait dû s'entendre jusqu'à Bissau. Il n'entendit plus que le ressac et s'endormit, inondé de sueur, tandis qu'Amalia se retirait à pas de loup.

C'est la première fois que Malko voyait une piste d'atterrissage en S... Assez longue, elle allait du bord de la falaise dominant la mer, jusqu'à un bois clairsemé, au centre de l'île. En fait d'avions, elle servait surtout à des cyclistes ou à des piétons. Un troupeau de vaches y avait élu domicile, avec quelques moutons, surveillés par des vautours.

— Le type du bulldozer avait abusé du vin de cajou ! ricana Alex. Mais comme la piste est longue, ils arrivent à se poser.

— Quel genre d'avion ?

— Je ne m'y connais pas, mais, la dernière fois, c'était un bimoteur

à vingt-quatre places. Tous les fauteuils avaient été démontés pour laisser la place à la drogue.

— Un bimoteur ? Il venait d'où ?

— Le Venezuela, je crois. Il avait des réservoirs supplémentaires. Il avait fait un stop aux Açores.

Ils regagnèrent le petit bâtiment blanc qui servait d'aérogare, guère plus gros qu'un container. Une pancarte bleue annonçait :

« *Aeroporto Internacional regioa Boloma Bijagos. BUBAQUE* »

Les seuls équipements étaient une vieille manche à air et un plan de l'archipel sur un panneau voisin.

— Ils se posent de jour ? interrogea Malko.

— Non, de nuit, ou à l'aube.

— Qui éclaire la piste ?

Alex pouffa.

— Les gosses du village voisin. On les sort de leur lit et on leur donne 1 000 CFA pour baliser la piste avec des torches. Ils sont très contents... La dernière fois, la came se trouvait dans des cartons marqués « Croix Rouge ».

Ils reprirent le vieux pick-up d'Alex, faisant s'envoler un vol de vautours. Ceux-ci pullulaient en Guinée Bissau.

— Je vais vous montrer le village, là où les « go-fast » abordent, annonça Alex.

Après un kilomètre de piste défoncée, ils arrivèrent dans un petit village, quelques masures en tôle ondulée, une vieille citerne rouillée, des flaques d'eau partout, avec en haut un ponton s'avancant sur la mer.

Un Noir en kaki, affalé sur une chaise de toile sans pieds salua Alex d'un geste nonchalant.

— C'est le douanier ! annonça celui-ci. Il est censé contrôler la marchandise qui arrive sur l'île. Bien entendu, il est grassement payé par les *narcos*. Vous avez vu la bonbonne ?

Aux pieds du douanier, Malko aperçut une bonbonne de vin de cajou déjà bien entamée...

— Vous êtes prévenu à l'avance des arrivages ? demanda Malko.

— Généralement oui. Parce que les *narcos* arrivent un ou deux jours avant de Bissau. Ils ont un type à eux, Edouardo, qui recrute les gosses et veille sur le transport. On va essayer de le trouver.

Il alla jusqu'au ponton surplombant l'eau et un Noir longiligne,

coiffé d'une casquette de base-ball, abandonna sa canne à pêche pour venir vers Alex. Il échangea quelques mots avec lui.

— Il va venir à la maison, dit Alex, ici, il ne veut pas parler.

Un autre villageois s'approcha de lui. Après une brève conversation, Alex se tourna vers Malko.

— Il me demande de transporter quelqu'un à l'hôpital. Ils n'ont pas de voiture au village.

Quelques minutes plus tard, deux hommes amenèrent un vieillard qui semblait déjà mort et le déposèrent avec précaution sur le plateau du pick-up.

Alex ricana.

— Vu son état, ils feraient mieux de l'amener tout de suite au cimetière. À l'hôpital, ils ne s'occupent pas des mourants.

Ils le déposèrent à l'hôpital quand même avant de repartir vers la maison d'Alex. Ce dernier regarda sa montre.

— Dès qu'Edouardo est arrivé, vous repartez. D'abord, la mer est belle, ensuite, il ne faut pas que les villageois bavardent. Heureusement, ils sont habitués à voir des Blancs, ici.

Ils se retrouvèrent sur la terrasse. Amalia faisait la sieste dans son hamac et n'ouvrit même pas les yeux. Vingt minutes plus tard, Edouardo, le Noir longiligne, apparut et s'assit en face d'Alex.

Ce dernier commença à le questionner en portugais, sans obtenir de réponse. Le visage fermé, Edouardo arborait un sourire idiot.

— Il a peur, laissa tomber Alex. C'est normal.

Malko tira de sa poche quelques coupures de 10 000 CFA, encore humides de leur bain de mer et les glissa dans la main d'Edouardo. Ce dernier retrouva instantanément la parole. La bouche collée à l'oreille d'Alex, il lui glissa quelques mots, avant de filer comme s'il avait le diable à ses trousses.

Alex secoua la tête.

— Les autres lui ont dit que s'il bavait, ils l'enfermeraient dans un sac avec des cobras cracheurs...

— Il a dit quelque chose ?

— Vague. Il paraît qu'on attend un chargement très important bientôt, dans les dix jours. Mais, en Afrique, ils n'ont pas la notion du temps. OK. C'est tout pour aujourd'hui. Je vous accompagne au bateau.

Pendant qu'ils marchaient vers la plage, Malko demanda.

— Vous pourriez me prévenir ?

Alex se tourna vers lui, le visage grave.

— Vous réalisez ce que vous me demandez ? Vous savez ce que je risque ?

— Il n'y a pas un moyen de le faire sans vous faire courir de risques ?

Ce n'est qu'en arrivant à la plage qu'Alex ouvrit la bouche de nouveau.

— OK. Si un arrivage est imminent, j'envoie un message radio à Doumé en lui disant que j'ai récupéré des langoustes.

— Et si vous avez *vraiment* récupéré des langoustes ?

Alex eut un sourire malin.

— Quand j'ai des langoustes, je ne le préviens jamais d'avance.

CHAPITRE XII

Cette fois, la mer n'avait pas une ride et les innombrables îles et îlots de l'archipel des Bijagos se découpaient nettement à l'horizon. Pas un bateau en vue. La vedette filait à près de trente nœuds. Ils mettraient juste deux heures pour rejoindre Bissau.

Son expédition à Bubaque avait laissé Malko perplexe. Certes, il en avait appris beaucoup sur le trafic de cocaïne, mais ce n'était pas le but de son voyage... Il ne travaillait pas pour la DEA qui, d'ailleurs, se moquait de ce trafic-là et il n'arrivait pas à raccrocher ses informations avec ce qui s'était passé avant. Fred Lemon n'avait pas mis les pieds dans les Bijagos, donc les *narcos* n'avaient aucune raison de s'attaquer à lui. D'autant que la CIA ne s'intéressait pas non plus à la cocaïne.

Soudain, alors qu'ils longeaient un îlot, en face de Bissau, il se demanda si l'arrivée prochaine d'un chargement de coke n'était pas lié aux efforts pour le faire disparaître.

Il ne voyait que cette explication, alors qu'il était totalement impuissant. Mais les *narcos* ne le craignaient pas. Alors, qui ?

Qu'étaient devenus les trois Mauritaniens protégés par « Bubo » ? Jouaient-ils un rôle dans les tentatives d'élimination contre lui ? Il était de plus en plus convaincu qu'ils étaient derrière le meurtre de Fred Lemon.

Le tout était de réunir ces éléments disparates.

Le port, plein de carcasses de bateaux rouillées, était en vue. Ils contournèrent le quai des containers pour aborder dans une eau boueuse. Le Saigon Queen était toujours là. Il aperçut quelqu'un lui faisant de grands signes : Yahia à côté de la Range Rover.

— Mr Doumé m'a dit que vous reveniez maintenant, dit-il. Vous avez de la chance, la mer est belle.

Malko s'installa dans la Range. Tout semblait calme sur le port.

— Où on va, patron ?

Il hésita. Retourner au Bissau Palace pouvait présenter un risque, mais il ne s'était pas rasé depuis deux jours et avait très envie de se changer. « Bubo » était peut-être calmé.

— On va essayer le Bissau Palace, proposa-t-il. Tu crois que c'est

dangereux ?

— Ça, patron, sincèrement, je ne sais pas...

— OK, allons voir.

Tandis qu'ils roulaient, son portable couina : un SMS qu'il lut aussitôt, très court : « Le Bistrot ce soir dix heures ». Pas de signature, mais cela ne pouvait être que Djallo Samdu.

Peut-être une bonne nouvelle.

Au moment d'entrer dans le parking du Bissau Palace, Yahia regarda tout autour de lui et annonça à Malko.

— Je vais voir à la réception.

Malko attendit son retour, sur ses gardes. Lorsqu'il réapparut, Yahia arborait un large sourire.

— Ça va, patron, il est parti et il y a un mot pour vous à la réception. Je l'ai pris.

C'étaient quelques lignes d'une écriture maladroite, avec un numéro de portable : « Mon ami s'excuse pour l'autre soir, il avait beaucoup bu. Appelez-moi. »

Il retrouva sa chambre avec plaisir, en dépit de l'agréable intermède fourni par Amalia. Jusqu'au soir, il n'avait pas grand-chose à faire. Il appela Agostinha. Dès qu'il se fut identifié, la voix de la métisse se changea en miel.

— Vous êtes revenu à l'hôtel ? demanda-t-elle.

— Oui, avoua Malko, après une brève hésitation.

— J'y viens. Je serai à la piscine dans une demi-heure.

Particulièrement sexy avec un short minuscule en jean qui dévoilait ses longues jambes café au lait, Agostinha s'installa dans le transat voisin du sien et se débarrassa de son short et de son chemisier, dévoilant un minuscule deux pièces rouge, peu courant dans cette partie du monde.

Étendue sur le côté, face à Malko, ses seins magnifiques presque entièrement découverts par le bikini, elle lança d'une voix caressante et humble :

— *Me disculpe* !^[43] C'est à cause de moi que mon ami « Bubo » a voulu vous tuer.

— Pourquoi ? demanda Malko, surpris. Nous avons juste pris un verre.

— Il est très amoureux, minauda-t-elle. Je lui ai dit que vous m'aviez draguée, et, comme il avait bu beaucoup de vin de cajou, il est

devenu fou.

— Mais je ne vous ai pas draguée ! protesta Malko.

— *Claro que no* !^[44] Mais j'ai voulu le rendre jaloux...

Le résultat dépassait toutes les espérances...

— Il est calmé ?

— Oui. Vous ne m'en voulez pas ?

Il regarda la somptueuse silhouette allongée à côté de lui et soupira.

— J'aurais préféré que ce soit vrai.

Agustinha lui adressa un regard à la limite de la provocation et protesta d'une voix de petite fille.

— Je suis une femme fidèle, mais vous êtes un très bel homme.

Le poison et l'antidote.

Comme si elle en avait trop dit, elle se leva et plongea dans la piscine. Ensuite, elle resta un peu à lire et se rhabilla, lançant à Malko un regard brûlant et un « adios » plein de sous-entendus.

Cinq minutes plus tard, elle réapparaissait, visiblement contrariée.

— Ma voiture ne démarre pas ! annonça-t-elle. J'ai un rendez-vous urgent. Vous pouvez me déposer ?

— Je vais appeler mon chauffeur, dit aussitôt Malko.

Agustinha se rembrunit.

— Je ne veux pas que l'on sache où je vais. Vous ne pourriez pas me conduire vous-même ? Je vous guiderai. D'ailleurs, par discrétion, nous n'allons pas partir ensemble. Je vous attends dans l'*Avenida*.

Il était déjà debout. Se disant que c'était en plus une excellente occasion de « pénétrer » le système de « Bubo ». En un rien de temps, il fut habillé et prit sa sacoche contenant le Sig-Sauer qui ne le quittait pas. La jeune Noire l'avait précédé dans le parking.

Dès qu'il l'aperçut, Yahia vint se garer devant le perron.

Malko ouvrit la portière.

— Je vais prendre la voiture tout seul, dit-il. Vous m'attendez là.

— Bien, patron, fit le Noir sans discuter.

Malko se glissa au volant et fila vers l'*avenida da Unidade*. Agustinha était sur le bas côté, comme si elle attendait un taxi. Plusieurs passèrent d'ailleurs, ralentissant mais elle leur fit signe de ne pas s'arrêter.

Quand elle grimpa dans la Range Rover, il fut de nouveau frappé

par ses interminables jambes, découvertes jusqu'à l'aine par le mini short.

— On prend la première à gauche, après la discothèque, dit Agustinha.

Malko obéit et tourna deux kilomètres plus loin, dans un chemin de latérite, perpendiculaire à la grande avenue. Réalisant qu'il avait déjà pris ce chemin : c'était celui conduisant au « *barrio militar* » où demeurait le *narco*, Luis Miguel Carrera. L'amant probable d'Agustinha. La jeune femme était tout simplement en train de se faire conduire chez lui par Malko.

Plus salope, tu meurs.

Cette idée l'excita et il se dit qu'il n'avait rien à perdre. Tandis qu'ils cahotaient dans les trous de la latérite, il tourna la tête vers sa passagère et remarqua :

— Vous avez des jambes magnifiques...

— Ah bon !

Elle souriait, ravie.

Saisi d'une pulsion irrésistible, Malko allongea la main et la posa sur la cuisse gauche, trouvant une peau satinée. Agustinha ne retira pas la main mais serra brusquement les cuisses.

— Il ne faut pas faire cela, dit-elle d'une voix grondeuse. Si on nous voyait...

En même temps, elle ne semblait pas vraiment choquée. Malko arrivait à conduire la Range d'une main, sa libido s'éveillant en hurlant.

Pendant un moment, il zigzagua en silence entre les plus gros trous de la chaussée. Puis, profitant d'une plage lisse, il fit remonter ses doigts, atteignant l'entrejambe du short. À cet endroit, le tissu était chaud et il pouvait sentir sous ses doigts, la forme renflée et molle du sexe d'Agustinha. Celle-ci regardait droit devant elle, une main accrochée à une poignée pour ne pas être trop secouée.

En dépit des cahots, Malko accentua sa caresse. Le tissu du short était de plus en plus humide. Lui-même sentait pointer une érection, tandis que la Range Rover rebondissait de trou en trou.

C'était grisant, au milieu de ces cases minables au toit de tôle ondulée, même s'il ne savait pas comment cela allait se terminer.

— À droite, puis à gauche, fit Agustinha d'une voix un peu altérée.

Sans ôter la main qui semblait lui donner du plaisir.

Luis Miguel Carrera, assis sous sa véranda, un « Cuba Libre »^[45] à la main, surveillait les deux employés noirs en train de creuser au fond du jardin, sous un manguier. Ils avaient déjà atteint une profondeur de plus d'un mètre, mais ce n'était pas assez. Le Colombien se leva et leur cria.

— *Cojones ! Mas rapido ! Mas rapido !*^[46]

Ils accélérèrent un peu mais il faisait encore trop chaud. Les *Blancos* ne savaient pas vivre. À cette heure-là, on fait la sieste, on ne creuse pas une tombe.

Eux n'avaient aucune illusion. C'était bien ce que le *Blanco* leur avait demandé. Il fallait qu'elle ait au moins un mètre cinquante de profondeur, parce que, pendant la saison des pluies, il y avait souvent des glissements de terrain. Le Colombien reprit son Cuba Libre et jeta un coup d'œil à son énorme chronomètre Breitling en or massif garanti pour résister à 150 mètres sous l'eau. Se demandant qui pouvait bien plonger à une profondeur pareille...

Lui, n'avait jamais eu de l'eau plus haut que la taille. D'ailleurs, il ne savait pas nager.

Encore une demi-heure, et il aurait rendu un sacré service à son ami « Bubo ».

Les solutions les plus simples étaient toujours les meilleures : tuer, c'était facile, mais faire disparaître un corps, beaucoup plus difficile. C'étaient d'autres Narcos, dans la ville frontière de Ciudad Juarez, au Mexique, qui avaient inauguré la méthode ; après avoir liquidé un adversaire, ils allaient l'enterrer dans un jardin « loué » à cet effet. Les propriétaires n'osaient jamais refuser et, une fois le corps enterré, craignaient d'aller à la police, de peur de se faire accuser de complicité.

Du coup, à Ciudad Juarez, on ne trouvait plus de corps abandonnés un peu partout, ce qui était beaucoup plus propre.

Il ferait nuit dans une heure et l'enterrement se ferait de façon discrète.

Quant à lui, il quitterait la Guinée Bissau définitivement, après l'arrivée de la prochaine cargaison, pour Baranquilla.

— Arrêtez là ! fit Agostinha d'une voix étranglée.

Elle désignait une petite esplanade de latérite à côté d'une case effondrée. Malko obéit. C'était une impasse, ne menant qu'à la jungle. Machinalement, il avait ralenti sa caresse et aussitôt Agustinha insista d'une voix mourante.

— *Arriba ! arriba !* [47]

Elle voulait tout simplement un peu de tranquillité pour jouir d'un orgasme sans les horribles cahots... Malko reprit son massage. La bouche entr'ouverte, Agustinha laissait échapper une respiration de plus en plus sifflante. Soudain, son corps se tendit, partit en avant et ses cuisses se refermèrent sur les doigts de Malko.

On n'entendait plus que le chuintement de la clim...

Ce n'est qu'un long moment plus tard qu'Agustinha se redressa et lui lança un regard oblique.

— *Vamos !* dit-elle sans aucun commentaire.

Malko se dit qu'elle ne perdait rien pour attendre. Il recula et reprit sa route, guidé par elle. Un quart d'heure plus tard, il arrivait en face de la villa rose où il l'avait vue disparaître une fois. Celle du *narco*, ami de « Bubo ». Il s'arrêta devant le portail noir et lui sourit.

— Voilà, vous êtes arrivée, je pense que votre ami vous ramènera...

Agustinha ne bougea pas. D'une voix encore un peu chamboulée, elle proposa au contraire.

— Vous avez été sympa ! Venez prendre un verre. Il fait tellement chaud.

Malko se dit que c'était l'occasion rêvée pour voir le *narco* de près. Parfois, les gens sont imprudents. Sa sacoche à l'épaule, il suivit Agustinha. Celle-ci frappa au battant puis ouvrit en criant.

— *Hola ! Esta qui !* [48]

Malko aperçut une silhouette sur la véranda. Un homme de haute taille qui se leva et rentra dans le living-room, arborant un large sourire.

— *Que tal ?* [49] lança-t-il à la jeune femme.

Celle-ci présenta Malko comme un envoyé de l'Union Européenne et ils gagnèrent la véranda, où un énorme ventilateur entretenait une certaine fraîcheur. Une Noire, plutôt mignonne, surgit et le Colombien lui lança.

— Apporte du champagne pour notre invité.

Cinq minutes plus tard, elle revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blanc. Luis Miguel la déboucha, remplit les coupes et soupira :

— Un peu de civilisation ! ça fait du bien !

— Qu'est-ce que vous faites à Bissau ? demanda Malko à Luis Miguel Carrera.

— J'achète des noix de cajou pour le Venezuela, répondit le *narco*, je suis là six mois par an. C'est déjà trop. S'il n'y avait pas Agustinha...

Tout en parlant, il posa une main possessive sur la cuisse nue de la Noire, à quelques centimètres de l'endroit où Malko s'était activé quelques minutes plus tôt.

Agustinha ne broncha pas.

C'était décidément une authentique salope.

Ils trinquèrent. L'atmosphère était détendue. Le niveau du Taittinger baissant rapidement. Peu à peu, le jour tombait. Très vite, comme toujours sous les tropiques.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling.

— Je vais vous laisser, annonça-t-il, je dois retourner en ville.

Luis Miguel versa une dernière tournée de Taittinger, puis tout le monde se leva. Agustinha lui tendit la main, les yeux baissés, et le Colombien lui broya les phalanges en lui proposant de revenir pour un barbecue. On était entre gens de bon ton.

Malko se dirigeait vers la sortie lorsqu'il perçut un frôlement derrière lui. Il eut à peine le temps de se retourner pour voir le bras brandi de Luis Miguel Carrera. Quelque chose s'abattit à toute volée sur sa nuque, il eut un éblouissement et sentit ses jambes se dérober sous lui. De toutes ses forces, il ordonna à son cerveau de dire à ses doigts de saisir son pistolet, mais le courant ne passait plus...

Brutalement, il ne ressentit plus rien.

Luis Miguel Carrera contemplait le corps étendu sur la peau de panthère du living avec satisfaction. La matraque qu'il avait utilisée, du plomb enrobé de caoutchouc, était extrêmement efficace.

Au départ, il avait pensé lui tirer une balle dans la nuque mais cela faisait du bruit. Inutile d'alerter le personnel et les voisins. À cette heure-ci, les domestiques avaient regagné leurs cases et il ne restait plus que les deux jardiniers affectés à la maison, qui habitaient là. Ceux qui avait creusé la tombe improvisée.

Le Colombien se tourna vers Agustinha.

— Rentre vite la voiture, *querida* !

Sans discuter, la Noire sortit, se mit au volant de la Range Rover de Malko, actionna le bip pris dans son sac et pénétra dans la cour pour garer le 4 × 4 à côté des autres véhicules. Lorsqu'elle regagna le salon, deux Noirs, le visage impassible, étaient en train de traîner le corps de Malko en direction de la véranda.

Luis Miguel Carrera lui flatta la croupe.

— *Muito bom* ! Tu as bien travaillé. Ça a été difficile ?

Agustinha ne broncha.

— Non, pas trop. Où tu vas le mettre ?

— Au fond du jardin.

— Comme ça ! fit-elle horrifiée.

Il rit de bon cœur.

— Non, je n'ai pas envie de voir tous les urubus[50] du voisinage rappliquer. Mes types ont fait un beau trou. Juste à sa taille. Tu veux voir ?

— Non, non, fit-elle, effrayée.

Comme tous les Africains, elle était très superstitieuse. On ne s'approchait pas d'une tombe, sans un motif sérieux.

Le Colombien s'approcha d'elle et l'enlaça.

— Tu sais que tu es vachement bandante aujourd'hui ! fit-il. Je t'aime bien en short.

En même temps, il plaqua sa main sur son entrejambe. Il ne lui fallut pas une seconde pour réaliser à quel point le tissu était humide.

Il s'écarta et lâcha.

— Mais tu viens de jouir ! *Cochina* ! Ça t'a excitée de le voir tomber, hein ?

— Oui, confirma Agustinha d'une voix mourante. Ça m'a beaucoup excitée.

Si le Colombien avait su la vérité, il lui coupait les seins. Fébrilement, il commença à défaire les boutons du minishort, faisant apparaître un slip blanc. Tout à coup, son regard se fixa sur un objet tombé à terre : la sacoche de l'homme qu'on était en train d'enterrer.

— Merde ! lâcha-t-il, ils ont oublié ça.

Lâchant Agustinha, il ramassa la sacoche et fonça vers la véranda. Avant de sortir, il se retourna et lança à Agustinha.

— Quand je reviens, je veux que tu sois à poil ! J'ai la trique.

En dix enjambées, il fut dehors. Il faisait déjà presque nuit. Les deux Noirs jetaient nonchalemment des pelletées de terre dans le trou béant.

Luis Miguel Carrera y jeta la sacoche et leur lança.

— Plus vite ! Vous n’allez pas y passer la nuit : il faut faire le dîner.

Quand il revint, Agustinha n’était plus dans le living room. Il la retrouva dans la chambre, étendue sur le grand couvre-lit, entièrement nue, allongée sur le ventre.

Le Colombien poussa une sorte de rugissement. Les yeux rivés sur la croupe d’Agustinha, il arracha son pantalon de toile, son caleçon et, précédé de son érection de maréchal, se jeta littéralement sur la jeune femme. D’elle-même, elle releva les hanches pour lui faciliter le travail. Elle était tellement inondée qu’il entra en elle d’un seul coup, jusqu’à la garde, avec un grondement de plaisir.

Agustinha ferma les yeux, pensant à son orgasme précédent dans la Range Rover. Au moins, avant de mourir, le *Blanco* s’était rendu utile. Sous les coups de boutoir de son amant colombien, elle commença à gémir spasmodiquement, pensant quand même à l’homme au regard doré.

Dont elle ne connaîtrait jamais le sexe.

Les deux jardiniers commençaient à avoir mal dans les épaules. Et surtout soif ! Une bonbonne de vin de cajou toute neuve attendait dans la cuisine. Il faisait nuit noire et la fosse était à moitié remplie.

Jonas lança à son copain, après avoir vérifié que le living était désormais vide.

— Le patron est parti baiser ! On finira demain matin.

Ils jetèrent leurs pelles et se dirigèrent vers la partie gauche de la maison, le quartier du personnel. Du living room, il était impossible de voir que la tombe n’avait pas été complètement remplie.

En plus, dès la nuit tombée, il y avait souvent des serpents cracheurs.

Arrivés dans la cuisine, Jonas se précipita sur la bonbonne et en avala une bonne lampée au goulot.

Avant de la passer à son copain.

En très peu de temps, ils en eurent vidé le tiers. Des bruits

indistincts filtraient de la chambre à travers la mince cloison.

Des gémissements et de petits cris. Leur patron était en train de bien s'amuser avec Agustinha. Jonas lança mollement.

— On va finir ?

Son copain reprit la bonbonne.

— On finira demain, très tôt. Le chef ne se lève jamais avant dix heures.

CHAPITRE XIII

La douleur lancinante lui donna envie de hurler dès qu'il essaya de bouger la tête. Peu à peu, Malko reprenait connaissance. Il ouvrit la bouche et engouffra une poignée de terre meuble et odorante qu'il eut du mal à ne pas avaler. Toussant, crachant, il voulut se relever et eut l'impression qu'on avait jeté sur lui un manteau de plomb.

Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que c'était une couche de terre qui pesait sur lui !

La bouche grande ouverte, il tenta d'aspirer une large goulée d'air, mais ses poumons se remplirent à peine. Ce n'était qu'un filet d'air qui parvenait jusqu'à lui. Il réalisa alors qu'il allait mourir asphyxié s'il ne réagissait pas.

Déjà, c'était un miracle qu'un peu d'air se faufila entre les mottes de terre meuble et non tassée qui le recouvraient. Il s'arc-bouta de toutes ses forces et parvint à faire glisser une partie de la terre qui le recouvrait. À quatre pattes, le visage boueux, il aspira enfin une grande goulée d'air. Bandant tous ses muscles, il parvint à se mettre debout, secouant la terre qui le recouvrait. Il faisait nuit noire et la vue des étoiles lui réchauffa le cœur.

Sa nuque le faisait toujours autant souffrir, mais il était vivant et respirait désormais l'air tiède de la nuit à pleins poumons.

Tout lui revint d'un bloc : il avait été assommé et jeté vivant dans sa tombe...

Debout, il s'appuya au bord et tenta de remonter, mais il était encore trop faible. Il regarda, inquiet, les lumières de la maison. Personne en vue, mais il savait qu'elle n'était pas vide. Cette salope d'Agustinha l'avait bien eu...

Il se tâta la nuque, réprima un cri de douleur et dut rester immobile de longues minutes. Le cœur tordu par l'angoisse : si quelqu'un venait l'achever, il était mal. D'ailleurs, il ne s'expliquait pas pourquoi la tombe n'avait pas été entièrement refermée. Si cela avait été le cas, il n'aurait pas pu soulever le manteau de terre et serait mort asphyxié.

Il recommença à tenter de s'extraire de sa « tombe ». Son pied glissa soudain sur un objet lisse. En voulant se dégager, sa cheville se

prit dans une courroie. Il se baissa et, à tâtons, referma les doigts sur l'objet. Il tira et découvrit sa sacoche !

Fébrilement, il releva son rabat et plongea la main dedans, manquant crier de joie en sentant la crosse du Sig-Sauer. L'arme était intacte. Et, à côté, il y avait son portable !

Évidemment, les morts ne téléphonent pas et ne tuent pas. Il parvint enfin à se hisser à plat ventre sur le sol et demeura immobile, le souffle court, les yeux fixés sur les baies éclairées de la maison. Il lui fallut encore pas mal de temps avant d'arriver à se mettre debout. En station verticale, la tête lui tournait et il avait des éblouissements. Il dut se rasseoir et attendre un peu.

La main serrée sur la crosse du Sig-Sauer.

Il jeta les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling : une heure à peine s'était écoulée depuis que le Colombien l'avait assommé.

Il hésitait sur la conduite à tenir. Ignorant combien de personnes se trouvaient dans la maison, il décida d'attendre un peu, de reprendre des forces.

Il s'était presque assoupi lorsqu'il entendit du bruit et vit passer deux silhouettes devant les baies vitrées.

Un homme et une femme.

Ils disparurent et, peu après, il entendit un bruit de moteur. Luis Miguel Carrera allait raccompagner Agustinha.

Cette fois, Malko se leva : ses vertiges allaient un peu mieux, mais il manqua quand même tomber deux fois. Arrivé à la maison, il la longea et déboucha dans la cour. Il faisait très sombre mais il aperçut plusieurs véhicules le long de la maison, une Porsche Cayenne et un gros 4 × 4, à côté de sa Range Rover.

La portière n'était pas verrouillée et il se hissa à bord. La clef était sur le contact. Il n'avait plus qu'à démarrer. Seulement, le portail était fermé... Il ressortit de la voiture et alla explorer les lieux. Une guirlande d'ampoules bleues, au ras du sol, donnait un peu de visibilité. Malko put distinguer deux cellules photo-électriques de part et d'autre des battants. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'elles se déclenchent automatiquement lorsqu'un véhicule se présentait pour sortir.

Au pire, il abandonnerait la Range Rover et s'enfuierait à pied. Cependant, il se sentait trop faible et trop vertigineux pour aller très loin.

Le ronflement du moteur lui fit l'effet d'un coup de tonnerre. Il recula, fit demi-tour et ne mit ses phares qu'à la dernière seconde. Avant d'avancer doucement.

Miracle, il entendit un « clic » et le vantail gauche commença à s'écarter. Suivi du droit !

Trente secondes plus tard, Malko cahotait sur la latérite. Il tourna à droite, essayant de retrouver le parcours de son arrivée.

Hélas, il n'avait aucun point de repère. L'obscurité était totale, sauf quelques lampes à huile dans des cases. Il tourna ainsi en rond pendant presque une demi-heure, se retrouvant dans des culs de sac donnant dans la jungle. Le terrain étant rigoureusement plat, impossible de deviner où se trouvait le centre. Et soudain, il aperçut des phares devant lui. Un taxi collectif qui le croisa.

Avec l'énergie du désespoir, Malko fit demi-tour et se lança à sa poursuite, le rattrapant facilement. Ensuite, il resta derrière à bonne distance, pour ne pas l'inquiéter. Le taxi s'arrêtait tout le temps, prenant ou déchargeant des passagers. Enfin, ils atteignirent une route asphaltée bordée de maisons et de commerces.

Encore cinq minutes, et Malko aperçut l'*avenida de Unidade*. Il était sauvé !

Les élancements de son crâne lui donnaient envie de hurler. Il hésita au carrefour. La tentation était forte de retourner au Bissau Palace, de prendre une douche et de se coucher. Seulement, ses assassins allaient, tôt ou tard, s'apercevoir de sa disparition et se mettre à sa poursuite. Le Bissau Palace était le premier endroit où ils iraient...

Yahia devait s'inquiéter, lui aussi. Malko décida de commencer par là. Le portable du chauffeur répondit aussitôt.

— Ah, patron, j'étais inquiet ! fit Yahia. Vous êtes où ?

— Sur l'*avenida*. Et toi ?

— Je suis toujours à l'hôtel.

Malko réfléchit rapidement.

— Va sur le bord de l'*avenida*, je vais te prendre au passage.

— Ça va, patron.

Cinq minutes plus tard, il aperçut Yahia au bord de la route. Et s'arrêta à sa hauteur. En le voyant, le Noir sembla stupéfait.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, patron ? Vous êtes plein de terre.

— J'ai surtout très mal à la tête, fit Malko.

— Pour ça, je peux vous aider, patron, je connais un médecin africain qui a de très bonnes potions. Vous ne voulez pas aller à l'hôtel ?

— Non.

— Où on va alors, patron ?

Malko eut soudain une inspiration.

— Tu habites loin ?

— Non, dans le quartier Bandim.

— Tu as de la place pour m'héberger pour cette nuit ?

Yahia hésita à peine.

— Oui, patron, mais c'est tout petit et il n'y a pas la clim. Ma femme est partie, alors il y a un lit libre.

— OK, prends le volant et on passe à ta pharmacie avant.

Ils changèrent de place. Malko pouvait enfin se détendre. Ce qu'il lui fallait, dans cette ville définitivement hostile, c'était le temps de se retourner et, surtout de se reposer. Il voyait à peine défiler les lumignons. Yahia s'arrêta à une échoppe du marché Bandim et revint avec un flacon qu'il montra à Malko.

— Vous prenez ça avec une Cristal et, demain, vous n'avez plus mal au crâne !

Ou alors, il a explosé.

Malko souffrait tellement qu'il avait envie de hurler. Chaque cahot était un supplice. Enfin, ils stoppèrent devant une case au toit de tôle ondulée et Yahia gara la Range Rover derrière, avant de faire les honneurs du propriétaire à Malko.

C'était rustique : une pièce à vivre avec, dans un coin, un réchaud à gaz, et deux chambres minuscules. Yahia alluma une petite lampe à huile et Malko y vit un peu mieux. Ensuite, le chauffeur prit dans un fût une bouteille de bière et sa fiole « magique ».

— Voilà, il faut boire cela, patron.

Malko s'exécuta : cela avait un goût horrible. Même la bière ne le fit pas passer ; il préférerait ne pas savoir avec quoi cette mixture était faite. En plus, il se sentait sale, plein de terre.

— Patron, vous voulez vous laver ?

— Oui.

— C'est dehors.

Il mena Malko jusqu'à un carré de sol bétonné au-dessus duquel pendait un tuyau.

— Ça va, dit-il, ils ont rempli le réservoir hier !

Il tourna un robinet et un jet d'eau tiède se mit à couler sur la tête de Malko.

Merveilleux ! Il avait l'impression de revivre. Peu à peu, il se

débarrassa de ses vêtements, ne gardant que son slip. Soudain, l'eau s'arrêta. Yahia lui lança.

— Il faut en garder pour demain, patron...

Malko était trop fatigué pour discuter. Il rentra dans la case et Yahia lui tendit ce qui ressemblait à une serviette, en beaucoup plus sale. Il s'essuya comme un zombie et faillit tomber, pris d'un brusque vertige...

Yahia le prit par le bras et l'emmena jusqu'à la chambre où Malko se laissa choir sur un lit minuscule, étroit comme une banquette et dur comme du bois.

— Ça va, patron, je vais dormir dehors, annonça Yahia.

— Personne ne sait où tu habites ?

Le Noir sourit.

— Les Blancs ne s'intéressent pas à ça, patron.

— Et « Bubo » ?

Nouveau sourire.

— Je ne suis qu'un insecte pour lui ! Bien sûr, il pourrait trouver, mais pas comme ça, le soir. Les gens se couchent tôt. Il faudra voir demain.

Malko était déjà allongé. Grâce à la tiédeur de l'air, il n'avait pas froid. Il réalisa soudain que le chauffeur lui avait donné son lit et s'était allongé sur des sacs dans la pièce de séjour...

Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête et, soudain, miracle, il s'aperçut que son horrible migraine diminuait !

Décidément, en Afrique, il fallait s'attendre à tout, même aux bonnes surprises.

Il tâta l'arrière de son crâne et retint un cri de douleur. Il n'était pas sorti de l'auberge. Avant de basculer dans le sommeil, il s'assura que sa sacoche ouverte était contre le lit. Presque sans bouger, il pouvait atteindre le Sig-Sauer.

Malko se réveilla en sursaut, piqué par un moustique qui continua à bourdonner autour de lui. Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient 3 h 35. Et, il n'avait plus mal au crâne, seulement la nuque raide !

Les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il se mit à réfléchir à la

suite des événements. Décemment, il ne pouvait pas prendre pension chez Yahia. Dès le lendemain, il y avait beaucoup de chance pour que ses assassins – au minimum Agostinha et Luis Miguel Carrera – s'aperçoivent qu'il était toujours vivant.

Ne serait-ce qu'à cause de la disparition de la Range Rover.

Tant qu'il se terrait là, il serait tranquille. Ensuite, il aurait à ses trousses les deux groupes les plus dangereux de Bissau : les *narcos* et « Bubo ».

Qui s'étaient alliés pour le tuer.

La même question lancinante revenait : pourquoi ?

Il se rappela son rendez-vous de la veille avec Djallo Samdu qu'il avait complètement zappé. Dès qu'il ferait jour, il l'appellerait. Il lui restait quelques heures pour prendre une décision : ou s'envoler sur le premier vol quittant Bissau, ou rester affronter ses assassins. Avec des moyens de plus en plus limités.

Il sourit amèrement dans l'obscurité : lui, le représentant de l'Agence de renseignement la plus puissante du monde, il devait la vie sauve à un chauffeur guinéen au grand cœur et se retrouvait traqué comme un malfaiteur.

CHAPITRE XIV

À peine les battants du portail ouverts, Luis Miguel Carrera poussa un effroyable juron : les phares de la Cayenne éclairaient le box des voitures et la Range Rover de l'agent de la CIA n'y était plus !

On ne pouvait pas l'avoir volée pour deux raisons : d'abord, on ne pouvait pas ouvrir le portail de l'extérieur sans le bip. Ensuite, personne ne se serait risqué à le voler, LUI.

Il sauta de la Cayenne, empoigna une torche électrique et pénétra en coup de vent dans la maison, la traversant pour gagner le jardin. Un seul coup d'œil à la tombe ouverte lui suffit. Il se rua vers le quartier des domestiques, enfonça la porte d'un coup de pied et, les éblouissant avec sa torche, arracha à coups de pieds de leur couche les deux jardiniers. En voyant la bonbonne de vin de cajou, il n'eut pas besoin d'explication.

Lorsqu'il eut terminé de les bourrer de coups de pieds, les deux Noirs étaient recroquevillés sur le sol en chien de fusil, gémissant doucement, mais résignés.

Le Colombien leur jeta un regard haineux. En Colombie, il leur aurait mis à chacun une balle dans la tête, mais, ici, il n'était pas chez lui ; pour un Blanc, tuer deux Noirs n'était pas indiqué.

— Rebouchez la tombe ! hurla-t-il. Tout de suite ! Sinon, je vous chicotte à mort.

Terrifiés, les deux jardiniers se glissèrent dans le jardin et se remirent au travail dans l'obscurité.

Luis Miguel Carrera regagna le living room et se laissa tomber dans le canapé, accablé. Qu'allait-il dire à son « partenaire », « Bubo » ? À qui il avait annoncé triomphalement que le problème était réglé. L'Amiral Na Tchuto lui avait simplement reproché de ne pas avoir apporté la tête de la victime pour qu'il puisse la montrer à ses associés de l'AQMI. Luis Miguel Carrera avait juré de faire rouvrir la tombe pour y prélever la tête de l'agent de la CIA. Cette demande ne le choquait absolument pas : c'était courant en Colombie et au Mexique pour impressionner ceux qui pensaient mal. Or, désormais, il n'avait ni la tête, ni le corps... Il regarda sa montre : deux heures du matin. À cette heure-là, « Bubo » ne répondait jamais.

Surtout après ce qu'il avait bu. Le Colombien gagna sa chambre et arracha sa chemise : il ne voyait qu'une seule solution : retrouver le « mort » et, cette fois, en venir à bout pour de bon. Seulement, lui, à Bissau, n'avait pas la main d'œuvre nécessaire... Il devait se reposer sur son associé.

Il se coucha mais eut du mal à trouver le sommeil.

Malko fut réveillé par le jour. D'abord, il crut qu'il se trouvait dans une gangue d'argile. Impossible de se plier. Il réussit enfin à se mettre assis. Sa nuque semblait avoir été coulée dans du béton, mais il n'avait plus l'effroyable migraine de la veille. Il se leva et faillit retomber, bousculant un mur : les vertiges, eux, n'avaient pas disparu.

Il s'assit sur son lit et une voix demanda :

— Vous voulez du café, patron ?

Il hocha silencieusement la tête et regarda ses vêtements, qui n'étaient plus qu'un tas de boue séchée. L'idée de les remettre lui donnait la nausée, mais il ne pouvait pas se promener nu dans Bissau.

Le café lui fit du bien. Impératif absolu, repasser par l'hôtel se changer.

— On va au Bissau Palace, dit-il à Yahia.

Son pantalon était raide de boue et sa chemise tenait debout toute seule... Ils prirent la route de l'hôtel. Le soleil se levait à peine mais il y avait déjà une circulation intense. Il se demanda ce qu'allaient faire ses adversaires. Il représentait donc un risque pour eux, non sur le plan local, car parsonne ne s'attaquerait au tandem Carrera-« Bubo », mais à cause de ce qu'il était, potentiellement, capable de découvrir...

La façade du Bissau Palace lui parut magnifique. Le hall était vide et il fonça vers sa chambre. Ce n'est qu'en ressortant de la douche exigüe qu'il recommença à penser.

Passant d'abord en revue sa messagerie. Il trouva tout de suite celui de Djallo Samdu, qui l'avait attendu une heure et lui fixait un nouveau rendez-vous pour le soir même, à la même heure, au même endroit.

Changé, rasé, lavé, il décida de ne pas rester à l'hôtel. Il ne voyait qu'une façon de contre-attaquer : retrouver celle qui l'avait amené dans ce piège. Visiblement, Agustinha n'était pas *que* le jouet sexuel de « Bubo » et de Luis Miguel Carrera. Sinon, ils ne l'auraient pas utilisée

comme appât. Donc, elle devait savoir beaucoup de choses. Celles que Malko voulait apprendre, justement.

Une seule personne pouvait l'aider : Frank Martal, le garagiste.

« Bubo » s'était levé à sept heures, laissant Agustinha dormir et filant aussitôt, avec son escorte, à l'hôtel Uaque. Il avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle aux Mauritaniens. Plus rien ne s'opposait à ce que leur Émir vienne à Bissau sceller l'accord avec les *narcos*.

Lorsqu'il arriva au bord de la piscine vide du Uaque, les deux Mauritaniens étaient déjà en train de prendre du thé, un tapis de prière étalé à côté d'eux. « Bubo » s'attabla et annonça sobrement.

— C'est fait.

— Il est mort ? demanda Sidi Oulm Sidani.

— Mort et enterré. Dans le jardin de Luis Miguel. Ma copine l'a attiré là-bas hier soir et, couic... Il faut que vous annonciez la nouvelle à Mokhtar Ben Mokhtar. Vous avez des nouvelles ?

— On va en avoir. Il appelle dans un quart d'heure. Pour l'autre, c'est sûr ? « Bubo » fit les gros yeux.

— J'ai l'habitude de mentir ?

Ils attendirent en silence l'appel du Thuraya, perdu quelque part dans le nord Mali. Il vint sept minutes plus tard, mais la communication n'était pas fameuse. En plus, le Thuraya faisait office de GPS, permettant de localiser son utilisateur.

La conversation en arabe fut très brève.

— L'Émir accepte de venir, annonça Sidi Oulm Sidani. Il part aujourd'hui d'Almoustarat. Il va lui falloir entre cinq et six jours pour arriver à la frontière de Guinée-Conakry. Il faudrait aller l'accueillir là-bas.

— Pas de problème, assura « Bubo », je vais annoncer la bonne nouvelle à Luis Miguel.

Il allait falloir coordonner tout cela. Mais c'est le cœur léger que « Bubo » reprit la route de Bissau. Son portable sonna cinq minutes plus tard.

— Tu as pensé à la tête ? demanda onctueusement Sidi Oulm Sidani. Il faudra absolument la montrer à l'Émir. C'est un homme très méfiant.

— Pas de problème, assura « Bubo », ces cons avaient oublié de la prendre ; ils s'en occupent ce matin. Après, je la mets dans le congélo, chez moi. Le groupe marche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ajouta-t-il avec un gros rire heureux.

Il avait tué assez de gens pour savoir, qu'avec la chaleur tropicale, les cadavres se mettent très vite à sentir.

En s'arrêtant dans le jardin de sa maison, il aperçut la Cayenne de Luis Miguel Carrera. Le Colombien devait lui avoir apporté la tête de l'agent de la CIA.

Tout baignait.

Frank Martal contemplait pensivement Malko. Avec respect.

— Vous avez vraiment eu du pot ! soupira-t-il. Enfin, ce n'est pas une surprise : les Bissau Guinéens sont les plus paresseux de toute l'Afrique : ils le reconnaissent eux-mêmes. Et pourtant, la compétition est sévère.

Malko, mal à l'aise sur sa chaise de bois, le relança.

— Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Un éclair ironique passa dans le regard du concessionnaire Rover.

— Je n'ai pas varié. Foutez le camp. Sinon, la prochaine fois, ils s'assureront que vous êtes vraiment mort avant de vous enterrer. Comme il n'y a pas d'avion avant deux jours, le mieux est de filer jusqu'à Ziguinchor, au Sénégal. Vous laisserez la Range à Mpak, le village frontière, et vous prendrez un taxi jusqu'à Ziguinchor. De là, il y a des avions pour Dakar.

» Yahia ramènera la voiture.

Malko le fixa.

— Et si je reste ?

Frank Martal eut un geste découragé.

— Vous êtes maso ou quoi ? Personne ne va vous protéger. Personne. Ils auront votre peau, très vite. Vous en savez trop.

— Si je vais trouver la ministre de l'Intérieur et que je lui raconte ce qui est arrivé, elle ne bougera pas ?

— Elle s'enfermera à double tour dans son bureau, prédit Frank Martal. Et elle appellera peut-être même « Bubo », afin de bien montrer de quel côté elle est.

— OK, conclut Malko. Je vais suivre votre conseil, mais seulement dans vingt-quatre heures.

— Pourquoi ?

— J'ai un rendez-vous important et quelque chose à faire.

Le garagiste hocha la tête.

— Vous prenez des risques, mais c'est votre problème. Rien d'autre ?

— Si ? Vous savez où habite Agostinha Kondavo ?

Frank Martal se figea.

— Vous voulez aller la trucider ?

— Non. J'ai une autre idée.

Frank Martal secoua la tête.

— Je ne sais pas. J'ai juste son portable. D'ailleurs, il faut que je l'appelle, la pièce pour son lecteur de DVD est arrivée.

Il aperçut l'éclair dans les yeux dorés de Malko trop tard, et regretta d'avoir parlé trop vite.

— Vous pourriez l'appeler ? suggéra d'une voix douce Malko.

Frank Martal se figea.

— Vous voulez que je me suicide, ou quoi ?

— Pas du tout, assura Malko, je ne suis pas idiot. Je ne vais pas l'attendre ici, mais la suivre discrètement. Elle ne saura jamais comment je l'ai retrouvée. Je crois que vous gagnez beaucoup d'argent avec la Station de Dakar, en leur louant des voitures, souligna-t-il. Ce serait bête que cela s'arrête.

Le silence se prolongea longtemps. Puis le concessionnaire Rover céda avec un soupir.

— Ça va !

Il ouvrit un carnet, y prit un numéro et le composa sur son portable. Malko comptait les sonneries. À la septième, une voix endormie répondit. Une voix de femme.

— Agostinha ?

Malko n'entendit pas la réponse mais Frank Martal enchaîna :

— Je viens de recevoir votre pièce. Elle est arrivée par la route de Ziguinchor. Vous pouvez passer quand vous voulez.

Il coupa et lança à Malko.

— Elle vient à midi. Mais ce sera peut-être une heure. Il faut une demi-heure pour changer sa pièce. Maintenant, foutez le camp, je ne

veux plus jamais vous revoir. Ne prenez pas Yahia, c'est trop dangereux.

Une fois ressorti du chantier, Malko gagna l'*avenida Pansau Na Isna* et se mit à la recherche d'une planque. Après avoir pas mal tourné, il revint sur ses pas. Juste avant l'entrée du garage Rover, il y avait deux entrepôts où chargeaient des camions. Il pénétra dans l'un d'eux, contourna un camion et s'immobilisa à un endroit d'où il pouvait surveiller la grille de la concession Rover-Mitshubishi.

Agustinha ne s'attendait pas à le voir, donc elle ne serait pas sur ses gardes. La Breitling indiquait onze heures. Il avait le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, après l'avoir interceptée.

Encore fallait-il qu'elle soit seule.

Il revit le regard triste de Yahia lorsque Frank Martal lui avait intimé l'ordre de rester là, pour le moment. Prudent, Malko sortit le Sig-Sauer de sa sacoche et le posa sur le plancher. Invisible de l'extérieur. Des Noirs circulaient autour de lui, sans s'occuper de ce Blanc, qui vivait dans un autre monde que le leur.

Les yeux de saurien de « Bubo » semblaient avoir doublé de volume. Atterré, il avait écouté le récit de Luis Miguel Carrera, pensant que le ciel lui tombait sur la tête... Les gens de l'AQMI n'étaient pas des plaisantins, donc l'Émir Mokhtar Ben Mokhtar était parfaitement capable de repartir si on ne lui présentait pas la tête de l'agent de la CIA. Celle-ci, avec ses moyens colossaux, le terrifiait. Luis Miguel Carrera rompit le silence.

— Il n'y a que deux solutions. Soit on le retrouve et on finit le travail, soit on trouve une autre tête...

« Bubo » hocha la sienne.

— Il n'y a pas beaucoup de Blancs ici, à Bissau. Et ce sont surtout des Portugais, ils sont tous bruns...

— Une tête bien abîmée, objecta Luis Miguel Carrera, ça peut se maquiller. Il n'y a qu'à demander à Agustinha de la teindre... Et puis, s'il arrive dans cinq jours, on peut dire qu'on a eu une panne de groupe électrogène. Et lui en montrer une bien pourrie.

» En tout cas, il faut le retrouver. Le principal, c'est que l'Émir soit en route.

— Il y a aussi une possibilité, avança Luis Miguel Carrera. C'est que

cet enfoiré se soit tiré. Il a quand même dû avoir peur...

— Ce serait l'idéal, soupira « Bubo ». Mais il n'y a pas d'avion aujourd'hui. Rien avant mardi.

— Faudra mettre une surveillance. Si on peut le tuer avant qu'il embarque, ce n'est pas plus mal...

Malko, abruti de soleil, en dépit de la clim mise à fond, luttait contre l'endormissement. Le soleil tapait féroce sur le toit de tôle de la Range et il était en nage.

Sa Breitling indiquait 12 h 35.

À une heure pile, le museau blanc d'une RAV 4 apparut, passa devant lui, s'engouffrant dans la carrosserie Rover. Hélas, à cause des glaces fumées, il ne put voir qui conduisait : cela pouvait être un chauffeur.

Il se déplaça, de façon à voir le véhicule de face lorsqu'il repasserait.

Le 4 × 4 réapparut quarante minutes plus tard et, cette fois, à travers le pare-brise, il distingua nettement Agostinha au volant, balançant la tête au rythme de son lecteur de CD tout neuf. Malko avança juste assez pour voir dans quelle direction elle tournait et démarra.

Elle continua vers la mer, puis tourna à droite dans la *rua do 3 de Agosto*, et, ensuite, à gauche, traversant les anciennes mangroves transformées en rizières, longeant la côte vers l'ouest. Elle devait donc aller *barrio de los ministros*, retrouver « Bubo ».

Malko attendit d'être sur la longue ligne droite, totalement cernée par les rizières, puis accéléra. La RAV 4 se laissa doubler. Il aperçut fugitivement le profil d'Agostinha, bercée par sa musique.

Après l'avoir doublée, il commença à se rabattre lentement vers la droite. De façon à éviter un choc des deux véhicules, mais aussi, qu'elle se dégage. Il finit par s'arrêter en travers, la bloquant totalement. Il sauta de la Range et courut pour ne pas lui laisser le temps de faire une marche arrière.

Ouvrant la portière droite, il se laissa tomber à côté d'elle avec un sourire et lança.

— *Bom dia*, Agostinha !

La jeune Noire poussa un hurlement qui fit vibrer les glaces. Les

deux mains crispées sur le volant, elle fixait Malko comme si c'était un fantôme.

CHAPITRE XV

Agustinha semblait pétrifiée.

Lorsque Malko allongea le bras dans sa direction, elle bondit vers la glace, s'incrystant contre la porte, pour qu'il ne la touche pas. Il voyait toutes sortes de choses passer dans son regard affolé... Pour une Africaine élevée au milieu de multiples superstitions, un homme qu'on a vu jeter dans une tombe et qui réapparaît, ne peut être qu'un fantôme, un mort-vivant.

Doté de pouvoirs extrêmement maléfiques.

— Agustinha, dit Malko d'une voix douce, je ne suis pas mort, mais j'aurais dû l'être. À cause de vous.

Il voyait ses lèvres trembler, sa mâchoire crispée. Un véhicule passa sur la route et Malko réalisa qu'il ne pouvait pas s'éterniser là.

— Vous alliez chez « Bubo » ? demanda-t-il.

Elle mit plusieurs secondes à incliner la tête affirmativement.

— OK, fit Malko, nous allons repartir ensemble, fit Malko, mais chez vous. Pour bavarder. Garez votre voiture, on va prendre la mienne.

Avec des gestes absents, Agustinha recula et gara la RAV 4 sur le terre-plein du bas côté.

— Descendez ! ordonna Malko.

Elle obéit et il fit aussitôt le tour pour lui ouvrir la portière. Cependant, elle semblait tellement choquée qu'il ne craignait pas grand-chose.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— *Avenida do Unidade*, fit-elle d'une voix blanche. En face de la mosquée verte.

Ils durent retraverser toute la ville. Agustinha n'ouvrait pas la bouche, jetant parfois un coup d'œil en coin à Malko, les mains nouées sur ses genoux. Elle avait repris sa tenue habituelle : chemisier blanc et jean. Son portable sonna, du fond de son sac, mais elle ne réagit pas.

Au bout d'un moment, elle lui désigna des maisons en contrebas de la route. Des appartements regroupés autour d'un grand patio, où habitaient surtout des étrangers.

Il se gara à l'intérieur du patio et la suivit.

L'appart était modeste : une petite entrée, un living grand comme un mouchoir de poche, ouvrant sur une alcôve où se trouvait un grand lit. Pas de clim, mais un grand ventilateur. Heureusement, la température était supportable.

Agustinha se laissa tomber dans un petit fauteuil, ne quittant pas Malko des yeux. Pas encore remise de son choc. C'est lui qui brisa le silence.

— Quand vous m'avez emmené chez Luis Miguel Carrera, vous saviez ce qui allait arriver ?

Elle mit plusieurs secondes avant de laisser tomber un « oui » imperceptible.

— Qui vous a demandé ce service ?

De nouveau, il dut tendre l'oreille pour entendre « Bubo ».

— Vous savez pourquoi ?

La Noire secoua la tête.

— Non.

Visiblement, son amant ne lui disait pas tout.

— Vous pensiez que j'étais mort ?

De nouveau, la terreur envahit les yeux d'Agustinha, mais elle ne put que bredouiller des mots incompréhensibles. Peu à peu, elle se « réchauffait » et Malko vit un peu de vie dans ses grands yeux sombres.

D'une voix timide, elle demanda.

— Vous allez me tuer ?

— Cela dépend. Vous voulez vous racheter ?

Bizarrement, elle fit un rapide signe de croix et souffla.

— Oui.

— Parfait, dit Malko. Rien ne vous arrivera si vous faites exactement ce que je dis. D'abord, bien entendu, vous ne dites ni à « Bubo » ni à Luis Miguel Carrera que vous m'avez vu. D'ailleurs, ils risqueraient de vous tuer. À propos, Luis Miguel est aussi votre amant ?

Elle inclina la tête affirmativement et, dans la foulée, se méprenant sur le sens de la question de Malko, demanda timidement.

— Vous voulez coucher avec moi ?

C'est une possibilité à laquelle il n'avait pas pensé, pour le moment, mais, apparemment, elle se souvenait de leur flirt dans la

Range, lorsqu'elle le menait à l'abattoir.

— Non, assura Malko, je veux que vous me disiez désormais tout ce qui se passe entre « Bubo » et Luis Miguel. Et aussi avec ses « amis » mauritaniens. Vous les connaissez ?

Il avait posé sa question un peu au hasard.

— Oui, souffla Agustinha, ils sont restés quelques jours dans la maison du *barrio dos ministros*.

— Vous savez où ils sont maintenant ?

— Dans un hôtel désaffecté, sur la route de Mansoa, le Uaque, qui est contrôlé par « Bubo », je crois. C'est lui qui les a emmenés là-bas.

— Pourquoi « Bubo » les protège-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Il est très pratiquant ?

Agustinha le fixa avec surprise, ne comprenant pas visiblement ce qu'il voulait dire.

— Il va à la mosquée ? compléta Malko.

— Non, jamais.

Donc ce n'était pas une complicité religieuse. Il avait quand même une information capitale. Il regarda sa Breitling. Cela faisait presque une heure qu'il avait intercepté Agustinha. C'est là où cela devenait délicat.

— Vous avez un double de clefs d'ici ? demanda-t-il.

Elle se leva et alla prendre dans une vasque deux clefs qu'elle lui tendit.

— Bien, conclut-il, je vais vous ramener à votre voiture et vous continuerez votre journée comme si de rien n'était. Vous allez me donner le numéro de votre portable. Je vous laisserai des messages et je viendrai vous voir ici.

Elle annonça les sept chiffres de son portable qu'il nota et il se leva.

— On y va !

Lorsqu'ils franchirent la porte, elle s'immobilisa, à quelques centimètres de lui, et souffla.

— Vous êtes vraiment vivant ?

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Oui.

Elle n'ouvrit pas la bouche jusqu'à l'*avenida do 3 do Agosto*. Malko posa sa main sur sa cuisse, lorsqu'ils s'arrêtèrent.

— Agustinha, tout se passera bien, si vous ne dites rien à personne. Sinon, ils vous tueront avant de me tuer ; d'habitude, vous dormez chez vous ou chez « Bubo ».

— Cela dépend.

— Il vient dormir chez vous ?

— Jamais. Il n'aime pas, il veut être entouré de ses soldats.

Ce qui permettait de la revoir sans trop de risques. Il s'arrêta derrière la RAV 4.

— Allez-y, Agustinha.

Il la regarda monter dans son 4 × 4. Elle s'y reprit à trois fois pour démarrer, calant chaque fois. La rencontre l'avait sérieusement secouée...

Cela faisait une alliée de plus, éminemment friable : quelqu'un qui trahit, peut à nouveau changer de camp. Si « Bubo » se doutait de quelque chose, elle ne tiendrait pas cinq minutes devant lui.

Il fit demi-tour et reprit la direction du centre. Même s'il progressait, il n'avait toujours pas répondu à la question principale : quel était le lien entre l'AQMI, les *narcos* et « Bubo ».

Au moment de se diriger vers la concession Rover, il changea d'avis : d'abord vérifier la localisation de l'hôtel Uaque, la planque des Mauritaniens de l'AQMI. Il remonta donc l'*avenida do Unidade*, passant devant l'aéroport et fila en direction de Safim. Peu de circulation. Il passa Nhacra, continuant vers Mansoa. Jetant de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur. « Bubo » connaissait sa voiture et s'il tombait sur lui sur cette route déserte, l'enquête de Malko s'arrêterait définitivement.

Il commençait à se dire qu'Agustinha lui avait raconté n'importe quoi lorsque, trois kilomètres avant Mansoa, il aperçut, planté sur le côté droit de la route, un grand panneau à la peinture délavée, annonçant : « Hôtel Uaque. Climatisation. Piscine. Prix modérés ».

En dépit de son envie d'emprunter la piste qui menait à cet hôtel, il continua sur Mansoa. L'endroit était sûrement surveillé. Inutile de prendre des risques inutiles. Il n'y avait plus qu'à retourner chercher Yahia, en priant pour qu'Agustinha n'ait pas été tout raconter à « Bubo ». La taille de son cerveau oscillant entre le pois chiche et la tête d'épingle, on pouvait craindre le pire.

Agustinha avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle lorsque les talons de ses escarpins raclèrent le bois sonore du living room de « Bubo ».

Celui-ci n'était pas seul. Luis Miguel Carrera fumait un cigare dans un coin.

— On t'attendait pour déjeuner ! lança « Bubo ». Mais avant, je voudrais te poser une question.

Agustinha se laissa tomber sur un pouf en fausse panthère, au bord de la nausée. Il savait ! La voix de son amant demanda d'un ton moqueur.

— Tu t'y connais en teinture ?

La Noire le regarda, tombant des nues.

— En teinture ? répéta-t-elle, quelle teinture ?

— Pour les cheveux. Tu ne t'es jamais teinte en blonde ? demanda « Bubo » moqueur.

Non, elle ne s'était jamais teinte en blonde.

— Tu sais où on trouve de la teinture pour faire des cheveux blonds ?

— Pour une femme ?

Luis Miguel pouffa.

— Non, pour un homme. Enfin, c'était un homme. Bref, si on te donne une tête avec des cheveux noirs, tu peux nous fabriquer un blond ?

— Oui, je crois, mais...

— OK, conclut « Bubo », on va manger les gambas.

Luis Miguel Carrera déboucha une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé qu'il avait apportée et remplit les verres. Il avait découvert le champagne français en Europe et ne pouvait plus s'en passer. Moitié sérieux, moitié hilare, il lança :

— Il n'y a plus qu'à trouver, d'ici l'arrivée de notre Émir, une belle tête de Blanco. Parce que je crois que notre enfoiré s'est tiré hors du pays.

« Bubo » ne répondit pas. Un Noir, c'eût été facile. Pour un Blanc, c'était plus difficile. Tout simplement parce qu'ils n'étaient pas nombreux à Bissau. Et qu'ils se connaissaient tous... Comme s'il avait deviné ses pensées, Luis Miguel Carrera, après avoir vidé son verre de Taittinger, dit d'un ton égal.

— Dans l'archipel, il y a des Blancs qui vivent tout seuls... J'en

connais un qui vous a chié dans les bottes. Je le verrais bien en blond...

Yahia émergea de l'ombre d'un hangar en apercevant Malko. Celui-ci monta l'escalier menant au bureau de Frank Martal qui l'accueillit avec un regard inquiet.

— Alors ?

— Alors, rien, répliqua Malko. Je l'ai suivi pour savoir où elle habitait : un appart dans l'*Avenida da Unidade*, juste en face de la mosquée, où il manque un minaret.

— Je vois ! fit le concessionnaire Rover. Plusieurs secrétaires d'ambassades habitent là. Elle devait avoir ça quand elle était hôtesse pour la TAP. Ce n'est pas loin de l'aéroport. À propos, j'ai des nouvelles. Pas des bonnes nouvelles.

— Quoi ?

— C'est de nouveau chaud pour vous. La réceptionniste du Bissau Palace m'a appris – c'est une copine – que des militaires vous avaient demandé et qu'il y a un pick-up plein de soldats dans le parking. Des hommes de « Bubo » d'après leur T-shirt. J'ai l'impression qu'ils ne vont pas vous lâcher. Il ne faudrait pas trop vous montrer en ville.

— Où pourrais-je dormir ?

Frank Martal laissa tomber, sans appel.

— Pas chez moi... Même chez Doumé, c'est risqué. Il y a trop de passage.

Il ne pouvait quand même pas dormir dans la voiture !

— Il n'y a pas d'autre hôtel en ville ?

— Si, des appart'hôtels. Mais les Blancs n'y vont pas. Sauf pour sauter des putes. Vous feriez mieux de filer de Bissau.

Malko ne répondit pas ; l'idée d'avoir été vivant dans sa tombe l'agaçait prodigieusement. Il n'avait pas l'intention de quitter la Guinée Bissau, sans avoir réglé ses comptes. Et, accessoirement, rempli sa mission pour la CIA.

Pour l'instant, il était obligé de rester en ville, à cause de son rendez-vous avec Djallo Samdu.

Le seul endroit où il pouvait se réfugier était l'appartement d'Agustinha. C'était quitte ou double. Si elle avait parlé, on l'y attendait.

— OK, conclut-il, je vais encore garder la Range, mais sans Yahia.

Frank Martal ne fit aucune objection... En redescendant, Malko trouva le chauffeur déjà au volant de la Range.

— Où on va, patron ? demanda-t-il avec un large sourire.

— Tu restes là, dit gentiment Malko. Aujourd'hui, tu peux te reposer. Je vais me débrouiller tout seul. On verra demain.

S'il y avait un lendemain...

Il ressortit de la concession, le regard glué dans le rétroviseur, sans rien voir d'inquiétant.

Après avoir remonté l'*Avenida da Unidade*, il tourna dans un chemin parallèle en contrebas, passa devant l'appart d'Agustinha et alla garer sa Range 500 m plus loin sur le bas-côté, entre plusieurs camions. Les Range Rover pullulaient à Bissau et la sienne n'avait aucun signe distinctif.

Il revint sur ses pas à pieds et inspecta le patio. Aucune trace de la voiture d'Agustinha. L'appart était comme il l'avait laissé. Il en fit le tour, découvrant dans la cuisine une fenêtre qui permettait de sortir par derrière, en cas de besoin.

Rassuré, il laissa la clef dans la serrure et alla s'étendre. Terrassé par la fatigue, et la tension nerveuse.

CHAPITRE XVI

Malko demeura strictement immobile, le poulx à 200, guettant la porte. Il avait saisi le Sig-Sauer qui avait déjà une cartouche dans la chambre et abaissé silencieusement le cran de sûreté.

S'attendant à chaque seconde à voir la porte voler en éclats sous les coups de crosse.

Il regarda ses vêtements posés sur une chaise. En quelques secondes, il pouvait s'habiller et s'enfuir par la cuisine. Mais si c'étaient ceux qu'il craignait, le bâtiment risquait d'être cerné...

De nouveau, quelques coups timides furent frappés au battant, puis le silence retomba. Il entendit ensuite un froissement et aperçut un papier glissé sous la porte. Il se leva aussitôt pour le récupérer. Quelques mots en portugais. Il lisait suffisamment cette langue pour comprendre que la voisine d'Agustinha, une certaine Maria-Teresa, lui demandait si elle voulait toujours vendre sa RAV 4...

C'est presque tordu d'un fou rire nerveux qu'il se remit sur le lit.

Il avait vraiment besoin d'un break...

Du coup, il s'assoupit rapidement et, lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit...

Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient 8 h 36. Il avait largement le temps pour son rendez-vous avec Djallo Samdu.

Luis Miguel Carrera semblait d'excellente humeur. Il était reparti chez lui après le déjeuner et venait de revenir.

— Je crois que j'ai la solution, lança-t-il. Un type qui vit tout seul sur la Ilha de Uracane. Pendant la saison de pêche, il reçoit des gens, mais maintenant, il n'y a personne. En plus, c'est un sale con, il avait refusé qu'on utilise sa plage.

» Je vais envoyer deux de mes gars, ceux qui sont à Quinhamel, avec un « go-fast ». Et ils vont nous ramener ce dont on a besoin. C'est-à-dire sa tête...

— Il est blond ? demanda « Bubo ».

— Non, mais c'est un *Blanco*. Agustinha lui fera une belle teinture... Et toi, tes mecs n'ont pas encore retrouvé cet enculé d'Américain ?

Les deux hommes se trouvaient dans le living room de la somptueuse villa du *barrio dos Ministros*. Agustinha était partie en ville acheter de la teinture blonde...

« Bubo » se rembrunit.

— Il a dû quitter le pays ! Il n'est pas reparu à l'hôtel de toute la journée. Les gens de Rover ne l'ont pas vu, mais il a laissé son chauffeur. Ils prétendent ne pas savoir où il se trouve. J'ai envoyé un copain de la Sécurité Militaire visiter les hôtels, le Coimbra, le Lobato, le Maraica. J'ai aussi des types qui tournent dans la ville.

» S'il est encore là, on va le trouver.

» Ensuite, on l'amène ici et je vais moi-même lui couper sa sale tête de *Blanco*.

Luis Miguel Carrera approuva de la tête.

— De toute façon, s'il s'est tiré, on a une solution de rechange. Tu as des nouvelles de l'Émir ?

— Il est en route, normalement.

« Bubo » jeta un regard intrigué à son vis-à-vis.

Avec une pointe de jalousie.

— Pourquoi tu as besoin de ces fous de l'AQMI ? C'est eux qui attirent les Américains. Avant, ils ne sont jamais venus dans le coin. Pourtant, moi, je t'assure un bon débarquement, non ?

— *Claro que si !* assura chaleureusement le Colombien.

Ce n'était pas le moment de se brouiller avec son puissant protecteur.

— Alors ?

— Alors, rétorqua le *narco*, ce n'est pas ici qu'on vend la marchandise. Les envois vers l'Europe se font à partir du désert malien, là d'où partent toute les caravanes de contrebande vers le Maroc et l'Algérie.

» Tout part d'un petit bled au nord du fleuve Niger, en plein désert malien, Amanstaret. Ensuite, les caravanes remontent vers le nord, entre le Tassili et les dunes de sable, en suivant les points d'eau. Jusqu'au Maroc ou en Algérie.

» Or, Amanstaret est au cœur de la zone plus ou moins contrôlée

par l'AQMI. La ville la plus proche est Gao, au Mali, et tous les gens qui comptent travaillent avec eux. L'armée malienne surveille le passage vers le désert, plus à l'ouest, à partir de Tombouctou. Quelquefois, quand les Américains les paient assez bien, ils arrêtent quelques convois.

» Alors qu'à Amanstaret, on est tranquille : il n'y a aucun contrôle jusqu'aux frontières marocaines ou algériennes, beaucoup plus au nord.

— Pourquoi ils ont choisi ce coin ?

— Il y a beaucoup de points d'eau et des montagnes qui leur permettent de se planquer en cas de coup dur. Dans la ville elle-même, les trafiquants ont amassé des stocks de gas-oil et de vivres. Ils les vendent très cher mais c'est indispensable.

« Bubo » semblait sceptique.

— Ils sont tellement forts, ces types de l'AQMI ?

Le Colombien sourit.

— Quelques centaines d'hommes, mais ils peuvent nous faire perdre beaucoup d'argent. Il suffit qu'ils se mettent à attaquer nos convois et à brûler la coke pour que personne ne veuille plus nous aider. Et là, on est dans la merde. En plus, tout ne passe pas par ici. Quelquefois, on utilise des Boeing 727 achetés d'occasion, qui vont du Venezuela au Mali et se posent là-bas.

» On les décharge et on les brûle.

» Seulement, la piste qu'ils utilisent est aussi sous le contrôle de l'AQMI. Là encore, pas toujours, mais on ne peut pas jouer à la roulette russe avec nos chargements. On perdrait des millions.

Convaincu, « Bubo » se resservit un « Cuba Libre » et demanda.

— Et eux, qu'est-ce que cela leur rapporte ?

Luis Miguel Carrera frotta son pouce contre son index droit.

— Des dollars, beaucoup de dollars. Or, ils ont besoin d'argent, ils s'autofinancent. D'abord avec les kidnappings : désormais, les gens se méfient et évitent la zone dangereuse. Ils ne prennent plus que des illuminés, des marginaux, pour lesquels les gouvernements paient des clous, quand ils acceptent de payer.

» Or, ils ont besoin de munitions, d'armes et aussi, de payer un peu leurs hommes et de nourrir leurs familles.

» Et puis, ils nous ont demandé de s'implanter ici, à transformer leur réseau dormant en réseau actif. Ils veulent, à partir d'ici, aller foutre la merde au Sénégal.

» D'ailleurs, à ce que j'ai compris, l'Émir Mokhtar ne vient pas tout

seul... Il amène une trentaine de combattants, une petite *katiba* et il compte sur toi pour leur fournir des munitions et des armes.

» Bien entendu, je te les paierai.

— Ils ne vont pas foutre la merde ici ! grommela « Bubo ». Sinon, je les tue tous...

— Non, ils veulent remonter sur Ziguinchor et ensuite se cacher en Gambie.

— Et pourquoi l'Émir vient ?

— Comme tu le sais, on attend un très gros chargement. Comme il y en a un par an. Je veux négocier avec l'AQMI, avant, et ils demandent beaucoup d'argent pour assurer la sécurité.

» En même temps, il veut voir les responsables de son réseau ici, des Mauritaniens, et faire des transferts d'argent à partir de Bissau. Dans le désert, ce n'est pas évident.

« Bubo » ne répondit même pas, pensant que, lui aussi, allait toucher beaucoup d'argent.

— Viens ! dit-il, les gambas sont prêtes.

Déjà, ses hommes mangeaient du riz au poulet, assis à même le sol. Dehors, une douzaine d'entre eux veillaient, prêts à repousser n'importe quel visiteur assez fou pour venir défier « Bubo » dans sa tanière.

Lui aussi avait hâte que la drogue arrive. Il avait besoin de beaucoup d'argent pour graisser les rouages du coup d'État qui allait le mettre à la tête de la Guinée Bissau et lui permettre de pomper encore plus d'argent. Il laisserait même l'inoffensif président en place, se contentant de contrôler l'armée.

Un beau rêve qui allait devenir réalité.

Certes, il avait déjà raté une fois, mais il y avait des précédents célèbres : Adolf Hitler, Fidel Castro, Hugo Chavez. Tous avaient dû s'y reprendre à deux fois pour s'emparer du pouvoir.

Un Noir entièrement nu, le regard halluciné, avançait sur le bas côté de l'*Avenida do Unidade*, comme un zombie. Il croisa Malko sans même le voir, perdu dans son monde. On en croisait quelques-uns dans les rues de Bissau. Des malheureux qui avaient aidé les narcos à décharger leur cargaison et avaient été payés en « crack », drogue dure extraite de la cocaïne, avec un pouvoir addictif foudroyant.

Le cerveau bouilli, ils erraient, cherchant leur pitance à 500 CFA la dose, et finissaient par s'effondrer et mourir dans un coin. À Bissau, rien n'était prévu pour les traiter.

Malko se retourna. Personne ne le suivait. Il avait attendu neuf heures du soir pour sortir de l'appart d'Agustinha. La Noire ne s'était pas montrée et devait être avec un de ses deux amants.

Il retrouva la Range Rover là où il l'avait laissée. Soulagé. À cause de l'obscurité, il était moins repérable, mais il demeura quand même sur ses gardes tandis qu'il descendait vers le centre, prenant soin de se garer loin du Bistrot.

Il attendit vingt minutes dans la voiture, tous feux éteints, sans rien voir de suspect, et partit ensuite à pied, le Sig-Sauer glissé dans sa ceinture.

De loin, il observa le restaurant, apparemment vide, y compris la terrasse.

Il dut encore attendre un quart d'heure avant qu'un 4 × 4 s'arrête le long du mur du restaurant. Personne n'en descendit et il fut certain qu'il s'agissait de Djallo Samdu qui devait, lui aussi, surveiller la terrasse pour le voir arriver. Malko vérifia que personne ne le suivait et s'approcha par derrière du 4 × 4, ouvrant la portière droite et se glissant à l'intérieur du véhicule.

Djallo Samdu sursauta en le voyant, lui jetant un regard inquiet.

— Je pensais que vous ne viendriez pas, fit-il à voix basse.

— Pourquoi ?

— On m'a dit que vous étiez mort.

Malko arriva à rester impassible. Les nouvelles allaient vite.

— Qui vous a annoncé cette bonne nouvelle ? ironisa-t-il.

— Un des membres de mon Service. Un fidèle de « Bubo ». Celui-ci lui a demandé de vérifier tous les hôtels où vous pourriez être en ville. Et si on vous trouvait, de vous amener, chez nous, à l'État-Major, où il viendrait prendre livraison.

» Il a aussi fait savoir que celui qui vous trouverait aurait droit à une prime d'un million CFA.

Cela ne faisait que 15 000 euros. Il y avait de quoi être vexé. Hélas, Malko n'avait pas la tête à plaisanter.

— Ils ont bien essayé de me tuer, expliqua-t-il.

Il lui raconta tout l'épisode, en omettant quand même le « retournement » d'Agustinha.

Djallo Samdu hocha la tête.

— Vous ne pouvez pas rester en ville, ils vont finir par vous trouver...

— Il n'y a aucun recours ?

— Aucun. Le Ministère de l'Intérieur prend ses ordres chez nous. Il faut partir par la route, sinon, ils vous attendront, aussi, à l'aéroport.

— Pour aller où ?

— Le plus court, c'est Ziguinchor. Je ne pense pas qu'ils surveillent cette route-là. Par contre, ils ont peut-être établi un barrage à Mansoa, sur la route de Guinée Conakry.

— Je vais voir, fit Malko évasivement. Vous avez appris quelque chose d'intéressant ?

— Oui, je crois, mais ce n'est plus d'actualité. Nous avons intercepté des messages téléphoniques entre des membres de l'AQMI, ici, en Guinée Bissau et leur Émir Mokhtar ben Mokhtar, qui se trouve quelque part dans le désert malien et qui communique à l'aide d'un Thuraya.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Qu'il est en route pour venir ici, en Guinée Bissau.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas. Celui qui parlait, Sidi Oulm Sidina, un des trois « évadés » mauritaniens, n'en a pas parlé.

Malko repensa aux révélations d'Alex qui prévoyait un arrivage important de cocaïne. Y avait-il un lien entre les deux événements ? Et lequel ?

— Vous croyez que l'AQMI veut avoir une activité politique ici ?

Djallo Samdu ouvrit de grands yeux.

— Ici ! Mais pourquoi faire ? Il n'y a pas de représentation étrangère importante, le pays est à moitié musulman et ils y possèdent déjà une toute petite structure. Nous pouvons les décapiter en quelques heures.

— Cet Émir Mokhtar Ben Mokhtar vient souvent ?

— On n'en a jamais entendu parler...

Il regarda le rétroviseur et dit simplement :

— S'ils me voient avec vous, ils me tuent... Qu'allez-vous faire ?

— Me mettre à l'abri, mais je continue l'affaire et j'ai besoin de vous. Je vous garantis beaucoup d'argent si vous continuez à nous aider.

— Comment ?

— En me communiquant toutes les informations que vous avez : par SMS, si vous trouvez trop dangereux de me rencontrer.

— Et s'ils vous attrapent ?

— Vous balancez tout à Steve Younglove. Il dirige la *Station* de la CIA de Dakar. L'AQMI est leur ennemi N° 1. Ils reprendront la suite.

— Je ne sais pas si j'apprendrai grand-chose, soupira Djallo Samdu. Mais je risque ma vie.

— Vous serez récompensé ! promet Malko. À propos, vous connaissez un hôtel désaffecté, sur la route de Mansoa, l'Uaque ?

— J'en ai entendu parler. Il a fait faillite ; maintenant, il appartient à la BAO. Pourquoi ?

— Peut-être que les Mauritaniens y sont, expliqua Malko.

Il ouvrit la portière et lança à Djallo Samdu.

— À bientôt.

Déjà, il se laissait glisser à terre ; Le Guinéen démarra comme s'il avait le diable à ses trousses et lui regagna sa Range Rover.

Pour l'instant, il allait retourner chez Agustinha. C'était sa planque la moins dangereuse. Peut-être la jeune femme reviendrait-elle avec des informations.

Il roulait distraitement lorsqu'il aborda le rond-point de la pharmacie Yacine, passant devant la station Engen. Plusieurs 4 × 4 militaires faisaient la queue pour faire le plein.

Soudain, il vit dans le rétroviseur le soldat qui tenait le tuyau d'essence faire de grands gestes, crier et sauter à son volant, abandonnant le tuyau sur le sol de la station-service.

Il venait de se faire repérer !

S'il avait eu le moindre doute, il fut levé en voyant le 4 × 4 démarrer en trombe, les militaires tassés sur le plateau, debout, brandissant leurs armes.

La chasse à l'homme était lancée.

CHAPITRE XVII

Malko accéléra brutalement, fonçant dans la voie qui lui semblait la plus dégagée. Il déboucha sur la Place de la Présidence avec son obélisque et fonça dans l'*avenida Francisco Jano*, qui rejoignait l'*avenida do Unidade*. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

Le pick-up plein de soldats était derrière lui. Il aperçut des traits rouges et entendit des détonations. Ils tiraient sur lui.

Accroché à son volant, il cherchait désespérément une solution : aucun endroit où se réfugier. Rien n'était sûr. Sa seule chance était de semer ses poursuivants, d'abandonner la Range Rover et de se réfugier chez Agostinha. Mais, pour cela, il devait prendre assez d'avance.

Il déboucha à toute vitesse sur le grand carrefour où se croisaient l'*avenida do Brasil* et celle de l'*Unidade*. La chaussée était à peu près en bon état et il put accélérer à fond, en direction de l'appartement d'Agustinha.

Le pick-up se maintenait derrière lui à bonne distance.

Même à cette heure tardive, il y avait encore de la circulation. Les taxis collectifs s'arrêtaient n'importe comment pour prendre ou décharger leurs passagers. S'il se laissait engluier dans ce magma, il était perdu.

Franchissant en biais le fossé du terre-plein central, il s'engagea à contre-sens dans l'*avenida do Unidade*, écartant les véhicules qui venaient en face en faisant des appels de phares.

En peu de temps, il avait pris un peu d'avance. Le pick-up qui le poursuivait n'était plus en vue. D'un coup de volant précis, il « rebascula » sur le bon côté de l'avenue, juste devant un semi-remorque bourré jusqu'à la gueule de noix de cajou. Il se rabattit devant, regarda dans le rétro et ne vit plus ses poursuivants.

Il avait un peu de répit. Seulement, les soldats lancés à ses trousses allaient sûrement alerter leur chef. Il fallait, tout en conduisant, trouver une solution. Il examinait le bas-côté. S'engager dans une des voies non asphaltées qui partaient de l'avenue eût été suicidaire : cela pouvait être une impasse et il risquait de se perdre. Tout à coup, ses phares éclairèrent deux camions stationnés parallèlement à la route, avec un espace important entre eux. Éteignant ses phares, il plongeait

sur le bas côté et alla s'arrêter entre les deux camions.

Ceux-ci ne le dissimulaient que de la route, mais ses poursuivants cherchaient une Range Rover sur l'*avenida*, pas sur le côté.

Il sauta de la voiture juste à temps pour voir le pick-up passer en trombe devant lui, son chauffeur klaxonnant comme un fou pour écarter les autres véhicules. Sur le plateau arrière, plusieurs soldats brandissaient des armes. Bien sûr, ils allaient s'apercevoir qu'ils l'avaient perdu, mais cela lui donnait un peu de répit.

Il laissa les battements de son cœur se calmer, puis revint sur ses pas, marchant en contrebas de l'*avenidad*. L'appart d'Agustinha se trouvait à moins d'un kilomètre derrière lui. S'il y parvenait, il aurait un répit de plusieurs heures.

Heureusement, il était protégé par l'obscurité et n'était qu'une des ombres se déplaçant à pied le long de la grande voie. En Afrique, la marche à pied était courante.

Lorsqu'il arriva devant l'appart d'Agustinha, son poulx se remit à grimper : s'il était surveillé, il était vraiment mal parti.

Il ne respira qu'une fois à l'intérieur et réalisa alors que sa chemise était collée à son torse par la transpiration. Il se laissa tomber sur le lit, hébété.

Le cercle se refermait sur lui. C'était une situation incroyable. Lui, représentant de l'Agence de Renseignement la plus puissante du monde était un animal traqué et ne possédait même plus de moyen de transport !

Il regarda dans le réfrigérateur et ne trouva que deux mangues et un épi de maïs.

Pourtant, il mourait de faim.

Pour ce soir, il n'y avait plus rien à faire. Il s'allongea et, une heure plus tard, sursauta en entendant un bruit de voiture. Il bondit à la fenêtre et aperçut la RAV 4 blanche d'Agustinha qui s'arrêtait dans le patio.

Il attendit, le poulx à 200 et vit la jeune Noire en sortir, la fermer et se diriger vers son appart.

Elle était seule.

Il tourna la clef dans la serrure et ouvrit le battant, juste comme elle se présentait. Elle fit un bond en arrière avant d'entrer, en comprimant son cœur.

Visiblement, elle avait oublié Malko.

— Vous êtes seule ? demanda-t-il.

— Oui.

— Où est « Bubo » ?

— Chez lui, dans sa maison, il reçoit des gens. Des politiques. Il m'a dit de partir.

Elle semblait mal à l'aise, debout au milieu de la pièce.

— Détendez-vous, demanda Malko. Je pense que nous allons être obligés de passer la nuit ensemble. Vous n'attendez personne ?

— Non.

— Avez-vous appris du nouveau ?

Elle hésita avant de dire.

— Ils m'ont envoyée acheter de la teinture blonde pour les cheveux. Demain, je dois teindre les cheveux de quelqu'un.

— Expliquez-vous...

Elle lui raconta la demande de « Bubo » et le plan de ses deux amants. Malko en était glacé. Involontairement, il allait provoquer la mort d'un malheureux, juste pour récupérer une tête de « Blanco ».

C'était abominable.

— Vous savez de qui il s'agit ? demanda-t-il.

— Non. Un *Blanco* qui vit seul dans une île.

Cela pouvait être Alex.

Impossible de le prévenir. D'elle-même, Agustinha précisa :

— Ils ont discuté devant moi. Ils semblent avoir très peur de la réaction d'un certain Émir qui va arriver ces jours-ci du Mali. Cet homme a exigé qu'ils vous tuent. Comme vous leur avez échappé, ils ont besoin de lui montrer ce qu'il croira être votre tête.

On était vraiment en pleine sauvagerie.

Pour l'instant, Malko était vidé. Même si ses poursuivants retrouvaient la Range, elle était assez loin pour qu'ils ne viennent pas jusque-là.

— Il faut que je me repose, dit-il. Je voudrais vous poser une question. Si tout se termine bien, qu'est-ce que vous voulez ?

— Retourner au Portugal, dit-elle sans hésiter. Là-bas, je connais un commandant de bord. Nous correspondons par e-mail. Il dit qu'il veut m'épouser. Ici, j'aurais toujours peur, et puis je ne peux pas quitter « Bubo ». Il me tuerait.

— Vous croyez ?

— Il y a deux ans, sa maîtresse l'a trompé avec un très beau

Mandingue. « Bubo », l'a fait écorcher vif dans son village. Il lui a enlevé la peau lui-même avec un couteau. Il m'a montré les photos. Quant à elle, il l'a fait violer par tous les hommes du village. Ensuite, ils lui ont enfoncé un long bâton pointu dans le vagin, jusqu'à ce qu'elle meure.

Elle se tut après avoir dévidé son horrible récit d'une voix atone. Malko comprenait pourquoi elle l'avait si facilement envoyé à la mort.

En Afrique, la vie humaine ne valait guère plus que les monnaies fantaisistes des différents États : c'est-à-dire rien.

— Je vous aiderai à partir au Portugal, promit Malko.

— Mais je n'ai pas de passeport.

— J'ai le pouvoir d'arranger cela. Maintenant, on va se reposer.

Malko s'était réveillé, croyant avoir entendu un bruit à l'extérieur. Ce n'était qu'un singe effrayé qui criait. Il resta immobile dans le noir, bien réveillé. En laissant traîner sa main droite hors du lit, il effleurait la crosse de son Sig-Sauer.

Contact rassurant. Mais sûrement inutile en cas de vrai problème.

Agustinha s'était endormie après lui, ne gardant qu'un petit slip de dentelle blanche.

Il avait l'impression qu'elle avait basculé du bon côté, mais c'était un retournement fragile...

Soudain, elle bougea dans son sommeil, s'agita, puis se dressa avec un cri si affreux qu'il glaça le sang de Malko. Du coup, il alluma, croisant le regard exorbité de la jeune Noire.

— J'ai fait un cauchemar ! dit-elle. Je vous voyais sortir de votre tombe, un grand couteau à la main.

— Mais je suis sorti de ma tombe ! fit Malko.

— Oui, mais celui-là dans mon rêve, il me poursuivait pour m'entraîner avec lui en enfer... Oh, je suis si contente que vous soyez là !

Brusquement, elle se coula contre lui, écrasant sa magnifique poitrine contre son torse, enfouissant son visage dans son épaule. Malko avait beau être fatigué, le contact de la jeune femme ne le laissa pas de marbre. Machinalement, il lui caressa le dos et elle se cambra comme un chat heureux.

Soudain, elle murmura.

— La dernière fois, vous m’avez bien caressée. C’était bon.

Il glissa une main entre leurs deux corps et atteignit le slip de dentelle : il allait le faire glisser lorsque Agustinha l’arrêta.

— Non, comme ça, c’est mieux.

Il continua par-dessus la dentelle et très vite, Agustinha commença à onduler sous ses doigts. Elle se laissa aller en arrière, les jambes repliées et ouvertes, le souffle court. C’est l’épisode de la Range qui recommençait. Avec le même résultat.

Elle se tendit en arc de cercle et poussa un cri bref avant de retomber. Quelques secondes plus tard, sa main droite agrippa le sexe tendu de Malko. Sa tête se pencha vers lui et elle l’engloutit d’un trait. Elle maîtrisait parfaitement sa caresse et Malko, devant le spectacle de sa croupe callipyge qui se balançait doucement, commença à réveiller ses mauvais instincts. Il caressa le creux des reins d’Agustinha, qui comprit le message. D’elle-même, elle se leva, alla fouiller dans un tiroir et revint. Malko sentit qu’elle lui mettait un préservatif. Ensuite, elle se retourna à quatre pattes, bien cambrée.

Juste revanche d’une journée dangereuse. Au milieu de cette traque féroce, à l’issue incertaine, Malko se dit qu’un intermède de plaisir était bon à prendre. Carpe Diem !

Il s’enfonça d’un trait dans le ventre d’Agustinha accueillant à souhait, mais n’y fit qu’un bref passage. D’elle-même, Agustinha avait pris les globes de ses fesses à deux mains et les écartait pour faciliter son entreprise.

Après avoir forcé le sphincter, il s’enfonça lentement dans ses reins. Jusqu’à la garde. Exquise sensation.

Devant ses yeux ravis, la croupe d’Agustinha ondulait comme un balancier.

Lorsqu’il attaqua le galop final, elle se cambra encore plus et il explosa en hurlant de plaisir. Tandis qu’Agustinha se laissait aller doucement sur le ventre pour ne pas le chasser de ses reins.

Ce n’était certes pas de l’amour, mais un échange de sensations bien agréable.

Le jour s’était levé et Malko tournait et retournait dans sa tête les derniers rebondissements de cette folle mission. Finalement, en dépit

de son peu de moyens, il avait appris beaucoup de choses et démonté le système triangulaire *narcos*, AQMI et « Bubo ». Tout tournait autour d'une double arrivée : celle d'une importante cargaison de cocaïne et celle de l'Émir d'AQMI, Mokhtar ben Mokhtar, jusqu'ici insaisissable, car ne s'aventurant jamais hors de son désert.

Avec, au milieu, « Bubo » comme « facilitateur ».

Comment exploiter cela ? Il connaissait désormais l'endroit où se cachaient les militants mauritaniens de l'AQMI, le lieu où la cocaïne rejoignait la terre ferme, à Quinhamel, là où étaient planqués les deux « go-fast » avec leurs moteurs de 250 chevaux.

Et aussi, grâce à Alex, là où allait se poser l'avion amenant la drogue.

Entre Djallo Samdu et Agostinha, il pouvait recueillir d'autres informations internes, et, donc, agir. La cocaïne n'intéressait pas la CIA, mais anéantir l'AQMI, c'était une autre paire de manches.

Le problème était que seul et traqué, il ne risquait pas d'y arriver.

Il fallait donc faire appel à la « cavalerie ». C'est-à-dire aux moyens lourds de la CIA.

Seulement, cela supposait qu'il reste vivant jusqu'au jour J. Et cela n'était pas absolument évident. Bien sûr, il pouvait rester dans cet appartement encore quelques jours, mais l'expérience lui avait appris qu'il valait mieux bouger quand on était poursuivi.

Pour aller où ?

S'il filait au Sénégal, il pourrait garder le contact avec Djallo Samdu, mais pas avec Agostinha. Or, la jeune Noire était au moins aussi utile, se trouvant au cœur du système « Bubo »-*narcos*.

Faire venir des renforts de Dakar allait poser des problèmes : il connaissait les lourdeurs de l'Agence. En plus, « Bubo » était assez puissant pour les bloquer, parce qu'ils ne pouvaient pas arriver clandestinement.

Il fallait concocter un plan plus vicieux, et, pour cela, gagner du temps.

Agostinha se leva silencieusement, alla dans la cuisine et Malko entendit un ronronnement. Elle venait de mettre le groupe électrogène en route.

Lorsqu'elle revint avec un « *cafezinho* » et du pain, il pensait avoir trouvé une solution.

Pas idéale, mais permettant de gagner du temps.

— Agostinha, dit-il, tu vas aller m'acheter des langoustes.

CHAPITRE XVIII

Agustinha était partie depuis presque une heure, Malko commençait à s'inquiéter : sa vie était entre les mains de la jeune Noire. Si elle le trahissait et revenait avec les hommes de « Bubo », son Sig-Sauer ne ferait pas le poids face aux Kalachs.

Une fois de plus, il jouait sa vie à la roulette russe. Le mauvais côté de l'adrénaline. Le bon, c'était la récréation sexuelle de la nuit précédente. Lorsqu'il avait croisé Agustinha, au Bissau Palace, la première fois, il avait évidemment flashé sur sa fabuleuse chute de reins, tout en se disant qu'elle était inaccessible.

Comme quoi, la vie réservait de bonnes surprises.

Il avait pris sa décision pendant la nuit : rester à Bissau, ce n'était plus de la roulette russe, mais de la « roulette belge », là où il y a une cartouche dans chaque alvéole du barillet.

C'est-à-dire qu'on est certain de se faire sauter la tête.

Cependant, se servir de la Range Rover était dangereux, comme l'incident de la veille l'avait prouvé.

Il ne voyait qu'un endroit relativement sûr : la maison d'Alex, sur l'île de Bubaque. L'essentiel était que personne ne sache qu'il s'y trouvait. À partir de cette base arrière, il pourrait préparer sa contre-attaque en liaison avec la Station de la CIA de Dakar. Avantage supplémentaire : il serait prévenu le premier de l'arrivée de la cocaïne. Encore une fois, tout reposait sur Agustinha.

Il entendit un bruit de moteur, et par la fenêtre, il aperçut la RAV 4 de la jeune Noire.

Il allait vite être fixé.

La jeune femme se glissa à l'intérieur de la pièce. Elle semblait plus détendue.

— J'ai parlé avec le marin qui garde le bateau, annonça-t-elle. Son fils est parti en ville livrer les langoustes et les poissons, puis acheter des choses au marché. Ils vont repartir pour Bubaque vers une heure.

— Tu ne leur as pas parlé de moi ?

— Non, bien sûr. Elle hésita avant d'ajouter :

— « Bubo » m'a appelée, il veut que j'aille le rejoindre pour le

déjeuner.

— Tu seras un peu en retard, prévint Malko. Il va falloir que tu me conduises jusqu'au quai des containers. J'embarquerai sur le bateau des langoustes au dernier moment.

Agustinha lui jeta un regard effrayé.

— Si je suis en retard, « Bubo » va me poser des questions. J'ai peur.

— J'ai absolument besoin de toi, insista Malko.

Grâce aux glaces fumées de ton 4×4 , on ne peut pas voir qui est à l'intérieur. J'en sortirai juste pour rejoindre la vedette. J'espère que le fils parti en ville sera à l'heure.

— Oui, je pense, dit-elle, à cause de la marée, ils sont obligés de partir à certaines heures.

Malko regarda sa Breitling.

— Bien, nous partirons dans deux heures.

Luis Miguel Carrera, pieds nus dans le sable, regardait ses deux acolytes chargés de la surveillance des « go-fast » pousser l'un des deux, ensablé à cause de la marée basse, aidé par le Noir, gardien des lieux.

Enfin, le « go-fast » flotta et on put descendre les moteurs hors-bord.

Les trois Colombiens montèrent à bord et Pablo prit les commandes. À petite vitesse, l'engin descendit le bras de mer, bordé de mangroves et de palétuviers. L'endroit n'était pas habité, ils ne risquaient pas d'indiscrétions.

« Bubo » et lui s'étaient un peu accrochés le matin même. L'Amiral se disait certain d'attraper le Blanco avant l'arrivée de l'Émir d'AQMI. Il leur avait échappé de justesse la veille au soir, mais, dès l'aube, ses hommes avaient repéré sa Range Rover garée en contrebas sur l'*avenida do Unidade*.

Un dispositif discret l'y attendait, comme au Bissau Palace et à la concession Rover. Un de ses hommes, un sergent particulièrement redouté pour sa cruauté, avait fait le tour des hôtels, en prévenant que si on ne lui signalait pas la présence éventuelle de l'homme recherché par « Bubo », il reviendrait avec sa machette. Les patrons du Kalliste avaient été également prévenus, mais « Bubo » les savait assez lâches

pour ne pas craindre de débordements, de ce côté-là.

En dépit de cet optimisme, Luis Miguel Carrera avait insisté pour aller chercher « sa » tête.

Il connaissait Mokhtar Ben Mokhtar, l'Émir d'AQMI. C'était un homme extrêmement ombrageux, fuyant, méfiant, qui méprisait les « mécréants ». Il avait réussi à échapper jusque-là à la CIA, en prenant des précautions extraordinaires. Ce n'était pas pour se jeter dans un piège, a fortiori dans un pays qu'il ne connaissait pas bien, qui était, de surcroît, une sorte de cul de sac, et où sa structure de soutien était squelettique. Certes, de bons croyants, mais peu habitués aux opérations clandestines.

Le « go-fast » accéléra brutalement : ils venaient d'atteindre la mer et Pablo mettait cap au sud. Cette route-là était beaucoup plus courte qu'en partant du port de Bissau.

Grâce à la puissance de leurs 500 chevaux, ils mettraient à peine une demi-heure à atteindre la *Ilha Caravella*.

Luis Miguel Carrera jeta un coup d'œil sur le sac posé à côté des énormes nourrices d'essence. Il contenait des armes de poing, une machette et une scie.

Ce dernier outil était plus indiqué pour séparer une tête d'un corps. Le Colombien s'était promis de tirer dans le visage de sa victime. Plus il serait défiguré, moins l'Émir aurait de chances de découvrir la supercherie.

Heureusement que ce dernier n'avait jamais vu l'homme dont ils étaient supposés lui montrer la tête.

Moteur au ralenti pour conserver la clim, la RAV 4 d'Agustinha était arrêtée à l'entrée du quai des containers, où régnait une animation fébrile : on terminait le chargement du *Saigon Queen* qui allait repartir vers le Vietnam, les cales bourrées de noix de cajou.

Heureusement, plusieurs véhicules stationnaient sur le quai et personne ne semblait avoir remarqué la RAV 4. Agustinha regarda nerveusement sa Swatch.

— Il est une heure et demie, fit-elle. Il va être furieux.

Malko baissa les yeux sur la vedette amarrée au coin du quai en contrebas, à côté de la carcasse rouillée d'un bateau coulé pendant la guerre civile. Le marin fumait paisiblement une cigarette, après avoir

complété le plein.

Pour l'atteindre, il fallait descendre un escalier de pierre aux marches glissantes, bien au dessous du niveau du quai.

— OK, j'y vais ! décida Malko.

Agustinha lui jeta un regard reconnaissant... « Bubo » lui inspirait une terreur viscérale, même si c'était son amant. Elle avait le vertige à l'idée des risques qu'elle prenait.

À peine Malko fut-il hors du 4 × 4 qu'elle démarra pour repartir vers la zone portuaire.

Malko ne demeura que quelques secondes sur le quai, plongeant immédiatement dans l'escalier, puis sautant dans la vedette.

Le marin leva un regard surpris, aussitôt rassuré par le sourire de Malko.

— Je vais voir Monsieur Alex ! annonça-t-il.

Il s'assit à l'arrière et mit un surôit sur sa tête, comme s'il voulait se protéger du soleil. Pour l'apercevoir, il fallait se tenir au bord du quai et se pencher sur le bassin. Et encore, on ne verrait qu'une silhouette enveloppée de jaune.

Vingt minutes plus tard, le fils du capitaine arriva enfin, chargé de paquets. Quelques instants plus tard, l'esquif fendait les eaux boueuses de la rade, passant le long de quelques cargos ancrés, attendant leur chargement de noix de cajou.

La mer était plate et Malko respira à pleins poumons l'air tiède.

Il avait réussi son transfert.

« Bubo » tournait dans son living room comme un lion en cage. Fou de rage. Impossible de joindre Luis Miguel Carrera dans une zone sans relais et Agustinha était en retard !

Normalement, le *narco* aurait dû revenir vers midi avec la tête de sa victime et, avant de déjeuner, Agustinha se serait chargée de la teinture ; une grande bassine avait été prévue dans un petit local discret, derrière la maison.

La jeune femme avait promis d'apporter un séchoir pour accélérer le processus.

Il essaya de nouveau le numéro de sa maîtresse et, cette fois, elle répondit.

— J'avais oublié le séchoir, dit-elle, j'ai été obligée de retourner chez moi.

Un peu calmé, « Bubo » se contenta d'un grognement et raccrocha. Il mourait de faim ! Ayant l'habitude militaire de déjeuner à des heures fixes. Un monceau de gambas bien épicées attendait dans la cuisine. Pour patienter, il se versa un verre de « Lagosta » et se dit que la teinture attendrait. Ils déjeuneraient d'abord.

Le « go-fast » filait à près de 40 nœuds, volant sur la mer plate. Allongé sur la banquette arrière, Luis Miguel Carrera se faisait bronzer, torse nu.

L'expédition s'était parfaitement passée. Leur victime les avait même aidés à s'amarrer à un ponton ensablé aux piliers de bois rongés par l'eau et les termites.

Intérieurement, le Colombien avait maudit le ciel. L'ermite de l'Ilha Caravella portait une longue barbe.

Aucun agent de la CIA ne portait une longue barbe... Et il ne pouvait pas lui demander de la raser, avant. L'île était aussi inhospitalière que la fois précédente et l'ermite leur avait jeté un regard peu amène.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Je vous ai dit que je ne voulais pas être mêlé à vos trucs.

— C'est pas pour ça qu'on vient ! affirma le Colombien. On voudrait faire un peu de pêche au gros pour nous détendre.

L'ermite secoua la tête.

— Le bateau est en panne. J'ai commandé par radio une pièce mais je ne l'ai pas encore.

— Tu es toujours tout seul, ici ? demanda le *narco*.

— Ouais. Avec les oiseaux. Il y a de plus en plus de vautours. Regardez.

C'est vrai, des hordes de charognards tournaient lentement dans le ciel, en vol plané. D'autres, perchés sur des rochers, les observaient.

Pendant qu'ils parlaient, Luis Miguel passa derrière l'ermite, sortit un 357 Magnum de sa ceinture et lui tira, par-derrière, une balle dans la tête.

L'homme tomba comme une masse, foudroyé. Luis Miguel Carrera

le retourna du pied et retint un sourire de satisfaction en voyant son visage : le projectile avait fait beaucoup de dégâts. Le nez était à moitié arraché, ainsi que la lèvre supérieure.

— *Bueno !* lança-t-il, Pablo, c'est à toi !

Pendant que son second ouvrait le sac à outils, il alla s'asseoir sur le ponton, regardant la mer. C'est vrai qu'il aurait bien fait un peu de pêche au gros ; il se dit qu'il se rattraperait à Baranquilla, sur son cabin-cruiser, en compagnie de quelques superbes putes bien dociles.

Le bruit de la scie lui fit tourner la tête : Pablo avait traîné le corps sur le ponton et se servait d'une bitte d'amarrage comme billot.

Le Colombien détourna la tête, mal à l'aise. Il avait toujours été trop sensible.

La séparation de la tête du tronc fut rapide. À peine cinq minutes. Ensuite, il jeta la tête dans le sac en la tenant par la barbe. Luis Miguel Carrera était déjà dans le bateau.

— *Vamos !* lança-t-il, j'ai faim.

Lorsqu'il se retourna, quelques minutes plus tard, les vautours s'étaient déjà posés à côté du cadavre décapité et s'en rapprochaient prudemment. C'était un bon jour pour eux...

Le Colombien fut pris d'un fou rire nerveux.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Pablo.

— Je me demandais si tu allais savoir raser ce connard !

Pablo prit très mal sa réflexion.

— C'est à ta gonzesse de le faire...

Du coup, Luis Miguel Carrera se dressa, furieux.

— Qu'est-ce que tu insinues ? Elle a jamais eu de barbe, elle.

— Elle ne se rase pas la chatte...

La conversation s'arrêta là car le « go-fast » accélérât et on ne pouvait plus se parler...

Ils étaient à mi-chemin de Bissau lorsque Luis Miguel Carrera aperçut sur sa gauche une petite embarcation qui allait en sens inverse, beaucoup moins vite.

— Tiens, c'est la vedette d'Alex, remarqua-t-il. J'espère qu'il a apporté des langoustes.

Ils étaient trop loin pour qu'ils pussent distinguer les passagers de la vedette, mais il agita joyeusement le bras et l'homme qui pilotait, lui rendit son salut.

Ils étaient trois à bord, ce qui signifiait qu'ils avaient un passager.

C'était fréquent.

Le gros Alex attendait à côté de son 4 × 4 pourri, en haut du raidillon boueux reliant la plage à la piste. Il eut l'air étonné de voir Malko, mais l'accueillit avec un sourire chaleureux.

— Bonne surprise ! lança-t-il. Vous avez pris goût à Amalia.

— Je serai ravi de la revoir, assura Malko, mais ce n'est pas vraiment la raison de ma visite.

Alex écouta son récit sans broncher.

— OK ! J'espère que personne ne vous a vu embarquer, sinon, eux, vont débarquer ici. Et alors...

— Je pense avoir pris toutes les précautions, assura Malko. Mais, de toute façon, je vais faire en sorte d'obtenir des renforts de Dakar.

Alex monta dans la cabine de son pick-up et hocha la tête.

— Je pense que cela sera utile, dit-il, parce que, d'après ce que je sais, les choses vont bouger très vite.

— C'est-à-dire ?

— Un gros avion doit arriver dans trois jours et nos « amis » vont débarquer avec leurs « go fast » pour effectuer le transfert : il va y avoir beaucoup de monde sur l'île.

Et pas vraiment des amis...

CHAPITRE XIX

Le convoi était parti depuis deux jours avant le lever du soleil, du campement de l'AQMI, à l'est d'Almoustarat. Une dizaine de Land Cruisers chargés de djihadistes, lourdement armés, au cas où ils auraient rencontré des opposants. À un kilomètre en tête, roulait un Land-Cruiser dont les occupants n'étaient pas armés, reliés au reste du convoi grâce aux Thurayas. Afin de pouvoir réagir au cas improbable d'un barrage de l'armée malienne.

L'Émir Mokhtar Ben Mokhtar se trouvait dans le troisième véhicule, entouré d'une garde rapprochée de cinq moudjahiddin, plutôt inquiets à l'idée de quitter leur territoire.

Pourtant, l'itinéraire avait été soigneusement étudié pour éviter toute mauvaise rencontre. Au lieu de gagner Gao, de traverser le Niger pour continuer sur une route asphaltée jusqu'à Douentza, Mopti et Bamako, les Djihadistes suivaient une piste, à partir de Bourem, au sud-ouest d'Almoustarat et qui courait le long du cours du Niger au nord du fleuve. Passant à côté de Tombouctou, puis s'éloignant vers l'ouest.

Le convoi arrivait à Nampal, après avoir contourné une vaste zone marécageuse, où l'AQMI possédait une base de ravitaillement surveillée par une demi-katiba. Ils allaient pouvoir faire les pleins et dormir une nuit, avant de repartir vers l'ouest, par Nara et Nioro.

Ensuite, ils redescendraient vers le sud avant de gagner la frontière guinéenne, et de pénétrer en Guinée Conakry.

Normalement, l'Amiral « Bubo » Na Tchuto leur avait envoyé des hommes qui leur faciliteraient le transit en Guinée Conakry. Avant la frontière, la plupart des véhicules de l'AQMI rebrousseraient chemin. Afin de ne pas attirer l'attention. Seuls, les deux Land-Cruisers continueraient jusqu'à Bissau.

L'Émir Mokhtar Ben Mokhtar avait bien calculé son coup. Le but essentiel de ce voyage était de toucher sur place, en Guinée Bissau, une très grosse somme d'argent des *narcos*.

Une partie de ces dollars servirait à acheter des armes à « Bubo », afin de muscler le réseau dormant de Bissau. Ce qui permettrait aux futurs Djihadistes de traverser la Guinée Conakry les mains dans les poches et de s'équiper à Bissau. Ils remonteraient ensuite vers le

Sénégal pour y commettre des attentats.

Cependant, le gros de la somme remise par les *narcos* , repartirait avec lui, afin de créer un trésor de guerre, lui permettant de tenir longtemps dans sa zone.

Il avait peur, s'il attendait l'arrivée de la drogue sur son territoire d'être en mauvaise position pour négocier. Alors que là, s'il y avait désaccord, les *narcos* ne prendraient pas le risque de venir le défier dans sa zone...

Mokhtar Ben Mokhtar se leva : il était quatre heures du matin et il faisait encore frais. Il déplia son tapis de prière et s'agenouilla en direction de La Mecque, priant de tout son cœur pour qu'Allah le protège pendant son long voyage.

Agustinha avait du mal à réprimer ses nausées. Après avoir avalé quelques gambas et une poignée de riz, « Bubo » l'avait enfermée dans un cagibi où il faisait une chaleur atroce, pour son opération « teinture ». Lorsqu'elle avait découvert la tête du cadavre avec son visage éclaté, elle avait vomi... Tant bien que mal, elle avait préparé une décoction de teinture qui lui semblait horriblement jaunâtre. Surmontant son dégoût, elle prit la tête par les cheveux et la trempa dans un seau plein d'eau.

Afin de la nettoyer un peu.

Ensuite, elle l'immergea dans la décoction jaune. Elle avait lu dans le mode d'emploi qu'il fallait l'y laisser un quart d'heure.

Lorsqu'elle réapparut dans le living room, elle était grise, à tel point que Luis Miguel Carrera s'en aperçut...

— Ça ne va pas ? s'inquiéta-t-il.

— Si, si, affirma Agustinha.

Elle but pourtant d'un trait ce qui restait de la bouteille de Taittinger Brut qu'avaient partagée « Bubo » et le Colombien.

Pris de pitié, celui-ci lui lança.

— Dès que c'est sec, je vais t'aider pour lui couper la barbe. Toi, tu tiendras la tête. « Bubo » m'a donné un vrai rasoir.

Il s'agissait d'un rasoir couteau un peu ébréché, mais cela suffirait : il ne s'agissait pas d'un concours de coiffure...

« Bubo », lui venait de partir faire la sieste dans sa chambre

climatisée.

Lorsqu'elle eut fini son champagne, Agustinha se leva, résignée et Luis Miguel la suivit, son rasoir à la main. Comme elle entraînait dans le cagibi, il lui caressa les fesses et souffla à son oreille.

— On pourrait en profiter. Il ne va pas venir ici...

Elle ne répondit même pas : sa libido était aux abonnés absents.

La teinture semblait tenir. Ils firent égoutter la tête et, tandis que la jeune Noire la tenait par les cheveux, Luis Miguel enfonça son rasoir dans les poils noirs, coupant à tour de bras. En dix minutes, la barbe eut disparu. Évidemment, cela ne faisait pas très net, mais comme elle avait aussi été teinte, cela passait.

— *Bueno !* conclut le Colombien, on va la mettre au frais...

Soudain, il se colla derrière Agustinha, pressant son ventre contre sa croupe, mais elle ne réagit pas. Dépité, il se contenta de soupirer.

— J'espère que cet enfoiré d'Arabe ne va pas nous causer de problème.

L'Émir Mokhtar Ben Mokhtar somnolait, en dépit des soubresauts du Land Cruiser. Ils avaient longé une piste depuis la frontière de Guinée Conakry, tout au nord du pays et venaient d'atteindre la dernière agglomération avant la Guinée Bissau, Kinemara. Des toits de tôle, des cabanes de torchis, le squelette d'un hôpital et les éternels éventaires au bord de la route.

Un des Djihadistes, un Algérien, qui parlait français, demanda à une femme où se trouvait la mosquée, le lieu de leur rendez-vous avec les hommes de « Bubo ».

Elle se trouvait un peu à l'écart, avec l'unique minaret à moitié écroulé. Il ne devait pas y avoir beaucoup de fidèles. Mokhtar Ben Mokhtar, en dépit de sa foi, n'eut d'yeux que pour le pick-up stationné en face de la mosquée. Il avait une immatriculation de Guinée Bissau et plusieurs hommes en T-shirt blanc se prélassaient sur le plateau protégé du soleil par un baobab.

Tous avaient sur leur T-shirt l'effigie de « Bubo ».

Mentalement, l'Émir remercia Allah. Le plus dur était fait.

Après quatre jours et demi à être secoué sur les pistes désertiques, il n'en pouvait plus. Désormais, il leur restait un peu plus de trois cents kilomètres, la plus grande partie sur une vraie route, même si elle

n'était pas en bon état. Il sauta de son Land Cruiser, en même temps qu'un des hommes du pick-up en faisait autant. Il le salua respectueusement, la main sur le cœur.

— *Salamalekoun.*

— *Alekoun salam,* répondit l'homme du pick-up. Vous avez fait bon voyage, mon frère ?

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre : il s'agissait d'un des Mauritaniens de son réseau.

Il touchait presque au but ! Dans quelques jours, il repartirait au Mali avec assez d'argent pour continuer le Djihad pendant au moins un an.

— On y va ! lança l'homme qui l'avait accueilli.

Les deux véhicules redémarrèrent, en direction de l'ouest. Il restait une frontière à passer, mais celle-là était facile grâce à la protection de « Bubo ».

Par précaution, Mokhtar Ben Mokhtar descendit du Land Cruiser, pour prendre place dans un taxi-brousse qui attendait, lui aussi affrété par « Bubo ». Ce genre de véhicule ne subissait aucun contrôle aux frontières, car leurs chauffeurs connaissaient tous les douaniers.

Sous son *kami* orné d'une poche sur le côté gauche qui indiquait son rang, Mokhtar Ben Mokhtar avait quand même un pistolet et un poignard. Son garde du corps, lui, avait deux grenades dans ses poches et un MP 5 dans un sac de sport, avec plusieurs chargeurs.

Malko se détendait sur la terrasse d'Alex, devant une bouteille de rhum, en compagnie de son épouse sénégalaise, la douce Amalia ne s'était pas montrée.

— Quelles sont vos informations ? demanda-t-il à Alex.

— Juste en haut de la piste, du côté opposé à la mer, il y a une grosse case ronde. Elle est louée depuis longtemps par des *narcos*. Ils vont, ils viennent, entre ici et Bissau. Deux sont arrivés avant-hier et ils ont prévenu le chef du village qu'il fallait nettoyer la piste d'atterrissage et se tenir prêt pour baliser l'arrivée d'un avion.

— Quand ?

— Ils ne l'ont pas dit ; je pense qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes. Ces vols s'arrêtent souvent aux Açores, les avions sont en mauvais état et, parfois, ils tombent à l'eau.

— Je vois, fit Malko.

Alex lui jeta un regard aigu.

— Vous avez l'intention de faire quelque chose ici ?

— Je ne sais pas encore.

— Vous savez ce que vous me faites risquer ! On y passe tous s'ils savent que je vous ai aidé. Ce sont des sauvages. Moi, j'ai juste un vieux fusil de chasse.

— Je sais, reconnut Malko. J'ai bien l'intention de vous laisser à l'écart. D'ailleurs, ce n'est pas l'arrivage de drogue qui m'intéresse, mais autre chose. Je suis venu ici seulement pour me cacher. Sinon, « Bubo » aurait eu ma peau.

Il expliqua à Alex la venue probable de l'Émir de l'AQMI.

— La CIA traque ce type depuis des années, conclut-il. Il leur a toujours échappé. Cette fois, ils vont tenter de l'éliminer pour de bon.

» C'est le Bin Laden de l'Afrique.

» Cela ne se passera pas ici, mais à Bissau ou autour. D'ailleurs, dès que j'ai sécurisé mon retour, je repars.

— Je pense à une chose, dit soudain Alex. J'ai, à côté, un club de pêche, les Dauphins. En ce moment, il y a juste deux touristes venus de Dakar. C'est à cent mètres d'ici. Il y a la clim dans les cases. Là-bas, vous passeriez inaperçu. Sinon, les gens du village vont se demander ce que vous faites chez moi. Je ne reçois jamais personne.

— Pas de problème ! assura Malko.

— OK, je vais vous faire préparer une case. Vous irez après le dîner.

Djallo Samdu, le chef du Renseignement Militaire, regardait le document qu'on venait de lui apporter. Des « sources » de son Service avaient repéré à la frontière avec la Guinée Conakry le passage d'un homme dans un taxi brousse escorté de deux 4 × 4.

Un Arabe.

D'après les interceptions, cela pouvait être Mokhtar Ben Mokhtar, l'Émir d'Al Qaida au Maghreb islamiste.

Il plia le papier et le mit dans sa poche. Pensif. Il n'avait pas encore franchi le Rubicon. Mais, s'il communiquait cette information à la CIA, il changeait de camp. Or, s'il ne craignait pas les gens de l'AQMI, peu

implantés à Bissau, c'étaient les associés de « Bubo ». Ils ne lui pardonneraient pas...

Il commença à composer le numéro de l'agent de la CIA, puis s'interrompit.

Il fallait encore qu'il réfléchisse.

Malko, installé à un bout de la terrasse, refit pour la dixième fois, le numéro de Steve Younglove à Dakar. Impossible d'accrocher : cela ne passait pas.

Alex ressortit de la maison et lui lança :

— Vous avez des problèmes ?

— Oui, je n'arrive pas à joindre Dakar...

Alex éclata de rire.

— Ce n'est pas étonnant ! Il n'y a pas de relais ici.

— Comment faites-vous ?

— Moi, j'ai une radio, mais elle ne va pas jusqu'à Dakar.

Malko était effondré. Son calvaire continuait. Il avait sauvé sa peau mais il lui était impossible de transmettre les informations vitales qu'il détenait pour lesquelles il avait risqué sa vie.

CHAPITRE XX

Pendant un moment, Malko fut comme assommé par ce qu'il venait de découvrir. À quoi bon avoir échappé à ses poursuivants pour se retrouver totalement impuissant ?

— Vous avez la nuit pour réfléchir, laissa tomber Alex. Moi, je ne peux communiquer qu'en VHF avec Bissau. Bien sûr, vous pourriez faire relayer un message par Doumé, mais ce n'est pas 100 % sûr.

Malko ne l'envisageait même pas.

— OK, conclut Alex, je vous conduis aux Dauphins pendant qu'il fait encore jour.

Ce n'était qu'à cinq minutes à pied. De grosses cases rondes au toit de chaume, juchées sur un promontoire dominant la mer. La vue était ce qu'il y avait de mieux, le confort de la case étant extrêmement succinct. Une douche froide, un lit de camp, une table et une sorte d'armoire.

— Je ne mets le générateur que lorsqu'il y a pas mal de clients, expliqua Alex. Je vais dire à Amalia de vous apporter des serviettes et une lampe. Bonne nuit.

Resté seul, Malko sortit devant la case, regardant le ciel étoilé. Rongé par une certitude de plus en plus évidente : il devait absolument communiquer avec la Station de la CIA de Dakar, et, pour ce faire, revenir à Bissau où il risquait sa vie à chaque seconde.

Il se maudissait de n'avoir pas réclamé un Thuraya à Steve Younglove, mais, maintenant, c'était trop tard. Donc, le lendemain, il utiliserait la vedette des langoustes pour regagner la terre ferme. Où il se retrouverait sans véhicule, sans alliés, à part Agustinha, traqué par les hommes de « Bubo ».

Il en était là de sa réflexion lorsqu'il aperçut un lumignon qui se déplaçait dans sa direction, sur le sentier menant aux Dauphins.

Quelqu'un venait lui rendre visite.

Ce n'est qu'au dernier moment qu'il reconnut Amalia, drapée dans un pagne vert, qui laissait sa poitrine découverte, une assiette pleine de quartiers de mangues dans la main gauche et une lampe à huile dans la main droite.

Amalia posa sa lampe sur une table en coquillages et lança d'une voix douce.

— *Buon noite*[51].

— *Buon noité*, répondit Malko.

La métisse pénétra dans la case, après avoir repris sa lampe, qu'elle posa sur la table, avec les mangués, et s'approcha de Malko. Posément, elle défit les boutons de sa chemise, écarta le tissu et posa ses deux mains à plat sur son torse.

Puis elle les noua autour de sa nuque et commença à frotter doucement les pointes aiguës de ses seins contre lui. Balançant en même temps son bassin, collé au sien.

Le visage illuminé d'un sourire lointain, comme détaché. C'était exactement ce qu'il fallait à Malko pour oublier provisoirement ses angoisses.

C'est son ange gardien qui lui envoyait cette pulpeuse femme-enfant tropicale, à la sensualité naturelle.

Évidemment, le manège d'Amalia eut l'effet escompté. La main droite de la jeune métisse se détacha de sa nuque et entoura à travers son pantalon de toile le cylindre de son sexe gonflé de sang. Elle posa une bouche tiède contre son oreille et murmura :

— *Quieres foder, meu amor ?*[52]

Sans attendre la réponse qu'elle devinait positive, elle défit le nœud qui retenait son pagne à la taille, se retrouvant entièrement nue contre lui.

C'est elle, aussi, qui acheva de le déshabiller, caressant avec douceur le sexe érigé. Puis, elle prit Malko par la main et le mena jusqu'au lit de camp, s'y allongeant sur le dos. C'est aussi elle qui le guida en elle en murmurant :

— *Devagar*[53], *moito devagar*.

Il obéit, s'emparant de son ventre avec douceur. Amalia commença alors à onduler sous lui, de plus en plus vite pour, finalement se soulever avec un cri aigu.

Son bras se referma autour des reins de Malko, lui disant silencieusement de rester en elle.

Peu à peu, elle recommença à onduler sous lui et eut un second orgasme.

Elle ne semblait plus vouloir s'arrêter. Resserrant les jambes, elle emprisonna Malko, de façon à ce qu'il ne puisse presque pas bouger. Cela lui suffisait, elle continua à remuer sous lui, avec des oscillations

minimales, enchaînant les orgasmes. Ils étaient tous les deux en nage, étant donné la température.

Malko s'efforçait de retenir son plaisir, mais, à un moment, il se laissa aller, écartant violemment les cuisses d'Amalia, relevant ses jambes presque à la verticale pour la pilonner dans une cavalcade finale.

Les doux gémissements d'Amalia se transformèrent en un long hurlement qui ne s'arrêta qu'avec l'explosion de Malko.

Il était vidé, avait l'impression d'avoir perdu plusieurs kilos, mais, le cerveau vide, se sentait merveilleusement bien.

C'est tout juste s'il sentit Amalia glisser hors du lit, ramasser son pagne et disparaître dans l'obscurité en lui laissant la lampe.

— *O matabish*[\[54\]](#).

Vêtue d'un T-shirt et d'un pagne, Amalia déposa sur la table un plateau avec du café, des fruits, du pain, de la confiture et de la margarine, remplaçant le beurre.

Avant de s'esquiver.

Douché, habillé, il retrouva Alex devant un énorme bol de café sur sa terrasse.

Il sourit à Malko.

— Vous voulez toujours repartir ?

— Je ne peux pas faire autrement.

— Ça vous ennuie qu'Amalia vienne avec vous ?

— Bien sûr que non.

— Elle vous trouve très gentil et elle voudrait s'acheter quelques vêtements à Bissau. Il y a longtemps qu'elle n'y a pas été.

— Vous savez que mes conditions de vie ne vont pas être faciles.

— Elle reviendra ce soir !

Décidément, les femmes étaient toutes les mêmes sous toutes les latitudes... Dans sa situation, ce n'était pas évident de faire du shopping à Bissau mais il ne put que dire « oui ».

— OK, fit Alex. Il y a du nouveau.

Le pouls de Malko s'envola.

— Quoi ?

— Deux types sont arrivés ce matin dans un « go fast » qu'ils ont amarré au ponton du village. Ils ont prévenu celui que vous avez vu, Jonas, que l'avion arriverait dans quarante-huit heures. Ils vont donc vérifier que la piste est à peu près en bon état. Il ne faudrait pas qu'ils vous voient, parce qu'ils vont sûrement venir ici. La vedette part dans un quart d'heure. Il faut y aller tout de suite. Si vous voulez revenir, vous venez. Sans prévenir.

Un jeune Noir monta l'escalier de la terrasse et lança quelques mots à Alex, qui se leva.

— Filez, ils sont déjà près de la piste, lança-t-il à Malko.

Il appela Amalia, qui surgit drapée dans un boubou vert, son sac de voyage à la main. Elle précéda Malko sur le chemin menant à la petite plage où la vedette était ancrée.

Ses deux hommes d'équipage étaient déjà à bord. À peine Amalia et Malko s'étaient-ils installés sur la banquette arrière que l'esquif mit cap au large.

Ils longeaient encore la côte quand il aperçut un vieux 4 × 4 rouge s'arrêter devant la maison d'Alex. Deux hommes en sortirent, dont l'un avec un catogan : c'était Luis Miguel Carrera, le *narco*. Celui qui avait voulu l'assassiner.

Malko tourna le dos à la côte, le pouls à 150. À quelques minutes près, il était coincé.

Il se cala tant bien que mal sur la banquette arrière, les pieds appuyés sur les sacs de langoustes. Dieu merci, la mer était plate comme une crêpe. Il ferma les yeux, essayant de prendre des forces pour la suite.

Ils venaient de passer par le travers du phare de Bemafel, perché avant Bissau, lorsque le portable de Malko émit un couinement plaintif. Il venait de retrouver un relais. Aussitôt, il y eut un second couinement : il avait un SMS. Il était très court.

« L'Émir a passé la frontière à Bujuntuna hier soir vers dix heures. Djallo. »

Malko avait envie de crier de joie : cette fois, il avait tous les éléments du puzzle et tout collait ! La cargaison de cocaïne allait arriver deux jours plus tard. La venue de l'Émir de l'AQMI était donc liée à

cette livraison de cocaïne. Peu importait comment : le principal était qu'il soit sorti de son désert et à portée de la CIA.

À condition que celle-ci soit avertie à temps pour monter une opération avec l'aide de Malko.

Ils approchaient du port, contournant le quai des containers, où il y avait toujours autant d'animation. La vedette aborda à l'endroit habituel et Malko sauta le premier sur l'escalier glissant, suivi d'Amalia.

En quelques minutes, ils se retrouvèrent dans la zone portuaire. Ce n'étaient pas les taxis qui manquaient ! Il en arrêta un et se glissa avec Amalia sur la banquette défoncée.

— *Mercado de Bandim* ! lança-t-il.

Au mot « mercado », le regard d'Amalia s'illumina. Lorsqu'ils débarquèrent, trois kilomètres plus loin, dans le fouillis des éventaires du marché, les narines d'Amalia palpaient comme les naseaux d'un cheval sentant l'écurie...

Malko l'aurait bien laissée là, avec une liasse de billets pour faire ses achats, mais, quand il se mit en marche pour regagner l'appartement d'Agustinha, elle suivit.

Son portugais n'étant pas assez évolué pour s'expliquer... Lorsqu'il pénétra dans le patio, il constata que la RAV 4 n'était pas là.

Amalia regarda le petit appartement, ravie.

Malko, cette fois, prit une liasse de billets de 10 000 CF et la lui fourra dans la main. Moitié par gestes, un peu en portugais et en espagnol, il lui expliqua qu'elle devait aller faire son shopping seule.

Pour la forme, elle essaya de l'entraîner, puis fila, frétilante de bonheur.

Il était déjà en train de composer le numéro de Steve Younglove.

Le chef de Station de la CIA à Dakar poussa un rugissement de soulagement.

— *My God* ! J'essaie de vous joindre depuis deux jours !

— Je m'en doute, fit Malko, mais j'ai été obligé de m'enfuir de Bissau par sécurité et là où j'étais, il n'y avait pas de relais.

Il fit à l'Américain le récit complet de ses dernières mésaventures, terminant par l'information communiquée par Djallo Samdu : l'arrivée à Bissau de Mokhtar Ben Mokhtar, l'Émir de l'AQMI.

Cette fois, Steve Younglove poussa un cri de guerre.

— Ça fait quatre ans qu'on tente de le coincer au Mali ! Vous êtes certain de sa localisation ?

— Pratiquement, assura Malko, bien que je ne puisse le vérifier visuellement. Mais toutes les informations concordent.

Il expliqua à l'Américain la situation de l'hôtel Uaque, récupéré par « Bubo ».

— On va le coincer là-bas, exulta Steve Younglove !

Malko doucha immédiatement son enthousiasme.

— C'est qui « on » ? Vous savez bien qu'ici, on ne peut compter sur personne ! Et que « Bubo » tient le pays. Entre lui et les *narcos* dont j'ignore le nombre – or, de nouveaux vont arriver pour le nouvel arrivage de coke – nous avons affaire à des gens bien armés et prêts à tout.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil, puis Steve Younglove demanda plus calmement.

— Qu'est-ce que vous conseillez ?

— C'est une opération lourde, admit Malko. Il faut alerter la D.O. [55] si on veut le coincer ici. Sinon, le mieux serait d'attendre qu'il ait pris la route du retour vers le Mali et de le coincer sur la route du retour.

— Et s'il nous file entre les mains ? protesta l'Américain. Non, il faut agir à Bissau.

— Dans ce cas, c'est à vous d'organiser une opération clandestine avec assez de moyens pour capturer et exfiltrer Mokhtar ben Mokhtar.

— Comment ?

— Il faudrait utiliser l'aéroport de Bissau. Deux nuits par semaine, il n'y a aucun vol de nuit. Un Hercules peut parfaitement s'y poser, avec les forces suffisantes pour tenir l'aéroport le temps de l'opération.

— Il n'y a pas de détachement militaire à l'aéroport ?

— Non.

— Un peu comme les Israéliens avaient fait à Kampala, pour sauver des otages, conclut l'Américain.

— C'était il y a trente ans, remarqua Malko, et ils avaient préparé leur opération pendant trois semaines. Nous ne disposons que de quarante-huit à soixante-seize heures.

— OK, conclut Steve Younglove, je sonne le tocsin. D'abord, il faut le feu vert de la Maison Blanche. C'est Ted Boteler qui va le demander. Je vous rappelle.

À Washington, il n'était que six heures du matin. Cela laissait une pleine journée pour faire avancer le projet.

Un peu détendu, Malko se jeta sous la douche. Avec son « kriegspiel », il en avait oublié la précarité de sa situation. Il devait rester vivant jusqu'à l'arrivée éventuelle des gens de la CIA.

Malko entendit un grattement léger à la porte et alla ouvrir : Amalia, radieuse, un sac en tissu plastifié à carreaux au bout de chaque bras, se jeta dans l'appartement, posa ses sacs et vint s'incruster contre lui.

Elle avait troqué son boubou pour une petite robe de coton blanche, à travers laquelle les pointes de ses seins pointaient fièrement.

Tout en gazouillant en portugais, elle commença à se frotter contre lui. Visiblement, elle tenait à dire « merci » tout de suite.

Elle n'eut pas beaucoup de mal à éveiller Malko, tant elle respirait la sensualité. Quand elle l'eut bien en main, elle s'accroupit quelques instants en face de lui, pour le prendre dans sa bouche, puis se jeta sur le lit, sa robe retroussée sur ses hanches, les jambes largement ouvertes. Il se maîtrisa pour entrer doucement dans son ventre et Amalia le serra contre elle à l'étouffer. Commenant aussitôt à danser sous lui, jusqu'à ce qu'elle lui arrache ce qui lui restait de sensualité.

De nouveau, ils étaient en nage.

C'est elle qui se releva d'un bond, plongea la main dans un des sacs de vêtements pour y prendre une petite culotte blanche, et montra sa montre à Malko d'un geste expressif : la vedette des langoustes l'attendait.

Ils eurent une dernière étreinte, puis elle se sauva presque en courant, ses deux sacs au bout des bras, heureuse comme une « *fashion victim* ».

Un oasis de douceur dans un monde plutôt féroce.

Malko alla s'allonger. En attendant la réponse de Steve Younglove, le plus sûr était de rester où il se trouvait.

Si Agustinha ne l'avait pas balancé jusque-là, elle n'avait aucune raison de le faire maintenant.

Apparemment, elle se servait très peu de cet appartement, vivant chez « Bubo », ce qui arrangeait bien Malko.

Malko somnolait, écrasé par la chaleur, le stress et la fatigue, lorsque son portable resonna. Sa Breitling indiquait sept heures, donc une heure de l'après-midi à Washington.

La voix de Steve Younglove vibrait d'excitation.

— Je crois que nous sommes « *on the right track* » [56] annonça-t-il. On m'a accueilli comme si j'apportais la tête de Bin Laden.

— Mokhtar ben Mokhtar, c'est quand même la taille en dessous, corrigea Malko.

— C'est mieux que rien et c'est un vrai nuisible, enchaîna l'Américain. Voilà donc le « *blue-print* » de l'opération « cajou ». Elle sera menée par un détachement des « *Special Forces* » qui se trouvent sur la base de Tamanrasset, en Algérie, et le transport sera assuré par un Hercules C.130 de l'Air Force. L'idée est de faire atterrir cet appareil sur la piste de l'aéroport international de Bissau, dans la nuit de mardi à mercredi. Nous avons vérifié, il n'y a aucun vol cette nuit-là. Le dernier part à 18 h 05 pour Dakar, un vol des *Cabo Verde Airlines*. Nos gens possèdent un plan de cet aéroport, avec l'orientation et la longueur de la piste. Nous aurons besoin de vous pour un balisage rudimentaire de la piste.

— Mais avec quoi ?

— Demain, nous envoyons un employé du consulat qui ramène des documents à notre antenne de Bissau. Il aura avec lui ce dont vous aurez besoin. Sinon, l'Hercules ne pourrait pas se poser sans aucune aide au sol. Pensez-vous que nous risquions de nous heurter à une forte résistance ?

— Je ne pense pas. Les Guinéens n'ont ni avions, ni hélicoptères. Ils disposent de blindés légers, mais « Bubo » n'en a pas le contrôle. Donc, nous risquons d'avoir affaire à des fantassins équipés d'armes légères et de lance-roquettes.

» La nuit, la tour de contrôle n'est pas occupée. La piste principale est assez loin de l'aérogare. Un Hercules peut s'y poser discrètement et rester en bout de piste sans se faire repérer.

— Nous prévoyons deux détachements, précisa Steve Younglove. L'un se déploiera autour du C.130 pour assurer un périmètre de sécurité.

» Le second, muni de véhicules légers, ira récupérer l'Émir Mokhtar ben Mokhtar, guidé par vous. Bien entendu, je vous accompagnerai.

— Vous venez aussi ?

Steve Younglove sembla embarrassé.

— J'y suis obligé ! Ces « Special Forces » sont américaines. Elles ne sont pas autorisées à prendre des ordres d'un non-Américain, comme vous. C'est idiot, mais « *they go by the book* »...

» Ensuite, bien entendu, vous repartirez avec nous.

Malko se dit qu'une lourde responsabilité allait peser sur ses épaules. Il devait être absolument certain de connaître la planque de l'Émir de l'AQMI. Sinon, c'était une nouvelle « Baie des Cochons ». Une seule personne pouvait lui valider l'information : Agustinha.

— Dès que le type du consulat sera arrivé, demain, il vous contacte, conclut Steve Younglove.

» En attendant, faites attention à vous.

Malko n'avait plus qu'à prier pour que la maîtresse de « Bubo » repasse par chez elle.

Agustinha avait été en ville faire des courses et venait de revenir à la villa du *Barrio de los Ministros*. Juste pour le dîner. Cela faisait deux jours qu'elle n'était pas retournée chez elle, car « Bubo » exigeait sa présence.

Il était nerveux. L'Émir Mokhtar ben Mokhtar était arrivé la nuit précédente à l'hôtel Uaque et lui avait donné rendez-vous pour l'après-midi, afin que « Bubo » lui remette la tête de l'homme qu'il était censé avoir assassiné. La traque pour le retrouver continuait, et, comme elle n'avait donné aucun résultat, « Bubo » pensait que l'espion de la CIA s'était enfui.

À tout hasard, il avait quand même, avec l'aide technique de Luis Miguel Carrera, piégé la Range Rover abandonnée. Grâce à un dispositif très simple. Dès que quelqu'un mettrait le contact, une charge de plastic, placée sous le siège du conducteur, exploserait... Cela évitait une planque fastidieuse et voyante...

Cependant, il n'y croyait pas. Si tout se passait bien, l'opération terminée, il démonterait le « piège » et ajouterait cette belle Range Rover toute neuve à sa collection.

Agustinha venait de débarquer, toujours aussi sexy dans son jean ajusté, quand un des visiteurs de « Bubo » se pencha à son oreille. C'était le chef des douanes qu'il avait convoqué pour régler les pots-de-vin pour la prochaine livraison de coke. Il salua et s'en alla, sans

regarder Agustinha.

« Bubo » avait changé de visage. Il ôta ses lunettes noires et lança d'une voix calme.

— Agustinha, qu'est-ce que tu faisais sur le port l'autre matin, « dans » ta voiture avec un homme : un *Blanco* ?

Rien qu'au regard affolé de sa maîtresse, il comprit que le tuyau du douanier était bon.

Il se leva, sortit son pistolet et posa l'extrémité du canon sur le front de la jeune femme, puis repoussa le chien en arrière.

— Qui était-ce ? Dis-le vite ou je te tue.

CHAPITRE XXI

Malko acheva de taper le SMS à l'intention de Djallo Samdu. Il avait tenté de le joindre directement, mais le patron de la Sécurité Militaire ne répondait pas. Or, il lui restait à peine quarante-huit heures pour réunir toutes les informations indispensables au commando de la CIA qui allait débarquer en pleine nuit à l'aéroport international de Bissau.

Si tout ne se passait pas rapidement, l'opération risquait de tourner au fiasco épouvantable, comme, en 1994, à Mogadiscio, où les Américains, pourtant soutenus par une puissante force d'intervention et celle des Nations-Unies, avaient perdu une vingtaine d'hommes et la face, obligés de quitter la Somalie en catastrophe. Depuis, personne n'était revenu.

Malko avait une lourde responsabilité sur les épaules. Certes, les hommes de « Bubo », ce n'étaient pas les miliciens somaliens rompus aux combats et fanatisés, mais ils étaient armés et se défendraient sûrement.

En plus, si cette opération était approuvée et autorisée par la Maison-Blanche, aux yeux du Droit International, c'était limite.

Venir kidnapper quelqu'un – même un Émir d'Al Qaida – dans un pays indépendant, allait déclencher une levée de boucliers. Heureusement, les Nations-Unies avaient l'habitude, grâce aux Israéliens. Ceux-ci s'asseyaient sur le Droit International, les traités et même les « codes » diplomatiques, pour effectuer leurs opérations. Ils avaient raison : après quelques couinements et une poignée d'exhortations creuses des plus hautes autorités mondiales, tout rentrait dans l'ordre.

Cependant, ce n'était pas le souci majeur de Malko. Il devait savoir avec certitude où se trouvait l'Émir de l'AQMI lorsque les « Special Forces » atterriraient à Bissau.

L'hypothèse la plus probable, c'était l'hôtel Uaque, mais il pouvait, aussi, se trouver chez « Bubo ».

De nouveau, il était tenaillé par la faim. Le réfrigérateur d'Agustinha était totalement vide, à l'exception de deux vieux yogourts... Il devait absolument sortir pour trouver à manger.

Aller au restaurant était hautement risqué. Soudain, il repensa à Urs Limmer, l'officier de Sécurité de l'Union Européenne, ami de Steve Younglove. Lorsqu'il l'avait rencontré dans le siège de l'Union Européenne, il lui avait dit qu'il y avait une cantine dans le compound. Seulement, il ne se voyait pas y aller à pied. Moralité : il fallait essayer de récupérer la Range Rover. Et d'abord s'assurer que Frank Martal ne l'avait pas déjà fait.

— Où êtes-vous ? demanda Frank Martal. Cela fait deux jours que vous n'avez pas donné de nouvelles. Il ne vous est rien arrivé ? La voiture est OK ? Yahia vous attend.

— Pour l'instant, je n'ai pas besoin de lui, assura Malko, mais tout va bien. Je vous rappelle.

Donc, la Range devait se trouver là où il l'avait planquée. Connaissant la nonchalance africaine, il y avait de bonnes chances pour que la surveillance, s'il y en avait eu une, ait été levée. Bien sûr, c'était risqué de se déplacer à Bissau avec le véhicule, mais les Ranges pullulaient.

Il prit sa sacoche, vérifia le Sig-Sauer et, au moment de partir, écrivit un mot qu'il laissa sur le lit.

« Je suis revenu, je dois te parler ».

Agustinha comprendrait.

L'air chaud l'enveloppa aussitôt et il s'éloigna, marchant sur le bas-côté, en contrebas de l'*Avenida do Unidade*. Lorsqu'il aperçut la Range Rover, il était euphorique. En voiture, le compound de l'Union Européenne était à cinq minutes, juste après le grand carrefour avec l'*avenida do Brasil*.

À genoux, la bouche éclatée, une arcade sourcilière fendue, le corps marbré de coups, Agustinha ne restait dans la position verticale que parce Luis Miguel Carrera la tirait par les cheveux.

Un râle continu s'échappait de sa bouche.

Depuis une heure, les deux hommes la rouaient de coups. Elle avait plusieurs dents cassées à cause d'un formidable coup de poing asséné par « Bubo ».

Celui-ci, au début de l'interrogatoire, avait bien tiré avec son pistolet, mais tout à côté de la tête de la jeune femme, lui crevant le tympan gauche. Pas fou, il savait que, morte, elle n'avait aucune utilité.

Il devait savoir quel était l'homme qui se trouvait avec elle sur le port. Presque certain qu'il s'agissait de ce maudit agent de la CIA. Mais, comment l'avait-il retournée et que savait-elle de lui ?

Comme un animal traqué, acculé, Agostinha se taisait. Sachant que si elle avouait la vérité, « Bubo » la tuerait d'une façon effroyable. Elle savait de quoi il était capable... D'ailleurs, elle était si terrifiée, que, même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu faire sortir un mot de sa bouche.

Luis Miguel Carrera lâcha ses cheveux et se pencha sur elle, attrapant son sein gauche, le tordit avec tant de méchanceté, qu'Agostinha finit par pousser un hurlement étouffé.

— Tu vas parler, *cochina* ! lança-t-il, pour la millième fois.

Tourné vers « Bubo », il ajouta.

— Peut-être que cette *cochina* se fait un mec derrière ton dos.

Il aurait pu ajouter « derrière notre dos ». Secrètement, c'est ce que les deux hommes espéraient. Une tromperie se réglerait par une bonne raclée. Mais, si c'était le cas, elle aurait déjà avoué.

— Il faut qu'on y aille ! dit soudain « Bubo ». Sinon, il va s'énervier.

« Il » c'était Mokhtar ben Mokhtar, l'Émir d'AQMI, qui les attendait dans l'hôtel Uaque. Ils devaient lui remettre la tête supposée de l'agent américain, et, lui, fixerait la somme payée qu'il exigeait pour le transit de la cocaïne par son territoire. Luis Miguel Carrera était assez inquiet. Si l'Émir avait pris le risque de se déplacer, c'est qu'il allait demander beaucoup d'argent...

Avec une grande capacité de nuisance, cela promettait une discussion serrée.

« Bubo » se leva et lança quelques mots en créole à l'un de ses hommes qui sortit aussitôt et lança calmement à Luis Miguel.

— En rentrant, on va commencer par lui couper les seins. Ça l'aidera à retrouver la mémoire.

Agostinha avait sûrement entendu, savait qu'il ne plaisantait pas, mais ne réagit même pas ! Déjà, le soldat apostrophé par « Bubo » revenait dans la pièce, avec un rouleau de fils de fer barbelé. « Bubo » lui jeta un ordre et il appela un de ses camarades. Les deux soulevèrent Agostinha, puis enroulèrent le fil de fer barbelé d'abord autour de ses chevilles, puis le long de ses jambes.

— Serre bien ! lança « Bubo ».

Agostinha lança un petit cri lorsque les lames coupantes s'enfoncèrent dans sa chair à travers le jean. Zélé et obéissant, le soldat tirait de toutes ses forces sur les barbelés. Saucissonnant la jeune

femme féroce. Lorsqu'il fut arrivé à la taille, « Bubo » l'arrêta d'une brève interjection. S'approchant d'Agustinha, il arracha, d'abord son chemisier, puis son soutien-gorge, dévoilant sa magnifique poitrine marbrée de coups.

Arrachant le fil de fer barbelé des mains du soldat, il l'enroula lui-même soigneusement sur la peau nue du torse et des seins, serrant de toutes ses forces. Du sang commença à suinter des coupures infligées par les lames coupantes comme des rasoirs et Agustinha poussa un faible gémissement.

« Bubo » termina par le cou, emprisonnant au passage les deux poignets de la jeune femme dans l'étreinte glacée du métal. Il lui était impossible de faire le moindre mouvement, et, même, chaque fois qu'elle gonflait les poumons, les lames s'enfonçaient dans sa chair.

« Bubo » regarda son travail avec satisfaction, puis, lança aux soldats.

— Mettez-la avec vous.

Luis Miguel Carrera était déjà parti à la cuisine. Il réapparut avec un sac de jute.

La tête de celui qu'ils avaient assassiné.

— J'espère que cet enculé va être content ! soupira le Colombien.

Il avait des instructions du Cartel de Cali pour que tout se passe bien. Il fallait absolument que ces trois tonnes de cocaïne parviennent en Europe. Lui, était responsable du tronçon Bissau-Mali. S'il y avait un pépin, il avait intérêt à ne pas revenir en Colombie, et même, à partir très loin. Les *narcos* n'admettaient pas l'échec et ne connaissaient qu'une punition : la mort. Qu'il s'agisse d'une erreur ou d'une trahison. Dans ce dernier cas, la punition était étendue à toute la famille du coupable...

« Bubo » lui jeta un regard méchant.

— Tu as vraiment besoin de lui ?

L'argent que les *narcos* donneraient à l'Émir d'AQMI n'irait pas dans sa poche... Luis Miguel Carrera hocha la tête, résigné.

— Cet enfoiré pourrait nous faire perdre des millions de dollars. On est obligé de passer par son territoire. *Bueno*, allons-y.

Malko avait planqué une demi-heure, afin de s'assurer d'une éventuelle présence suspecte.

Il s'approcha enfin et reçut le ciel sur la tête !

La Range Rover n'avait plus de roues !

Elle reposait désormais sur des cales en bois, des malfaisants ayant démonté les quatre roues et emporté la roue de secours.

Partagé entre la fureur et le fou-rire, il s'assit sur une pierre. La seule solution était de faire venir des roues de la concession Rover. Il appela aussitôt Frank Martal qui ne parut pas surpris outre mesure.

— Vous l'aviez laissée dans un coin désert ?

— Non, pas vraiment...

Soupir.

— Dommage que vous n'ayez pas gardé Yahia.

— Je vous les paierai, assura aussitôt Malko.

— OK, je vais vous envoyer deux mécanos, mais cela va prendre un certain temps : il faut que je prenne des roues sur d'autres véhicules. Où est-elle ?

— Le long de l'*Avenida da Unidade*, à la hauteur de la Mosquée au minaret cassé.

— Ça va ! À tout à l'heure.

Malko, un peu rasséréné, se dit qu'il n'allait pas retourner chez Agostinha, c'était trop loin. Après avoir envoyé un second SMS à Djallo Samdu, il traversa la grande avenue et gagna l'immense jardin en friche entourant la mosquée en piteux état. Il trouva un banc, à l'ombre d'un manguier et s'y installa. Personne ne viendrait le chercher là : la mosquée semblait peu fréquentée.

Djallo Samdu alluma son portable et consulta, une fois de plus, ses SMS. Trouvant le second appel de Malko. Depuis le matin, l'agent de la CIA l'avait appelé trois fois et il hésitait à lui répondre.

Déjà, en lui signalant l'arrivée de l'Émir de l'AQMI, il avait pris un risque énorme. L'information lui avait été communiquée par le S.I.E., toujours le même copain, qui commençait à se demander pourquoi Djallo Samdu s'intéressait tant à cet Émir.

Djallo Samdu savait que cette information était de première importance et donc, qu'elle valait beaucoup d'argent... C'était donc le moyen de se faire payer, et, ensuite de ne plus jamais revoir cet agent de la CIA, trop dangereux à fréquenter.

Il le savait traqué par « Bubo » et ignorait même s'il se trouvait encore à Bissau. Le fait qu'il lui demande un rendez-vous plaidait dans ce sens. Il tapa un SMS : « OK pour RV. Same place. Bring ten millions[57]. »

Son information valait bien cela. À côté des milliards de CFA que « Bubo » extorquait aux *narcos*, c'était *peanuts*, mais cela l'aiderait bien à se construire une résidence secondaire. Après avoir envoyé le SMS, une pensée atroce l'envahit. Et si Malko Linge était déjà entre les mains de « Bubo » et que ce dernier lui tende ce piège pour vérifier sa trahison ?

Dans ce cas, sa vie s'arrêterait le soir même et dans des conditions très désagréables.

Il se dit qu'il pouvait encore ne pas venir au rendez-vous, mais si « Bubo » avait eu le message, il connaîtrait le numéro d'appel.

Donc, autant y aller.

Cependant, il était tellement angoissé que son estomac semblait à vif. Il prit le chemin de l'infirmerie de l'État-Major pour y trouver de quoi se soulager.

Mokhtar ben Mokhtar fixa longuement la tête coupée que Luis Miguel Carrera venait de sortir du sac de jute dégoulinant. Avec la chaleur, la glace avait fondu et une odeur pestilentielle commençait à s'en échapper.

Derrière l'Émir, trois membres de l'AQMI attendaient le verdict de leur chef.

« Bubo » semblait détaché, impassible derrière ses lunettes noires. Observant l'Émir avec curiosité. Il avait une tache sombre au milieu du front, son œil gauche était fixe et, seuls son calot blanc et son Kami immaculé lui donnaient une certaine dignité.

L'Algérien posa enfin la tête par terre, sur le ciment de la terrasse, où se trouvaient les six hommes. Puis, il se tourna vers un de ses hommes et jeta.

— Débarrassez-moi de la tête de ce chien.

Luis Miguel Carrera eut l'impression qu'on lui enlevait un poids énorme de l'estomac et s'empressa de ramasser la tête qu'il tendit à un soldat.

— Va enterrer ça dans le coin !

Ils se remirent à boire du thé. Même à l'ombre, il faisait une chaleur inhumaine. Le Colombien se força à sourire.

— Vous êtes rassuré ! lança-t-il. Désormais, tout peut se dérouler normalement. Quand repartez-vous au Mali ?

L'Émir Mokhtar ben Mokhtar le toisa froidement.

— Quand j'aurai l'argent, laissa-t-il tomber.

Le Colombien arriva à demeurer impassible.

— L'argent ! Mais il vous sera remis là-bas, quand la marchandise arrivera. Comme d'habitude.

— J'ai besoin de cet argent ici et maintenant, répliqua Mokhtar ben Mokhtar. C'est la raison pour laquelle je suis venu. Je dois en renvoyer une partie à différentes personnes. Quelque chose que je ne peux pas faire de là-bas...

Luis Miguel Carrera comprit soudain la véritable raison de la venue de l'Arabe. Grâce au système de l'Hawala ou à Western Union, il voulait réexpédier ce que les *narcos* allaient lui donner, soit vers des comptes personnels, soit à des comptes qu'il fallait « nourrir ». Voilà pourquoi il avait pris de tels risques.

— *Bueno*, conclut le Colombien, il faut que je m'organise. Que je prévienne ceux qui vont arriver, qu'ils m'apportent de quoi vous payer.

— Vous ne m'avez pas demandé combien je voulais...

Luis Miguel Carrera fit l'idiot.

— Comme la dernière fois, 500 000 dollars.

— Quelle quantité va transiter par mon territoire ?

Le Colombien ouvrit la bouche pour mentir, puis se reprit. L'autre était trop dangereux.

— Environ trois tonnes ! reconnut-il.

— Cela fait trois millions de dollars, laissa froidement tomber l'Émir.

Il y eut un silence. Prolongé. « Bubo » venait de se rendre compte qu'il touchait le double, mais pour une prestation beaucoup plus importante, et, que Luis Miguel Carrera avait un gros problème. Le Cartel allait hurler devant une telle dépense, pourtant anodine par rapport au profit.

Le kilo de cocaïne revenait, mis en sachets de plastique, à environ 20 000 dollars. Il était revendu par le Cartel, aux grossistes marocains et algériens à 100 000 dollars. Ce qui laissait une marge brute de quatre-vingts millions de dollars par tonne. Soit deux cent quarante millions pour le chargement qui allait arriver.

Évidemment, il y avait des frais, beaucoup de frais : le transport surtout, les backchichs et la perte éventuelle d'une partie de la cargaison.

Plus la commission de « Bubo » qui, pour ce chargement, allait se monter à six millions de dollars. Seulement, lui avait une organisation, un gouvernement à acheter et assurait une sécurité totale : avec lui, ils n'avaient jamais eu de problèmes.

Alors que l'Émir Mokhtar ben Mokhtar n'avait qu'une bande de pouilleux à nourrir, payés avec des lance-pierres.

Celui-ci se leva soudain, annonçant.

— C'est l'heure de la prière. Revenez me voir avec l'argent dès que vous l'aurez, afin que j'envoie des ordres à mes *katibas*.

Il s'éloigna vers sa case, escorté de ses trois gardes du corps. Luis Miguel Carrera bouillait de rage. Sachant que l'Émir communiquait facilement avec ses hommes perdus dans le désert malien, grâce à ses Thurayas. Il pouvait parfaitement monter une embuscade et tout faire échouer. Dès qu'il se fut éloigné, « Bubo » laissa tomber froidement.

— On le tue ?

Le Colombien secoua la tête.

— Non. Je dois parler avec Baranquilla. *Vamos*.

Ils reprirent la route de Bissau. Pendant tout le trajet, « Bubo » calcula ce qu'il allait pouvoir demander en plus à son « ami » colombien. Se maudissant de ne pas l'avoir fait plus tôt. Seulement, il fallait attendre que l'avion se soit posé à Bubaque.

Avant, ils devaient éclaircir le cas Agustinha. Il n'était pas totalement tranquille, à cause du silence de la jeune femme. C'est donc qu'elle avait quelque chose de grave à cacher.

Qu'il fallait lui faire avouer.

Assis à quelques mètres de la Range Rover, Malko regardait les mécaniciens soulever l'avant de la voiture. Ils étaient deux, aidés du fidèle Yahia.

Soudain, un des mécaniciens ressortit de sous le châssis, visiblement affolé. Après une brève conversation avec lui, Yahia s'approcha de Malko.

— Patron, il y a une bombe sous la voiture !

— Une bombe !

— Oui, c'est du plastic avec un fil qui part vers le moteur...

Ils avaient « piégé » la Range ! Cela ne pouvait être que les *narcos*.
Finalement, le voleur des roues lui avait sauvé la vie...

— On peut l'enlever ?

Yahia secoua la tête.

— Ça, patron, je ne sais pas... C'est trop dangereux. Je vais appeler
Monsieur Frank.

— Je le fais ! fit Malko.

Il appela le concessionnaire qui l'écouta sans broncher.

— On vous en veut vraiment ! soupira-t-il. Je vais faire appel à un
mec que je connais dans l'armée, mais cela va prendre du temps...

— Vous avez une autre voiture pour moi ?

— Pas tout de suite. Ça va prendre trois ou quatre jours. On doit
m'en rapporter une.

Son ton était parfaitement naturel, mais le sixième sens de Malko
se mit à hurler. Avec Frank Martal aussi, il était tricar.

Le cercle se resserrait autour de lui. Sans voiture, comment allait-il
faire pour remplir sa mission ?

Il entendit à peine Yahia qui lui lançait.

— Patron, on s'en va !

Il était de nouveau dans la merde. Une merde noire.

Il n'avait plus qu'à retourner chez Agustinha en attendant son
rendez-vous du soir avec Djallo Samdu.

CHAPITRE XXII

Amilcar, le sergent qui avait enroulé le fil de fer barbelé autour d'Agustinha, n'arrivait pas à détacher les yeux de sa poitrine. Les Africaines en avaient d'habitude peu, très vite abîmée. Celle-là semblait sortir d'un film X.

Il avala une grande rasade de vin de cajou et passa la bonbonne à son voisin.

Comme d'habitude, il faisait une chaleur inhumaine dans la chambrée des soldats d'élite de « Bubo ». Pas de clim et presque pas d'ouvertures. Les hommes traînaient sur leurs couchettes, en caleçon ou en slip. Agustinha avait été allongée sur le sol entre les rangées de lits de camp.

N'y tenant plus, le sergent Amilcar se leva, et alla s'accroupir devant Agustinha. Lui palpant ses seins encore magnifiques. Il jura et retira vivement sa main : un des tranchants acérés du fil de fer venait de lui entamer la peau. Agustinha tourna la tête vers lui et murmura :

— Amilcar, détache-moi, j'ai si mal...

Il n'hésita pas longtemps : il n'y avait pas de risque qu'elle se sauve. Il déroula le barbelé jusqu'à la taille, détachant aussi ses mains.

Puis, sans se préoccuper des innombrables coupures, il commença à malaxer ses seins qui le faisaient tant fantasmer. Tant et si bien qu'il sentit une érection géante déformer son caleçon.

Cette fois, il n'hésita pas. De toutes façons, Agustinha allait mourir : autant en profiter un peu avant. Son sexe jaillit littéralement de son caleçon tant il était excité. Passant une main dans le dos d'Agustinha, il la força à s'asseoir et lui enfonça brutalement son gros membre dans la bouche.

Elle qu'il n'osait même pas regarder quand elle appartenait à son *chef* !

Il se servait de la bouche de la jeune femme comme d'un sexe. Et pourtant, ses lèvres martyrisées ne pouvaient pas faire grand-chose.

Pourtant, le sergent Amilcar ne voyait plus que cette bouche dans laquelle il se masturbait furieusement. Un silence pesant régnait désormais dans la chambrée. Un à un, les autres soldats s'étaient levés et faisaient cercle autour de lui. Les regards noyés d'alcool brillaient de

plus en plus.

Comme des animaux se rapprochant de la curée, ils avaient abandonné leurs bonbonnes de vin de cajou pour venir se regrouper autour de cette belle femelle offerte.

Le sergent Amilcar éjacula dans la bouche d'Agustinha avec un cri rauque.

Il s'était à peine redressé qu'un jeune soldat avait pris sa place et enfoncé, à son tour, son sexe dans la bouche de la prisonnière.

Désormais, ils se masturbaient tous ouvertement, le regard fixe ; une sorte de queue s'était formée, les plus âgés passant en tête.

Agustinha, impuissante, accueillait tous ces sexes sans même y penser. C'était mieux que les barbelés.

Soudain, un des soldats à la carrure de docker, au lieu de prendre son tour, saisit les barbelés et acheva de les dérouler, libérant complètement la jeune femme. Ce n'était pas par pitié. Il commença par défaire la grosse ceinture, puis, à deux mains, déchira son jean jusqu'à l'entrejambe. Deux autres soldats se précipitèrent vers le bas du vêtement, dépouillant Agustinha comme un lapin.

Le premier arracha le slip de dentelle blanche, se laissa tomber devant elle, lui écarta les cuisses à deux genoux et lui enfonça son membre de toutes ses forces jusqu'au plus profond de son ventre.

Cela dura peu de temps.

Le dos rapé par le sol, Agustinha hurlait de douleur.

Déjà, ils se bousculaient tous pour pénétrer son sexe. L'un d'eux, plus imaginatif, eut l'idée de la retourner sur le ventre, la cloua d'un sexe arqué, d'abord dans son ventre, puis dans ses reins.

Il fut remplacé par trois soldats qui semblaient être devenus fous, se battant comme des chiens pour cette femelle ouverte. Des forcenés qui se succédaient, alternant leur coït avec une lampée de vin de cajou.

Tous étaient tellement brutaux qu'on avait l'impression qu'ils étaient prêts à désarticuler Agustinha ou à lui arracher les seins, dans leur délire sexuel.

Ils étaient encore en pleine hystérie lorsque la porte s'ouvrit sur « Bubo » et Luis Miguel Carrera.

Terrifié, celui qui était en train de besogner Agustinha arracha de son ventre un sexe énorme et courut se réfugier au bout de la chambrée.

En quelques secondes, le silence était revenu et tous avaient regagné leurs lits de camp.

Agustinha, inerte, était recroquevillée sur le sol. Si immobile qu'on se demandait si elle était encore vivante.

« Bubo » avança un peu et lui expédia un coup de pied dans le flanc. Ce qui déclencha un gémissement.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont mis ! s'exclama le Colombien. Elle méritait bien ça.

Il contemplait sans aucune pitié la femme qui lui avait donné tant de plaisir.

— Qu'on m'apporte une *catane* [58] lança « Bubo » à la cantonade.

Aussitôt, un des soldats déboula, lui offrant sa machette, avec un sourire servile. Pourtant, son chef se moquait éperdument du traitement que ses hommes avaient fait subir à son ex-maîtresse. Lorsqu'il eut la machette en main, il ordonna.

— Mets-la assise !

Un second soldat se précipita et, à deux, ils assirent Agustinha sur le sol. La tête sur la poitrine, elle ne résistait même pas. « Bubo » se pencha, empoigna le sein droit de la Noire, posa le tranchant de sa machette contre la peau, et fit :

— On va commencer par celui-là !

Au contact froid de l'acier, Agustinha sembla tout à coup reprendre vie.

Elle *savait* que « Bubo » allait vraiment lui couper un sein. C'était une idée qui la rendait folle.

Son ancien amant écouta le flot de paroles qui s'échappait de sa bouche et commença à entamer la peau, juste sous le sein. Le hurlement inhumain d'Agustinha l'arrêta.

— *Nao ! Nao !* Oui, c'était le *Blanco*.

« Bubo » n'éloigna pas la lame tandis qu'elle racontait tout : comment l'agent de la CIA l'avait coincée, comment il l'avait menacée et puis, l'avait forcée à le conduire au port.

— Où il allait ?

— Je ne sais pas, jura Agustinha.

« Bubo » réfléchissait. Du port, on ne pouvait aller que sur l'archipel des Bijagos, sauf à embarquer sur un cargo. Donc, le *Blanco* allait dans les îles. Mais quelque chose manquait au récit d'Agustinha.

Pourquoi lui aurait-il demandé seulement de le conduire sur le port ; il avait une voiture, il pouvait y aller tout seul...

— Tu mens ! lança-t-il. Tu as fait autre chose avec lui. Il n'avait pas

besoin de toi pour aller au port.

— Si ! glapit Agustinha, terrifiée. Il ne voulait pas laisser sa voiture là-bas.

Cela se tenait.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? reprit « Bubo ».

— J'avais peur que tu me tues !

— Eh bien, tu avais raison !

Il leva sa machette et d'un seul coup horizontal, trancha la tête d'Agustinha, presque jusqu'aux cervicales. Sans même un regard pour le corps encore agité de soubresauts, il jeta à Luis Miguel Carrera.

— On va essayer de trouver cet enculé ! Il n'y a pas tellement d'îles où il a pu aller.

— On va prendre le « go-fast » ! suggéra le Colombien.

L'idée que cet agent de la CIA traînait encore dans les parages, ne lui disait rien de bon...

Malko avait attendu la nuit pour se glisser hors de l'appartement d'Agustinha. Cheminant un kilomètre sur le bas-côté, il avait enfin pris un taxi jusqu'au centre, se faisant déposer en face du palais présidentiel détruit, avec sa façade criblée d'impacts et sa toiture en partie arrachée.

Ensuite, il gagna « Le Bistrot » à pied. De nuit, il n'attirait pas l'attention. Après avoir vérifié que le restaurant n'était pas surveillé, il y pénétra : son rendez-vous n'était que dans une heure. Il avait le temps de manger quelque chose.

Installé dans un coin sombre de la salle, il s'attaqua à un carpaccio de barracuda.

Broyant du noir.

Il ne pouvait plus arrêter l'opération de la CIA. Or, il lui fallait absolument un véhicule. À pied, il ne tiendrait pas jusqu'au lendemain.

Que faire si Agustinha ne réapparaissait pas ?

Il était juste dix heures lorsqu'il se leva après un « *caezinho* ». Il n'y avait que deux autres clients, des expats musclés, français.

Il attendit dans l'ombre du mur. Vingt minutes. Jusqu'à ce qu'il aperçoive un 4 × 4 s'approcher et s'arrêter. Comme il se trouvait dans

le faisceau de ses phares, le conducteur l'avait vu. Il monta aussitôt dans le véhicule. C'était bien Djallo Samdu, qui tourna vers lui un visage tragique.

— Vous êtes au courant pour Agustinha ?

— La maîtresse de « Bubo » ?

— Oui. Il l'a tuée, sauvagement aujourd'hui. Parce qu'elle vous avait aidé. Un douanier l'avait balancée.

Malko eut l'impression qu'on lui enfonçait lentement un poignard dans l'estomac.

— Vous êtes sûr ? Comment le savez-vous ?

— Un des hommes de « Bubo » nous renseigne. Il a assisté à la scène. Le corps a été enterré dans le jardin de la résidence de « Bubo ». Il sait que vous n'êtes pas parti. Il va se remettre à votre recherche.

Le chef du Renseignement Militaire était gris de peur.

— Il faut que vous m'aidiez ! dit Malko.

Djallo Samdu secoua la tête.

— Non, c'est fini, vous me donnez mon argent et je m'en vais.

— Je n'ai pas votre argent, fit posément Malko. Je ne l'aurai que dans deux jours. On me l'apportera de Dakar.

— Tant pis. Je ne veux pas mourir.

Malko le regarda froidement.

— Désormais, Djallo, nous sommes dans le même bateau. Forcément, « Bubo » va savoir que vous m'avez aidé. S'il ne le sait pas déjà. Vous n'avez qu'une seule façon de sauver votre peau : continuer à m'aider, jusqu'à ce que j'élimine « Bubo ».

Djallo Samdu lui jeta un regard effaré.

— Éliminer « Bubo » ! Comment ? Vous êtes tout seul...

— Bientôt, je ne le serai plus !

Le Noir secoua la tête.

— Non, je ne vous crois pas... Sortez de ma voiture.

Malko entrevit soudain une solution à son problème le plus urgent. Il ouvrit sa sacoche et en sortit le Sig-Sauer qu'il braqua sur sa « source ».

— Djallo, dit-il, je vais faire votre bonheur contre votre gré. Non seulement vous aurez votre million de CFA, mais je vous en donnerai neuf de plus. Seulement, il faut que vous me prêtiez votre voiture.

Le Noir eut un haut-le-corps.

— Ma voiture ! C'est impossible.

— Ça va le devenir ! affirma doucement Malko. Voilà ce que vous allez faire. Laissez la clef sur le contact et descendez gentiment. Vous trouverez facilement un taxi pour rentrer chez vous ou à l'État-Major. Ensuite, nous nous parlerons au téléphone.

» J'ai besoin de savoir, de façon certaine, où se trouve l'Émir de l'AQMI dont vous m'avez signalé l'arrivée en Guinée Bissau. D'ici demain soir. Ensuite, tout redeviendra facile pour vous.

Comme le Noir ne bougeait pas, il tendit le bras dans sa direction, braquant son arme sur lui et relevant le chien.

— Djallo, si vous ne sortez pas de vous-même, je vais vous tirer une balle dans le ventre et vous pousser dehors. Je n'ai plus rien à perdre et j'ai besoin de ce véhicule... Vous ne m'en voulez pas, j'espère.

Après quelques instants d'un silence tendu, Djallo Samdu ouvrit la portière de son côté et se laissa glisser à terre. Malko le vit s'éloigner dans l'obscurité. Aussitôt, il se mit au volant et démarra.

Très vite, il se demanda où aller. Retourner chez Agustinha était désormais hors de question.

Revenir à Bubaque, c'était se couper du monde.

Après quelques minutes à errer dans les rues de plus en plus désertes, il eut soudain une idée. Revenant sur ses pas, il gagna la ruelle menant à la Concession Rover. Le coin était totalement désert. La grille fermée. Mais le long du grillage protégeant le site, Malko repéra une douzaine de vieux 4 × 4, des épaves abandonnées.

Il se gara derrière l'une d'entre elles, coupa le moteur et les phares, puis inclina son siège vers l'arrière.

Personne ne viendrait le chercher là et il allait enfin passer une nuit tranquille.

En voyant le « Go-Fast » pénétrer à petite vitesse dans le chenal, entre l'île de Bubaque et celle de Roxa, Alex sut tout de suite qu'il y avait un problème. Les « go-fast » qui venaient récupérer la drogue ne prenaient jamais ce chemin. D'ailleurs, l'engin coupa ses moteurs et son avant vint s'échouer sur le sable de la petite plage où il amarrait sa vedette. Un des occupants resta dans l'engin et deux autres sautèrent sur le sable.

Il connaissait l'un d'eux : le Colombien à la queue-de-cheval. Il

suivit des yeux leur progression, ils venaient chez lui.

Impossible de s'enfuir ou de se cacher.

S'ils avaient le moindre soupçon, ils extermineraient toute sa famille.

Il vint les accueillir à l'entrée de sa terrasse. Celui qu'il connaissait s'adressa à lui en espagnol.

— *Buenos dias ? Que tal ?* [59]

— *Muy bien ! Un Lagosta ?*

— *Como no !*

Cinq minutes plus tard, ils trinquaient avec le blanc sec portugais. C'est Alex qui rompit le silence.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Luis Miguel Carrera posa son verre.

— Vous avez eu des clients, ces jours-ci ?

— Pas beaucoup. Un.

— Qui ?

— Un Allemand, je crois, qui venait de Dakar. Il venait repérer les lieux pour amener des copains pêcher le mois prochain. Il a couché là et a repris la vedette le lendemain matin.

» Pourquoi ?

Le Colombien haussa les épaules.

— Pour rien. Il n'a pas posé de questions ?

— Si, sur les poissons qu'on pouvait pêcher et sur la bouffe ici.

Cela semblait tellement clair que Luis Miguel Carrera en fut désarmé. C'était probablement l'agent de la CIA mais que faire ?

— Rien d'autre ? demanda-t-il.

— Il m'a demandé de lui faire faire le tour de l'île. Alors, j'ai emprunté un 4 × 4 au village, le mien est en panne.

— Il a vu la piste ?

— Oui.

— Il n'a rien demandé ?

— Non.

Long silence.

— On vous a parlé d'un vol qui va se poser bientôt ? demanda innocemment le Colombien.

Alex secoua la tête avec beaucoup de conviction.

— Non. Vous restez déjeuner ? demanda-t-il, j'ai des gambas superbes.

— *Muchas gracias*. Je dois repartir. *Hasta la vista*[\[60\]](#).

Alex regarda les deux hommes s'éloigner sur le sentier en contrebas et remonter dans le « go-fast » qui commença à ronronner. Puis, il gagna la cuisine, y prit une bouteille de Cognac « Fundador » et en but une longue lampée à la bouteille.

Luis Miguel Carrera hurla à l'oreille de son copain Pablo pour se faire entendre. Le « go-fast » filait à 40 nœuds sur une mer d'huile.

— Cet enculé est toujours en ville ! Il faut le trouver et...

Il fit un geste expressif, passant son pouce le long de sa gorge.

Pablo approuva.

— On s'y met dès qu'on rentre. On va passer ce putain de bled au lance-flammes, mais on va le trouver.

La férocité, ça paie toujours.

CHAPITRE XXIII

Malko se réveilla en sursaut : le jour s'était levé d'un coup, éblouissant, comme toujours sous les tropiques. Il se redressa et réalisa que l'activité était déjà intense autour de lui : des véhicules entraient et sortaient de la concession ROVER, et sur les autres chantiers alentour, c'était pareil. En Afrique, on travaillait tôt.

C'était tentant d'aller se réfugier chez Frank Martal, mais il ne voulait pas mettre sa vie en danger. Désormais, à Bissau, il était un homme traqué.

Il repensa aux bureaux de l'Union Européenne : le seul endroit possible où se réfugier. Il s'ébroua, mit en route et s'éloigna, essayant d'emprunter de petites rues pour gagner l'*avenida Francisco Jao*. Le portail de l'Union Européenne était gardé par un vigile qui, voyant un Blanc, ne fit aucune difficulté pour le laisser entrer. Malko alla se garer tout au fond du parking et gagna la réception.

— O sehnor Limmer ?

— Deuxième étage, lui répondit la réceptionniste, sans même lever la tête de son livre.

Heureusement, les noms étaient inscrits sur les portes et Malko débarqua dans le bureau vide de l'Allemand, aux murs couverts de cartes de Guinée Bissau.

Personne.

Il essaya le bureau voisin où une Portugaise boulotte lui dit que le Sehnor Limmer n'était pas encore arrivé et qu'il n'avait pas d'horaire fixe.

Malko retourna alors dans le bureau, ferma la porte et s'allongea tant bien que mal sur un canapé rose plutôt abîmé.

Trente secondes plus tard, il dormait, sa précieuse sacoche posée à côté de lui.

« Bubo », du bout de sa machette, arrachait de petits copeaux du

parquet noir de son living. Visiblement fou de rage. Luis Miguel Carrera, en face de lui, n'était pas de meilleure humeur. Intrigué par la présence de l'agent de la CIA sur l'île de Bubaque. Jamais, aucun agent de la DEA ne s'était vraiment intéressé au trafic de cocaïne, en Guinée Bissau. C'est une des raisons pour lesquelles ils avaient choisi ce pays : pas de gouvernement, des complices puissants et aucune surveillance. Tous les deux mois, quelques agents de la DEA venaient de Paris pour rester deux jours et interroger les officiels qui leur juraient que pas un gramme de cocaïne ne transitait par la Guinée Bissau.

Ils repartaient, satisfaits de cette réponse : ils n'avaient pas pour mission de protéger l'Europe.

— Je me demande vraiment pourquoi cet enfoiré était à Bubaque ? laissa-t-il tomber. Parce que c'était lui... Il a été traîner partout. Il est juste resté une nuit.

— Donc, il est toujours ici ! conclut « Bubo ». Pourtant, on a visité tous les hôtels, demandé à tout le monde.

Luis Miguel Carrera sursauta.

— Madre de Dios ! Et s'il était chez cette salope d'Agustinha ?

« Bubo » s'affaissa : c'était le comble de l'horreur, la trahison absolue. Il sauta sur ses pieds et lança.

— On y va !

Pablo attendait dans le Cayenne. Ils partirent à deux véhicules avec l'Avalanche de « Bubo », plus une demi-douzaine de soldats.

Le patio en face des appartements de la résidence, était vide de voiture, mais cela ne voulait rien dire. Brutalement, Luis Miguel Carrera réalisa qu'ils avaient enterré Agustinha avec ses clefs... Un soldat enfonça aussitôt la porte à coups de crosse. Hélas, l'appart était vide, mais le Colombien se rua sur un mot bien en vue sur le lit.

Blême de fureur, il se tourna vers « Bubo ».

— L'enfoiré a dormi là ! Cette salope coopérait avec lui. Il lui a même laissé un mot.

« Bubo » secoua la tête.

— On l'a tuée trop vite, soupira-t-il. Si j'avais su ça, on la pelait à la machette. Elle aurait vraiment gueulé.

C'est ce qu'il avait fait une fois, trente ans plus tôt, à un soldat portugais capturé par son groupe de maquisards.

Les deux hommes se regardèrent.

— Il faut faire des patrouilles, suggéra Luis Miguel Carrera, mais pas avec tes mecs. Ils confondent tous les Blancs.

— C'est pas vrai ! protesta « Bubo » il y en a deux qui le connaissent.

— *Bueno*. Tu leur donnes à chacun un 4 × 4, moi, je prends le mien et on met Pablo dans le RAV 4, on tourne dans Bissau, jusqu'à ce qu'on ait trouvé cet enfoiré.

— Et là, tu me l'amènes, conclut « Bubo ».

— *Muy bien*.

— Et l'Émir ? Tu le revois quand ?

— J'attends la réponse de Baranquilla. De toutes façons, il ne va pas repartir sans son pognon. Et eux, vont accepter sa demande, on n'a pas le choix. L'avion est déjà parti et on ne peut pas se retrouver coincés avec trois tonnes de marchandise sur les bras ici...

En plus, ce qu'il ne disait pas, c'est que pour une quantité pareille, « Bubo » était parfaitement capable de les éliminer tous. Il trouverait toujours un acheteur.

Or, si l'Émir apprenait que la CIA était toujours là, il filerait au Mali et les vrais problèmes commenceraient...

Il rejoignit la Porsche Cayenne où Pablo l'attendait et lui expliqua les consignes : patrouiller partout en ville, en laissant de côté les quartiers périphériques comme le *Barrio Militar*, *Bandim* ou le *Barrio dos Ministros*, où le fugitif n'était sûrement pas. Lui, couvrirait les grands axes et Pablo les autres voies.

Les hommes de « Bubo » s'occuperaient des chemins en terre battue où ils pouvaient se renseigner auprès des habitants.

Luis Miguel Carrera s'élança, plein d'espoir, Pablo devant lui. Les deux véhicules se séparèrent *Avenida do 3 do Agosto*.

C'est la sonnerie de son portable qui réveilla Malko. Une voix inconnue, américaine.

— Steve m'a dit de vous contacter, fit l'inconnu. Je suis Max, et j'arrive de Dakar. Vous pourriez passer à la Représentation ?

Où les hommes de « Bubo » risquaient de l'attendre...

— Je préfère que vous veniez où je suis, dit Malko. La représentation de l'Union Européenne. Bureau 220. Celui d'un ami, Urs Limmer.

— Très bien, j'arrive, confirma « Max ».

— Amenez-moi quelque chose à boire, je meurs de soif !

Urs Limmer n'était toujours pas revenu, mais l'opération « cajou » prenait forme. Du moins, sa préparation.

« Max » venait plus probablement des « marines » que de l'Université de Princeton. Une montagne de chair aux yeux bleus qui s'exprimait en phrases courtes d'un ton égal. Malko termina la bière qu'il lui avait apportée et l'agent de la CIA attaqua.

— Nous sommes arrivés à deux. On est à l'hôtel Malaika. Cela n'éveillera l'attention de personne ici. Nos gens viennent tous les quinze jours. Nous avons apporté le matériel nécessaire pour baliser la piste la nuit prochaine.

— Vous me le laissez ?

— Non, nous restons, il vaut mieux être trois pour le balisage.

» L'opération est prévue à 3.00 AM. Je suggère que nous nous retrouvions deux heures avant, pour la mise en place. Nous avons aussi apporté les outils nécessaires pour ouvrir une brèche dans la clôture cernant l'aéroport.

— Parfait ! approuva Malko.

Soulagé. Enfin, la « cavalerie » arrivait.

— Vous restez ici ?

— Oui, la ville est devenue très dangereuse pour moi.

— OK. Vous voulez ici, à 0 heure A.M ?

— Pas de problème.

— OK, je vais avertir Dakar que nous avons fait notre jonction.

Déjà, il lui tendait la main de la taille d'une petite poêle. Sans ajouter un mot inutile.

« Max » n'était pas parti depuis une demi-heure que Urs Limmer débarqua. En nage et de mauvaise humeur.

— J'étais au diable ! expliqua-t-il. Où, soi-disant, ils avaient construit un hôpital. Il y a bien la pancarte l'annonçant et un terrain en friche ; or, ils ont touché les fonds il y a deux ans...

Un ange passa, avec des gourmettes en or massif accrochées aux ailes. Les fonds de la Communauté Européenne n'avaient sûrement pas été perdus pour tout le monde...

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda Urs Limmer.

— Me laisser utiliser votre bureau jusqu'à demain, répondit Malko.

— *Kein problem !* Mais si vous restez ce soir, vous allez avoir chaud : ils arrêtent le générateur à cinq heures, par économie.

Malko lui serra la main, espérant que le compte à rebours était vraiment enclenché. Ses conditions de vie ne s'amélioreraient pas... Une voiture « confisquée » et un bureau squatté !

Il appela Djallo Samdu et tomba sur un répondeur. Pourvu qu'il puisse avoir confirmation du lieu où se trouvait Mokhtar ben Mokhtar avant l'arrivée du commando de la CIA.

Djallo Samdu ne vivait plus, l'estomac tordu en permanence par l'angoisse. Il avait prétendu que son 4 × 4 était tombé en panne pour en obtenir un autre et priait pour que personne ne se pose de questions.

Il était fait comme un rat. Piégé. Sans aucune issue. Sa seule chance était, effectivement, d'aider à la chute de « Bubo ». Depuis le matin, il cherchait la façon de répondre à la question de l'agent de la CIA. Il n'y en avait qu'une, risquée : demander à son copain du S.I.E. qui surveillait les Islamistes.

Il décida de l'inviter à déjeuner chez Dona Fernanda, dans le *barrio Santa Luiza*, un petit restaurant africain sympa installé dans un appartement.

Priant que l'autre ne pose pas de questions gênantes. En dépit de son poste important, Djallo Samdu savait bien, qu'en cas de coup dur, son appartenance à l'ethnie des Peuhls ne le protégerait pas beaucoup.

Le SMS s'imprima en quelques fractions de seconde, très court.

« Endroit habituel, 5 heures ».

Djallo Samdu avait hâte de récupérer sa voiture... Malko, reposé, se sentit redevenir optimiste. S'il avait l'information vitale qui lui manquait, il pouvait demeurer terré là où il se trouvait jusqu'à l'arrivée des « Special Forces » et les mener directement à l'Émir de l'AQMI ;

Il vérifia son Sig-Sauer et quitta à regret le bureau climatisé d'Urs Limmer.

Le 4 × 4 « emprunté » à Djallo Samdu, resté au soleil, était brûlant et il pouvait à peine toucher le volant.

De se retrouver dans la circulation intense, au milieu des taxis bleu et jaune, lui donna le vertige. En plus, il avait faim...

Pour gagner « Le Bistrot », il décida de suivre un itinéraire compliqué, par des rues secondaires, évitant les grandes artères. Ce qui l'amena à passer devant l'hôtel Malaika. Il dut ralentir, tant le sol était défoncé. Juste avant d'arriver devant le bâtiment blanc, il aperçut un RAV 4 garé devant l'hôtel, en épi. Semblable à celui d'Agustinha. Tandis qu'il le regardait, un homme sortit de l'hôtel et prit place au volant. Un Blanc, maigre, très brun, une tignasse ébouriffée. Il recula et démarra en direction de Malko.

Les deux véhicules se croisèrent dix mètres plus loin. Le conducteur de la RAV 4 tourna la tête vers Malko et ce dernier le vit changer d'expression.

Comme Malko accélérât, il vit, dans le rétroviseur, la RAV 4 s'arrêter brutalement et faire demi-tour !

Malko tourna dans la rue menant à la cathédrale et, quelques secondes plus tard, aperçut la RAV 4 qui jaillissait à son tour du croisement.

Ils l'avaient retrouvé.

— L'enculé est juste devant moi ! lança Pablo dans son portable, tout en conduisant.

Il en sautait de joie. À l'autre bout du fil, Luis Miguel Carrera hurla de joie.

— Où tu es ? J'arrive. Dans quoi il est ?

— Une vieille Range. 6536 CD.

— C'est bon ! Je préviens « Bubo ». Cette fois, on le tient. Surtout, ne le lâche pas.

Pablo posa sur le siège passager un Glock 9 mm. Bien qu'il sût qu'il était préférable de prendre vivant l'agent de la CIA, s'il le ramenait mort, son chef n'en ferait pas un drame... Désormais, il le collait à quelques mètres, mais, à cause de la circulation, il lui était impossible de doubler pour le coincer. Soudain, ils se retrouvèrent dans la *rua do*

3 do Agosto. Après quelques zig-zags, les deux véhicules débouchèrent sur la zone déserte longeant la mer.

Pablo poussa un rugissement de joie, en accélérant. Cette fois, il avait la place de doubler. Il allait faire une queue-de-poisson à la Range et la bloquer.

En plus, elle ne semblait pas aller très vite. Il accéléra violemment et la RAV 4 fit un bond en avant.

Malko, le regard glué à son rétroviseur, surveillait la progression de la RAV 4. Ils se trouvaient presque là où il avait coincé Agustinha, quatre jours plus tôt. Une zone inhabitée et déserte. Peu de circulation.

Il descendit la glace électrique de son côté. Le museau de la RAV 4 était à la hauteur de son arrière. Encore quelques secondes et les deux véhicules se retrouvaient à la même hauteur. Malko aperçut le visage crispé d'excitation du conducteur qui lui criait quelque chose. Il avait peu de temps pour agir.

Tenant son volant de la main droite, il empoigna le Sig-Sauer de la main gauche et tendit le bras, visant le conducteur de la RAV 4.

Celui-ci voulut accélérer mais c'était déjà trop tard ; les détonations claquèrent, rapprochées. Quatre. Un projectile traversa le cou de Pablo, l'autre pénétra dans son oreille droite, un troisième s'enfonça dans son épaule. Le quatrième fit éclater le pare-brise de la RAV 4.

Foudroyé, le Colombien perdit le contrôle de son véhicule. La RAV 4 zigzagua quelques mètres en ralentissant, puis piqua du nez dans la rizière bordant la route.

Malko écrasa le frein.

Son piège avait fonctionné. Il avait résolu le problème le plus urgent, mais il était hors de question d'aller à son rendez-vous. Dans peu de temps, la ville allait être quadrillée. L'essentiel, désormais, était de rester vivant, jusqu'à l'arrivée de l'Hercules des « Special Forces » de la CIA. Le reste étant secondaire.

Il fit demi-tour, remontant en ville. Noué jusqu'au moment où il atteignit le compound de l'Union Européenne.

Il remit le 4 × 4 dans le parking et remonta dans le bureau d'Urs Limmer où il s'enferma. Un quart d'heure plus tard, le ronronnement de la climatisation s'arrêta. Mais, même dans la chaleur humide, ce

bureau était un havre de sécurité.

Seulement, Djallo Samdu devait être en train de l'attendre.

Celui-ci mit quelque temps à répondre à son portable.

— J'ai un problème, annonça Malko, je ne peux pas venir.

— Où êtes-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire. Qu'avez-vous appris ?

— Je vous le dirai si vous me rendez ma voiture.

— Je dois la garder.

— Alors, tant pis. Rappelez-moi quand vous serez décidé.

C'est lui qui interrompit l'appel. Furieux, Malko le rappela mais il passa sur messagerie. Il lui laissa encore un SMS, lui demandant un nouveau rendez-vous.

Il lui restait neuf heures pour s'assurer de la planque de l'Émir de l'AQMI.

L'Avalanche blanche de « Bubo » roulait en tête du convoi, suivie de la Porsche Cayenne de Luis Miguel Carrera et de trois pick-up pleins de soldats.

« Bubo » repéra facilement la RAV 4, le nez dans la rizière, en travers de la route déserte. Tout le monde sauta à terre et le Colombien se précipita, ouvrant la portière du véhicule. Le corps de Pablo s'effondra aussitôt à l'extérieur, les jambes retenues par le volant.

Pendant quelques secondes, Luis Miguel Carrera demeura silencieux, avant d'éclater en jurons.

— L'enculé ! Il l'a séché ! lança-t-il à « Bubo ».

De nouveau, leur « victime » leur avait filé entre les doigts. Soudain, le Colombien poussa un rugissement de joie.

— Pablo m'a donné le numéro de sa voiture !

Il fouilla fébrilement dans sa poche, en sortit le paquet de cigarettes sur lequel il avait écrit le numéro et le lut.

— Voilà. 6536 CD.

— On va vérifier, dit « Bubo », mais, si c'est une voiture de location, ça ne mènera nulle part.

Il repartit dans l'Avalanche et appela le Ministère de l'Intérieur.

Dieu merci, il n'y avait pas beaucoup de véhicules à Bissau.

Le Colombien était reparti broyer du noir dans la Cayenne, après avoir vidé les poches de son copain. Pablo ne reverrait jamais la Colombie, mais le Cartel prendrait soin de sa famille.

Il achevait sa troisième cigarette quand il vit « Bubo » jaillir de son Avalanche et courir vers lui. Le visage déformé par la fureur.

— Tu sais à qui appartient ce 4×4 ?

— Non.

— À Djallo Samdu. Le chef du Service de Renseignement Militaire.
Un salaud de Peuhl.

Le Colombien crut avoir mal entendu.

— Ils se connaissent ?

« Bubo » découvrit des dents éblouissantes de blancheur dans un sourire particulièrement féroce.

— On va le savoir très vite.

CHAPITRE XXIV

Quand le petit convoi conduit par l'Avalanche blanche se présenta à l'entrée du vieux *Fortaleza d'Amura* dominant le port de Bissau, qui abritait désormais l'État-Major de l'armée de Guinée Bissau, les sentinelles s'écartèrent prudemment.

Tout le monde connaissait le véhicule de « Bubo » Na Tchuto. Et personne n'avait envie de se frotter à lui. Même si, officiellement, il était recherché pour coup d'État...

Les voitures s'arrêtèrent au milieu de la grande cour et « Bubo » jaillit de la sienne, rejoint par ses hommes en T-shirt à son effigie et par Luis Miguel Carrera. Il prit la tête, connaissant parfaitement les lieux, et sachant où se trouvait le QG de la Sécurité Militaire. Avant de venir, il était repassé par chez lui prendre sa machette qui pendait à sa ceinture.

Le bâtiment était gardé par deux soldats armés de Kalachs qui s'écartèrent respectueusement. Aussitôt remplacés par deux hommes de « Bubo ».

Les pas lourds de l'Amiral ébranlèrent les marches du vieil escalier de bois. À l'idée de trouver Djallo Samdu, il s'en léchait les babines. Il n'avait jamais aimé les Peuhls.

Djallo Samdu, de la fenêtre de son bureau, avait vu pénétrer le convoi dans la cour. D'abord étonné, puis paniqué lorsqu'il avait vu « Bubo » se diriger vers son bâtiment.

Fiévreusement, il saisit son portable et tapa le numéro de l'agent de la CIA.

Qui répondit instantanément.

— Ils arrivent ! lança Djallo Samdu d'une voix blanche.

— Qui « ils » ?

— « Bubo » et ses hommes. Ils vont me tuer.

— Comment vous...

— Je ne sais pas. Voilà l'information que vous vouliez : l'Émir se trouve bien à l'hôtel Uaque, c'est sur la route de Mansoa.

— Essayez de vous sauver ! lança Malko. Rejoignez-moi, je suis là...

Il ne put pas terminer sa phrase. Il entendit le bruit d'une porte qu'on enfonçait, puis une rafale de coups de feu, et la communication fut brutalement coupée.

Gris de peur, appuyé à son bureau, Djallo Samdu faisait face à « Bubo ». La rafale tirée par l'un de ses hommes ne l'avait pas touché. Juste une intimidation.

Posément, « Bubo » acheva d'écraser avec sa botte le portable qu'il venait d'arracher au chef de la Sécurité Militaire.

La pièce semblait minuscule, entre « Bubo », le Colombien et le groupe de soldats. Deux étaient restés devant la porte.

— À qui tu parlais ? demanda « Bubo ».

Djallo Samdu savait son sort scellé, mais tenta une certaine défense.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, se reprenant avec un effort surhumain. Pourquoi es-tu entré comme cela ?

« Bubo » lentement, très lentement, tira un papier de sa poche et le lui tendit.

— C'est bien le numéro de ta voiture ?

À cette seconde, Djallo Samdu sut qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir.

Pendant que « Bubo » attendait sa réponse, il bondit brusquement en direction de la fenêtre, la seule issue libre. Calculant qu'il avait une petite chance de se tuer en sautant du deuxième étage.

Il fracassa la vitre, mais un des soldats fut assez rapide pour le saisir par les jambes et le tirer en arrière. Après une lutte confuse, il se retrouva allongé sur le bureau dégagé brutalement par « Bubo ». Quatre soldats le maintenaient à plat dos.

« Bubo » se pencha sur lui, le visage luisant de haine.

— Si tu me dis où il est ! dit-il calmement, je te tue proprement. On pourra montrer ton corps à ta femme. Vite.

Le regard de Djallo Samdu croisa le sien.

— Je ne sais pas, fit ce dernier d'une voix faible. Je ne sais pas.

« Bubo » fut certain qu'il ne mentait pas, mais sa rage n'était pas éteinte.

— Tant pis pour toi !

De la pointe de sa machette, il découpa littéralement la veste et la chemise de Djallo, lui infligeant déjà de profondes coupures. Puis, il posa la pointe de sa machette sur le côté gauche de son torse et l'enfonça d'un coup de dix centimètres.

Djallo Samdu poussa un hurlement et un flot de sang jaillit. Les soldats eurent du mal à le maintenir sur la table. Luis Miguel Carrera essayait de toutes ses forces de regarder une grande carte d'Afrique de l'Ouest épinglée au mur.

Posément, comme un boucher expert, « Bubo » avait commencé à ouvrir le torse de sa victime. Le sang coulait à flots et Djallo Samdu ne criait plus que faiblement. Comme cela n'allait pas assez vite, « Bubo » se mit soudain à taper comme un sourd, découpant les côtes à la machette, les écartant pour arriver au cœur.

Finalement, il plongea la main dans le cloaque sanglant et, coupant les vaisseaux et l'aorte à la machette, parvint à extraire le cœur de la cage thoracique ! Il le jeta alors par terre.

Il y avait du sang partout, sur les tuniques des soldats, sur la sienne, sur les murs, sur le plancher.

« Bubo » en avait jusqu'au coude, mais cela ne le gênait pas. Pourtant, il prit le temps d'essuyer celui qui souillait son beau chronographe en or massif, avant de lancer à ses hommes.

— Asseyez-le !

Ils obéirent. D'un formidable coup de machette asséné de haut en bas, « Bubo » ouvrit en deux le crâne de Djallo Samdu, comme on fend une noix de coco. Des deux mains, il écarta l'ouverture et saisit le cerveau à pleines mains, le jetant par terre, à côté du cœur du chef des Renseignements de l'armée.

Ensuite, il s'essuya un peu les mains sur la chemise de l'homme qu'il venait de découper vivant et jeta à un des soldats :

— Prends ces saletés et va les donner aux chiens ! On ne mange pas le cœur d'un traître.

Normalement, les Balantes mangeaient le cœur et le cerveau de leurs ennemis...

Luis Miguel Carrera, pourtant expert en férocité, retenait à grand peine une nausée. Il se hâta de quitter la pièce. Ils traversèrent tous la cour de l'État-Major dans un silence de mort et le convoi repartit

comme il était venu.

Sans rencontrer le moindre obstacle.

Tandis qu'ils traversaient la ville, le Colombien ne put s'empêcher de penser que leur problème restait entier : l'agent de la CIA était quelque part en ville et le chargement de cocaïne arrivait quelques heures plus tard. Il était impossible de le retarder. Pourvu que l'Émir de l'AQMI n'apprenne rien !

— Dans trois heures, je pars pour Bubaque, annonça-t-il, avec les « go-fast ». Le transfert va prendre toute la nuit. Cinq cents kilos à chaque voyage.

— Je vais récupérer l'argent aussi.

— Pour moi ?

— Et aussi, pour l'autre.

Luis Miguel Carrera avait hâte d'être au lendemain. Pour prendre la route de Dakar, puis de Bogota, mission accomplie.

Sans clim, il faisait 35° dans le bureau d'Urs Limmer. Pourtant, Malko ne sentait pas la chaleur. Il avait encore dans les oreilles la voix affolée de Djallo Samdu. Préférant ne pas penser à ce qui lui était arrivé.

Au moins, il détenait désormais l'information vitale dont il avait besoin.

L'Hercules C.130 transportant le commando de la CIA se posait dans huit heures.

D'ici là, il n'avait plus rien à faire, à part rester vivant. Retrouver l'hôtel Uaque ne posait aucun problème. À partir de l'aéroport, il y avait à peine vingt minutes de route, en fonçant. L'intervention, grâce à la surprise, serait brève. Tout pouvait être bouclé en une heure...

L'opération en pleine brousse serait plus discrète qu'en ville. Bien sûr, les hommes de « Bubo » pouvaient monter une embuscade sur la longue route rectiligne mais, cela aussi, pouvait être géré.

Il n'y avait plus qu'à tuer le temps avant le rendez-vous avec « Max » à une heure du matin.

Une demi-douzaine de Noirs s'activaient autour des deux « Go-Fast », entourés par les Colombiens. Luis Miguel Carrera regarda sa montre. Il leur fallait moins d'une heure pour gagner Bubaque. L'avion devait arriver vers onze heures. Ils étaient dans les temps.

Dès qu'il aurait récupéré la drogue et l'argent amené de Colombie, il retrouverait « Bubo » chez lui, à Bissau, et ils partiraient ensemble apporter à l'Émir de l'AQMI la part qui lui revenait.

Ensuite, dès l'aube, le Colombien prendrait la route de Ziguinchor, puis Dakar. Adieu la Guinée Bissau ! Il n'en pouvait plus.

Les Yamaha 250 démarrèrent avec un grondement sourd et puissant et, aussitôt, les hommes s'entassèrent à l'intérieur. Tous armés. Quatre Colombiens et six Guinéens, des hommes de « Bubo ». À petite vitesse, pour ne pas attirer l'attention, ils descendirent le bras de mer pour déboucher au sud de Bissau, accélérant dès qu'ils furent en mer. Cap plein sud.

La nuit était claire. La mer calme. Luis Miguel Carrera était euphorique. Peu importait désormais l'agent de la CIA. Avant l'aube, tout serait réglé et la « marchandise » serait en route vers le Mali, sous la protection des hommes de « Bubo » qui assurait également la traversée de la Guinée Conakry. Ensuite, une *Katiba* de l'AQMI prendrait le relais jusqu'au point d'éclatement.

Le visage fouetté par le vent, le Colombien regardait la forme sombre de l'île de Bubaque grandir. Les deux « Go Fast » longèrent d'abord l'île de Rubane, puis ralentirent jusqu'à l'embarcadère de Bubaque. On les attendait et des Noirs leur jetèrent des amarres. Il y avait beaucoup de courant, mais les 4 x 4 amenant la coke de la piste d'atterrissage pouvaient arriver jusqu'au ponton de bois. Ensuite, il n'y avait plus qu'à descendre les cartons dans les bateaux, qui feraient des navettes avec Quinhamel. Cinq cents kilos par voyage.

Dès qu'il fut amarré, Luis Miguel Carrera escalada l'échelle de bois menant au ponton. Tout le village dormait ou faisait semblant de dormir. Il fut accueilli par le jeune homme qui assurait la logistique. Edouardo.

— *Todo bem* ? lui lança-t-il.

— *Todo bem*, assura le garçon. Les enfants sont déjà là-bas. On a vérifié la piste dans la journée.

— *Bueno, vamos*.

Tous prirent place dans un vieux pick-up qui cahota jusqu'à l'extrémité est de la piste, encore plongée dans l'obscurité.

À côté de la cabane servant d'aérogare, le Colombien distingua une trentaine de gosses d'une dizaine d'années. Munis de torches, c'est eux

qui allaient assurer l'éclairage de la piste. Pour 1 000 CFA par tête.

Il y avait très peu de vent.

Ce n'était quand même pas une sinécure de se poser sur cette piste, légèrement en S et à peine aplatie. Il n'enviait pas les pilotes. Payés 250 000 dollars par voyage.

Ils ne volaient pas leur argent.

Il s'assit sur le marche-pieds du pick-up et alluma une cigarette. Il avait hâte de retourner en Colombie.

Malko regardait avancer les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Cette inaction forcée le rendait fou, mais il savait que s'il sortait de sa planque avant l'heure prévue, il prenait des risques inutiles. Or, l'Hercules de la CIA était en route et plus rien ne pouvait arrêter l'opération.

Dix heures.

Il tendit l'oreille. Aucun bruit. La ville s'arrêtait peu à peu. Seules, les Stations Services brillaient dans l'obscurité. Le reste était un grand trou noir, ce qui l'arrangeait bien. Évidemment, la nuit, à part quelques taxis, la circulation était presque inexistante.

Pour passer le temps, il descendit dans la cour déserte pour aller inspecter les lieux. Réalisant que le bâtiment entier était plongé dans l'obscurité. Il était le dernier occupant. Il s'approcha de la grille donnant sur la rue. Son poulx grimpa comme une fusée : une énorme chaîne, avec un cadenas assorti verrouillait les deux battants.

Il était enfermé.

CHAPITRE XXV

Luis Miguel Carrera, la gorge nouée, regarda les deux lignes lumineuses ondulantes formées par les enfants du village brandissant leurs torches. Sur presque 1 000 mètres, la piste de Bubaque était balisée, y compris sa partie centrale, qui sinuait légèrement.

Les chèvres et les vaches naines avaient été chassées à coups de pierre et les derniers vautours se tenaient prudemment à l'écart.

Tous les Colombiens s'étaient regroupés à côté de la cabane de bois mimant l'aérogare, à côté du 4 × 4 destiné à amener la drogue aux « Go Fast » ancrés en contrebas du village.

Des guetteurs se tenaient au bord du promontoire surplombant le canal de Bubaque au cas hautement improbable où une embarcation inconnue se serait pointée. Personne ne naviguait dans les Bijagos, la nuit tombée.

Le Colombien colla sa radio VHF à son oreille, essayant de saisir les quelques mots du pilote, en approche finale. Se poser sur cette piste de 1 000 mètres, en gazon, sans la moindre aide au sol, était du travail de kamikaze... Si l'appareil se posait trop long, il était sûr de basculer du promontoire dans la mer... Avec sa précieuse cargaison.

Un léger ronronnement se fit entendre et Luis Miguel Carrera fixa la ligne d'arbres en haut de la double haie lumineuse qui marquait la fin de la piste. Il attendit, le pouls en folie, tandis que le grondement des turbo-props de l'avion grandissait.

L'avion arrivait de l'ouest et devait se poser à vue, sans la moindre tour de contrôle.

Soudain, le Colombien poussa un hurlement de joie. Deux points lumineux très brillants venaient d'apparaître au-dessus de la cime des arbres !

Les feux d'atterrissage de l'AVRO 748 chargé des trois tonnes de cocaïne.

Ils se balançaient légèrement et le Colombien se mit à les observer, le cœur serré. Si les roues ne touchaient pas le sol dans les secondes qui suivaient, il n'arriverait pas à s'arrêter à temps. Il fallait 800 mètres à ce bi-turbo prop pour se poser au niveau de la mer.

À cause de l'obscurité, il était impossible de savoir s'il avait déjà

touché le sol.

Enfin, un grondement sourd mit du baume au cœur du Colombien. Le pilote venait de passer en « reverse ». Donc, l'appareil roulait sur la piste improvisée. Vite, trop vite, ses phares d'atterrissage se rapprochaient, éclairant les deux rangées de gosses terrifiés brandissant leurs torches.

— *Mierda de Dios !* gronda Luis Miguel Carrera entre ses dents. Il ne va pas y arriver.

L'Avro 748 venait de passer devant lui, roulant encore très vite. Le Colombien le suivit des yeux, fou d'angoisse. Puis, comme par miracle, l'Avro 748 ralentit et stoppa. Il restait peut-être trente mètres avant le bout de la piste.

Aussitôt, tous se précipitèrent, rejoints par les habitants du village, chargés de transporter les cartons de cocaïne jusqu'au ponton.

Luis Miguel Carrera arriva comme la porte latérale de l'appareil se rabattait. Un homme sauta à terre et vint se jeter dans ses bras !

— *Mercurio ! Todo esta bien ?*

— *Todo bien, hombre !* assura le *narco*. Mais, putain, heureusement qu'on a un bon pilote et que tu avais éclairé la piste ! On était trop au sud quand on l'a vue.

L'Avro 748 était parti de la pointe du Vénézuëla. Ses deux turbo-props Rolls-Royce « Dart » lui permettaient de voler, en croisière, à 250 nœuds et il avait un rayon d'action de 3000 kilomètres. Normalement, il était prévu pour transporter 48 passagers. Ceux-ci avaient été remplacés par les cartons bourrés de sachets d'un kilo de cocaïne.

Il s'était arrêté aux Açores pour refaire le plein, le lendemain matin, repartirait pour l'aéroport de Bissau où il referait un autre plein pour repartir d'où il était venu.

L'appareil étant alors vide de toute cargaison, il ne risquait pas de contrôle.

Peu à peu, les torches s'éteignaient : inutile d'attirer l'attention. Seules une dizaine entouraient l'avion, pour éclairer le déchargement.

Les Noirs avaient commencé leur navette entre l'Avro 748 et le 4 x 4. Portant chacun sur leur tête trois ou quatre cartons. Tous étaient estampillés d'une grande croix rouge. C'était théoriquement une cargaison de médicaments pour l'Afrique, d'après le manifeste montré aux douaniers des Açores.

L'équipage sortit à son tour : deux Ukrainiens épuisés par ce voyage à risques. Luis Miguel Carrera les conduisit lui-même à la case

qui leur était réservée, en haut de la piste. Puis, il partit avec le premier chargement de cocaïne. Avant d'aller se coucher, le pilote lui remit deux grands sacs noirs, en cuir, fermés par des cadenas.

L'argent destiné à « Bubo » et à l'Émir de l'AQMI.

Luis Miguel sauta le dernier dans le « Go Fast ». Ses hommes superviseront le reste du déchargement : le plus dur était fait.

Luis Miguel Carrera était trempé mais euphorique ; le pilote du « Go-Fast » avait un peu poussé les moteurs et ils avaient tous été arrosés par des paquets de mer.

Dès que l'engin vint s'amarrer au ponton, accueilli par des Noirs, le Colombien sauta à terre et se fit passer les deux sacs de cuir.

Il allait retrouver « Bubo » dans sa maison du « *barrio de los ministros* » et ensuite, ils iraient ensemble remettre l'argent à l'Émir.

Pendant ce temps, les cartons de cocaïne seraient amenés à Mansoa d'où ils partiraient, sous escorte militaire, pour la Guinée Conakry.

Tandis qu'il roulait en direction de Bissau sur la route déserte de Quinhamel, il se demanda où était passé l'agent de la CIA. Désormais, cela n'avait plus aucune importance. Mais il aurait bien aimé lui mettre deux balles dans la tête afin de lui faire payer son stress.

Il dévala à toute vitesse l'*Avenida da Unidade*, tournant ensuite dans l'*Avenida do Brasil*. Sans rencontrer un chat. Les cases étaient toutes éteintes. Ici, les gens étaient trop pauvres pour se payer des groupes électrogènes...

Par contre, la villa de « Bubo » était allumée. En voyant les phares s'approcher, une demi-douzaine de soldats sautèrent sur leurs pieds, braquant leurs armes sur le Cayenne. Ils se calmèrent en reconnaissant le véhicule du Colombien qui entra dans le jardin.

Traînant ses deux sacs, il pénétra dans le living room. « Bubo » était vautré dans un vieux fauteuil, une bonbonne de vin de cajou à ses pieds.

Visiblement, il eut du mal à reprendre contact avec la réalité. Il ne se réveilla vraiment que lorsque le Colombien ouvrit un des sacs et qu'il aperçut les liasses de billets de cent dollars.

— *Todo bem* ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— *Todo bem*. On va voir l'Émir.

Il n'avait pas trop envie de garder tout cet argent avec lui.

— Maintenant ?

— Maintenant ! insista Luis Miguel Carrera.

« Bubo » arriva péniblement à se lever et, à peine dehors, appela son équipe. Dix minutes plus tard, ils prenaient la route de Mansoa, la Chevrolet Avalanche en tête, suivie d'un pick-up plein de soldats, la Cayenne fermant la marche.

Le Colombien regarda sa montre : il était presque une heure du matin.

À une heure moins dix, Malko, immobile derrière le portail de la Représentation de l'Union Européenne, vit un 4 × 4 ralentir, puis stopper. Ses phares s'éteignirent mais personne ne descendit.

C'était « Max ».

Il se jeta à l'assaut de la grille et, quelques instants plus tard, retomba de l'autre côté, courant jusqu'au 4 × 4.

Deux hommes se trouvaient à l'avant et il se glissa à l'arrière.

— La grille était cadénassée ! expliqua Malko.

— *No problem !* fit avec flegme « Max ». Je vous présente « Bob ».

« Bob » lui adressa un petit signe de main et « Max » remit en route, effectuant un demi-tour pour reprendre l'*Avenida da Unidade*. Tout était plongé dans l'obscurité, à l'exception des Stations Services et quelques lumignons sur les bas-côtés. Aucune circulation.

Le Land Cruiser filait rapidement. Ils passèrent devant les lampadaires du Bissau Palace et ensuite, ce fut de nouveau le trou noir. Jusqu'au carrefour où l'*avenida da Unidade* se divisait en deux, une branche partant vers l'aéroport, l'autre le contournant pour aller vers le nord.

« Max » s'y engagea et lança à Malko.

— On a repéré les lieux tout à l'heure.

Ils longeaient le grillage protégeant l'aéroport. Pas une lumière. L'aérogare était aussi plongée dans le noir comme la tour de contrôle désertée.

Enfin, les phares du Land Cruiser éclairèrent un portail grillagé donnant accès à l'aéroport. Juste en face de l'extrémité de la piste d'envol. « Max » stoppa et sauta à terre, une cisaille à la main. En

moins d'une minute, il coupa la chaîne réunissant les deux battants. Remontant ensuite dans le Land-Cruiser pour franchir la grille. « Bob » descendit et alla la refermer.

La nuit était assez claire et le ruban sombre de la piste se détachait sur l'herbe.

« Max » arrêta le Land-Cruiser un peu plus loin et descendit avec « Bob ». Chacun avait un gros sac à la main. « Bob » partit à pied sur la piste.

— Il va baliser l'entrée de la piste, expliqua « Max ». Moi, je balise la fin. Le C.130, à pleine charge, se pose sur 800 mètres. Il y a largement la place.

Ils allèrent jusqu'au bout de la piste, où « Max » disposa deux puissants projecteurs, sans encore les allumer. Dix minutes plus tard, « Bob » revint et annonça que tout était OK.

Il n'y avait plus qu'à attendre le C.130.

Malko regarda les aiguilles lumineuses de sa Breitling : deux heures dix. Encore cinquante minutes. À part les cris de quelques oiseaux de nuit, le silence était absolu.

Comme les Guinéens ne possédaient aucune machine volante, ils ne risquaient pas d'intercepter le C.130.

C'était étrange de boire du thé en pleine nuit, mais Mokhtar ben Mokhtar, l'Émir de l'AQMI, était un gros consommateur de thé. Toujours flanqué de ses deux gardes du corps, il s'était attablé à une table du patio, en face de la piscine vide et comptait soigneusement, avec une lenteur exaspérante, les liasses de billets de cent dollars.

De quoi entretenir son Djihad pour une année entière : deux de ses hommes prolongeraient leur séjour à Bissau afin d'effectuer des virements à ses « branches » mauritaniennes et sénégalaises. Tandis que lui repartirait dès l'aube pour le Mali.

Avachi dans un vieux fauteuil de rotin, « Bubo » somnolait, la bouche ouverte, ses hommes répartis autour d'eux. Luis Miguel Carrera trépidait. Il avait hâte d'être au lendemain pour prendre le vol

pour Dakar des *Cabo Verde Airlines*, le lendemain à 13 h 25. Priant pour qu'il ne soit pas annulé. Une année sur deux, les *Cabo Verde Airlines* étaient interdites de vol dans tous les pays civilisés, pour des manquements graves à la sécurité.

Enfin, l'Émir de l'AQMI releva la tête.

Au fur et à mesure du comptage, un de ses hommes remettait les liasses dans le sac de cuir.

— C'est bien ! dit-il. Quand la marchandise doit-elle arriver ?

— Elle sera là dans trois jours au plus, confirma le Colombien... Inch Allah. Le déchargement sera terminé dans trois heures à Quinhamel. Ensuite, les gens de « Bubo » se chargent de l'escorte, ici et en Guinée Conakry.

— Très bien, confirma l'Émir, je vais prendre un peu de repos et nous partirons à l'aube.

Il repartit vers sa case. Luis Miguel Carrera héla « Bubo ».

— *Eh, amigo !*

Pas de réponse.

Terrassé par le vin de cajou, l'amiral dormait à poings fermés !

Furieux, il tenta de le secouer mais un des soldats s'interposa : on ne dérangeait pas le chef quand il dormait...

— Il faut que je retourne à Bissau ! lança le Colombien.

Le soldat secoua la tête, buté et indifférent.

— On ne peut pas partir sans le chef...

Fin de dialogue. Luis Miguel Carrera connaissait assez les Africains pour savoir qu'il ne le ferait pas changer d'avis. « Bubo » était l'homme qui le payait tous les mois et qu'il respectait. Lui n'était qu'un « Blanco ». Il alluma une cigarette, résigné, se demandant combien de temps « Bubo » allait cuver son vin de cajou.

— *We are on line !* annonça le pilote du C.130. Il venait de repérer les quatre projecteurs qui balisaient le début et la fin de la piste.

Sur sa gauche, un puissant faisceau lumineux qui allait l'aider à faire demi-tour ensuite. Volets baissés, moteurs au ralenti, il ne se trouvait plus qu'à 1 000 pieds du sol. Le second pilote, à sa droite, activa son casque infra-rouge qui lui permettait de voir le relief et de guider le pilote.

Le second Hercules de l'expédition, un « Commando Solo », avait commencé à tourner au-dessus de Bissau, à 3 000 pieds d'altitude, activant son système de brouillage de tous les téléphones GSM. Aucun portable ne fonctionnait plus à Bissau. Bien sûr, le bruit de ses moteurs devait s'entendre assez loin, mais une grande partie de la population dormait et ceux qui étaient éveillés n'avaient aucun moyen de savoir ce qui se passait.

Tendu, Steve Younglove avait abandonné sa banquette de toile derrière le cockpit pour surveiller l'atterrissage. Les phares du C.130 éclairaient le ruban sombre qui se rapprochait et il y eut une petite secousse quand les roues touchèrent le sol. La piste mesurant 1 800 mètres, et le C.130 pouvant se poser en 800 mètres, il n'y avait pas de problème. Le pilote ralentit progressivement sa course. Sur sa gauche, la torche électrique envoya un message en morse : trait-trait-trait, et commença un mouvement de haut en bas pour signaler l'endroit où le C.130 devait s'arrêter.

Steve Younglove poussa une exclamation de joie.

— *We made it !*[\[61\]](#)

L'Hercules stoppa, laissa ses moteurs en marche et la grande trappe arrière commença à s'abaisser, afin de permettre aux véhicules de sortir.

La première partie de l'opération « cajou » était terminée. Le plus dur restait à faire.

Spontanément, Steve Younglove étreignit Malko sous l'aile du C.130. Derrière eux, le gros avion crachait sa cargaison : une Humwee[\[62\]](#) avec une mitrailleuse de 7,62 en tourelle, modèle « transport ». C'est-à-dire, le conducteur, un passager à l'avant et trois hommes sur la banquette arrière. Plus six soldats à l'air libre sur une plateforme, protégés uniquement par leurs gilets pare-balles.

Derrière, quatre étranges véhicules descendirent la rampe arrière à leur tour. On aurait dit des « Dunes-buggy ». C'étaient des *Prowler* Ltatv[\[63\]](#) légers, pas blindés mais rapides, emmenant chacun six hommes dont le conducteur.

D'autres soldats sortaient du C.130, chargés d'établir un périmètre de sécurité.

Un officier rejoignit Steve Younglove et Malko.

— Sir, nous sommes prêts, annonça-t-il, nous avons fixé le

décollage à H + 120. Après, les risques sont trop grands.

Steve Younglove se tourna vers Malko.

— Où allons-nous ? C'est en ville ?

— Non, à une vingtaine de kilomètres sur la route de Mansoa.

— Vous pensez rencontrer une résistance ?

— Sur la route, non. Probablement sur l'objectif. Il expliqua rapidement l'emplacement de l'hôtel abandonné. Déjà, tous les soldats des « Special Forces » étaient en place dans les véhicules : casques, gilets pare-balles, lunettes de vision nocturne. Un armement léger mais redoutable : fusil d'assaut AR 16, pistolet mitrailleur MP 5, lance-grenade de 40MM.

— Venez ! lança Steve Younglove à Malko. Montez à l'avant de l'Humwee.

Malko s'installa dans la jeep blindée de six tonnes. Le seul véhicule blindé du convoi. Steve Younglove prit place à l'arrière, à gauche, à côté de deux soldats. L'un d'eux tendit à Malko un pistolet automatique Colt à 15 coups et un appareil optique de vision nocturne.

Le capitaine lança.

— *We are on the way !*

La Humwee de six tonnes ne fit qu'une bouchée de la grille protégeant le terrain. Puis, sur les indications de Malko, le petit convoi tourna à gauche.

La route était totalement déserte. Un quart d'heure plus tard, ils étaient sortis de la ville. Le spécialiste, assis au milieu de la banquette arrière, activa le dispositif RCIED, placé entre les deux sièges avant.

— Cela brouille toutes les émissions radio ou de portables dans un rayon de cent mètres, expliqua Steve Younglove. Pour la ville, le C.130 Commando Solo s'en charge. Il tournera au-dessus jusqu'à notre départ.

La forêt défilait de chaque côté, avec de temps en temps, un village endormi.

Cette expédition militaire secrète, dans un pays inconnu, semblait irréelle.

Malko guettait le bas-côté droit de la route.

Soudain, une demi-heure après leur départ, les phares de la Humwee éclairèrent un panneau.

— C'est là, fit-il. À droite. À un kilomètre, je crois, mais je n'y ai pas été.

Le capitaine empoigna son micro et lança.

— *Combat ready.*

À partir de ce moment, toutes les armes étaient approvisionnées et armées.

La course se poursuivit encore deux minutes, puis les phares éclairèrent une barrière ouverte où la Humwee s'engouffra, suivie des quatre « Prowler ». Au passage, Malko aperçut le visage ahuri d'un Noir, un vieux fusil de chasse accroché à l'épaule.

Devant eux, ils virent une voiture au sigle de l'hôtel. La piste tournait à gauche, vers un bâtiment en dur.

Toujours aucune présence humaine. Malko s'angoissa. Et si le tuyau de Djallo Samdu se révélait faux ? Il n'eut pas le temps de s'angoisser longtemps. Deux soldats portant un T-shirt blanc, Kalach à bout de bras, venaient de surgir d'un grand bâtiment sur leur droite, nonchalants et à peine étonnés.

En un clin d'œil, ils furent entourés par quatre « Special Forces » qui les désarmèrent sans problème. Steve Younglove jaillit de la Humwee et leur demanda en portugais.

— Il y a du monde ici ?

L'un d'eux répondit en bredouillant.

— Oui, le chef et les Arabes.

— Où sont les Arabes ?

— Dans la case, là.

Il désignait une grande case ronde, sur la gauche.

Tous les hommes du commando étaient désormais à terre. Ils avancèrent en deux colonnes. L'une cernant la case, l'autre vers ce qui semblait être une terrasse, plongée dans l'obscurité.

C'est de là que vint la première réaction.

Une voix cria quelque chose en portugais et plusieurs soldats apparurent.

En un clin d'œil, les rafales des MP 5 les mirent hors d'état de nuire.

Malko avança à son tour. Grâce à son appareil de vision nocturne, il distingua un homme affolé dans un fauteuil, en train de se réveiller et un visage qu'il connaissait bien : Luis Miguel Carrera.

Celui-ci venait tout juste de comprendre. Il hurla.

— « Bubo », la DEA !

Au moment où il plongeait la main dans sa ceinture pour prendre

son pistolet, Malko surgit devant lui. À bras tendu, il visa et tira, en pleine tête du Colombien. Celui-ci s'effondra sans un mot, foudroyé.

Il y eut des explosions, puis des coups de feu et la lueur d'une grenade aveuglante. Cela venait de la case des « Arabes ».

Devant Malko, « Bubo » encore saoul, s'arrachait lentement de son fauteuil.

— Amiral Na Tchuto ? lança Malko.

Le Guinéen le fixa, pas encore réveillé, plus surpris qu'effrayé.

— Qui êtes-vous ?

Steve Younglove surgit comme une tornade. À gauche, les coups de feu avaient cessé.

— On y va ! cria-t-il, on a l'Émir. Et deux de ses types.

— Et celui-là ? demanda Malko, désignant « Bubo ». C'est l'allié des *narcos*.

Steve Younglove secoua la tête.

— Laissez-le là. Je n'ai pas d'ordres ; je ne peux pas l'emmener, ce serait un kidnapping... Allez vite !

Malko fixa « Bubo » Na Tchuto qui répéta.

— Qui êtes-vous ?

— *La Muerte* ![\[64\]](#) répondit Malko d'une voix égale.

Le Sig-Sauer tressauta dans sa main droite tandis que le chargeur se vidait dans le corps du contre-amiral Americo « Bubo » Na Tchuto. Celui-ci tituba, comme un homme ivre, puis, lentement, bascula en arrière.

Malko courait déjà vers l'Humwee.

Les phares de l'Humwee éclairèrent deux « Special Force » planqués près de la grille de l'aéroport. Le véhicule franchit la grille et fonda vers l'Hercules, suivi des quatre « Prowler ». Pendant l'opération, le C.130 avait fait demi-tour pour se placer en situation de décollage.

Tandis que le détachement chargé de sa sécurité se repliait et que le pilote lançait les moteurs, l'Humwee escalada la rampe arrière. Ce n'est qu'à l'intérieur que deux militaires sortirent du caisson extérieur l'Émir de l'AQMI, les jambes et les poignets entravés par des liens

plastiques. Pour le menotter à un siège de l'avion.

En dix minutes, tout le monde fut à bord et on commença à refermer la trappe, alors que le C.130 roulait déjà.

Steve Younglove prit la main de Malko et la serra vigoureusement.

— *Well done ! Well done ! Well done !*^[65]

— Merci, dit Malko.

Ils durent s'asseoir et attacher leur ceinture sur la banquette de toile. Le C.130 commençait à prendre de la vitesse. C'est pendant le décollage que Steve Younglove se pencha vers Malko.

— Qu'est-ce que vous avez fait avec ce gros enculé noir ?

— Je l'ai tué.

L'Américain eut un soupir de soulagement.

— My God ! J'ai eu peur que vous ne compreniez pas. Légalement, il m'était interdit de l'emmener. Je ne pouvais même pas vous conseiller de le tuer. J'espérais que vous prendriez la bonne décision.

» Cette opération est déjà assez limite pour ne rien y ajouter.

Malko regarda l'horizon qui s'éclaircissait vers l'est et aperçut la silhouette du second C.130 qui volait un peu devant eux.

La plupart des habitants de Bissau ne sauraient jamais ce qui s'était passé.

Il revit la silhouette altière d'Agustinha. Elle avait payé cher ses mauvaises fréquentations.

C'est un peu en pensant à elle qu'il avait vidé son chargeur dans le ventre de l'amiral « Bubo » Na Tchuto.

[1] Bière locale.

[2] Blanc

[3] Environ 30 Euros – 1 Euro = 660 CFA.

[4] Drug Enforcement Administration.

[5] Al Qaida au Maghreb Islamique.

[6] Compagnies.

[7] Surveillance molle.

[8] Chef.

[9] Environ 15 euros.

[10] Il la sodomise.

[11] Dehors !

[12] Service d'Information de l'État.

[13] Taxi collectif.

[14] Le quartier des ministres.

- [15] Bonjour.
- [16] Les Blancs.
- [17] Métis.
- [18] Transportes Aero Portuguese.
- [19] Robe islamique.
- [20] Faites attention !
- [21] Banque d'Afrique Occidentale.
- [22] Chanson typiquement colombienne.
- [23] Baise-moi maintenant.
- [24] Salope.
- [25] Tu veux une petite pipe ?
- [26] Arrête.
- [27] Tu n'aimes pas ?
- [28] Si, mais tu es trop gros.
- [29] C'est bon ?
- [30] Santé de prospérité.
- [31] Argent.
- [32] « Bien sûr ! »
- [33] Pourquoi pas ?
- [34] Le très honorable monsieur Malko ?
- [35] Très dangereux.
- [36] Environ 15 000 euros.
- [37] Dérivé de la cocaïne Drogue très violente, qui rend fou.
- [38] Mon amour, tu as envie de baiser. On rentre à la maison.
- [39] Chien immonde.
- [40] Le cafard.
- [41] Mission de l'Union Européenne pour le Retour de la Sécurité.
- [42] Bienvenue.
- [43] Je suis désolée.
- [44] Bien sûr que non !
- [45] Rhum et Coca-Cola.
- [46] Imbéciles ! Plus vite, plus vite !
- [47] Continue ! continue !
- [48] Salut ! C'est moi.
- [49] Ça va ?
- [50] Vautours.
- [51] Bonne nuit.
- [52] Tu veux baiser, mon amour ?
- [53] Lentement. Très lentement.
- [54] Le petit déjeuner.
- [55] Division des opérations.
- [56] Sur la bonne voie.
- [57] D'accord pour rendez-vous. Même endroit. Amenez dix millions.
- [58] Machette.

[59] Bonjour. Comment ça va ?

[60] À plus tard.

[61] On y est arrivé.

[62] Véhicule de combat.

[63] Legert Light Tactical All Terrain Vehicle.

[64] La Mort.

[65] Bien joué.